

55e année, No 45

Montréal, 1er avril 1944

PER
S-400
CEN

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



LA GUERRE
EST-ELLE
ETERNELLE ?

par Louis Roland



LA VIE
A LONDRES



QUAND LE
PRINTEMPS
CHANTE,

par Maurice d'Anyl



LE MONDE
SPORTIF,

par Oscar Major



NOTRE GRAND
FEUILLETON



GINNY SIMMS

(Photo RKO-Radio)



Simple ÉLOQUENCE DES CHIFFRES

Avez-vous déjà songé à ce que peuvent coûter en librairie, une centaine de volumes — romans et feuilletons — même usagés? Sans doute près de \$100.00, n'est-ce pas? Et encore, bien chanceux lorsque vous pouvez trouver exactement ce que vous cherchez dans ce genre de littérature... Or, pour la somme relativement dérisoire de \$5.00, un abonnement d'une année à nos trois magazines:

LE SAMEDI

**LA REVUE
POPULAIRE**

et LE FILM

vous procure soixante-seize romans, plusieurs feuilletons et nouvelles, soit, tout bien compté, l'équivalent presque de l'impressionnante somme plus haut mentionnée. Sans compter que ce même abonnement vous évite des pertes de temps, ainsi que les déplacements inutiles, pour la bonne raison qu'un comité de lecture spécialisé en la matière choisit expressément à votre intention tous les romans qui paraissent dans nos trois magazines.

A cette abondante littérature viennent s'ajouter de nombreux articles artistement illustrés, traitant des sujets les plus divers. Oui, vraiment, un abonnement à nos trois magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM constitue le meilleur placement qu'il soit possible d'effectuer avec la somme de \$5.00, surtout à une époque comme la nôtre où l'excédent des économies doit être dépensé à bon escient.

COUPON D'ABONNEMENT

Je désire avoir vos magazines. Ci-joint \$5 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux Trois grands magazines:

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

Nom
Adresse
Localité
Province

POIRIER BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.



Chez nous et ailleurs

EN ALLEMAGNE

Les ouvriers étrangers en Allemagne constituent maintenant plus du tiers de la main-d'œuvre de cette nation, rapporte le Bureau de l'Information des Nations Unies.

Le Gouvernement britannique évalue officiellement le nombre d'ouvriers civils en Allemagne, en comptant les étrangers et les prisonniers de guerre, à 36,000,000 et affirme que le nombre des ouvriers importés dépasse 12,000,000.

Le Bureau de l'Information dit que plusieurs allemands considèrent cette grande armée un danger possible, s'accroissant de jour en jour avec les victoires des Nations Unies. Les dirigeants nazis et les journaux cherchent à se rassurer en affirmant au peuple que tout va bien, mais de temps en temps, ils se rendent bien compte du danger.

Un journal allemand déclare que les vastes régions de huttes faisant maintenant partie du paysage allemand pourraient devenir des terrains engendrant des idées révolutionnaires.

Les millions d'ouvriers étrangers logés dans ces huttes gardent une attitude froide, hostile; ils y mènent une campagne ayant pour mot d'ordre: "Allez lentement" et aussi souvent qu'ils le peuvent, ils se sauvent et retournent dans leur pays.

AUX ETATS-UNIS

Dans nombre de villes surpeuplées, avec le rationnement de la gazoline et la presque impossibilité d'obtenir des pneus, le transport est devenu tout à fait anormal et l'on demande la collaboration des automobilistes pour aider à résoudre le problème.

Ainsi, à Salt Lake City, on a établi une agence où les travailleurs vont s'enregistrer. On donne son nom, son adresse, l'endroit où l'on travaille et ses heures de travail. Les automobilistes sont ensuite invités à choisir parmi ceux-ci des voyageurs qui parcourent la même route qu'eux, aux mêmes heures. Ils les amènent ensuite au travail ou les ramènent le soir à domicile.

Un grand nombre de dames se rendaient aussi faire leurs emplettes aux heures d'encombrement et les écoliers voyageaient pratiquement aux mêmes heures. On a alors entrepris un programme de publicité sur la nécessité d'aller faire ses achats entre dix heures du matin et quatre heures du soir.

Les taux réduits pour les écoliers, valides auparavant de sept heures et trente du matin jusqu'à sept heures et trente du soir ne sont plus en vigueur que jusqu'à quatre heures et trente afin d'empêcher ces derniers de voyager le soir aux mêmes heures que les travailleurs.

EN NOUVELLE-ZELANDE

La guerre a réveillé les énergies et initiatives de chaque individu, quel que soit le pays où il habite, qu'il vive à des milliers de milles du théâtre de la guerre, ou qu'il entende, au-dessus de sa tête, le grondement des engins dévastateurs qui vont semer la mort et la ruine autour de lui.

Le temps n'est plus où la femme filait tranquillement la laine au coin du foyer ou parait ses mains oisives pour les réunions et les fêtes. La guerre a fait retentir son appel formidable et toutes l'ont entendu.

La contribution des femmes de Nouvelle-Zélande, par exemple, n'est pas moindre que celle de leurs sœurs de l'Empire. Comme en Australie, dès la déclaration de la guerre, celles-ci se sont unies pour former une armée de terre qui remplace les hommes partis vers les champs de bataille.

Il y a aussi celles qui s'occupent de l'inspection du bétail pour le gouvernement, au nombre de cent cinquante. Elles font l'épreuve du lait de 205,000 vaches afin de déterminer la quantité de gras de beurre disponible. Avant la guerre, cette organisation employait deux cents hommes, presque tous remplacés par des femmes.

Elles remplissent aussi des emplois tout à fait nouveaux pour elles. Beaucoup sont employées dans les scieries de Bruce Bay où non seulement elles montrent une grande compétence, mais établissent des records de production. Les femmes assistantes sur les chemins de fer ne se comptent plus et travaillent sous la direction des hommes.

Les Services armés en comptent aussi un très grand nombre. Les CWACS manœuvrent les canons anti-avions à Auckland. Elles sont commis, cuisinières, officières dans les mess, etc. Le Corps féminin de l'Aviation fut formé en 1941. Celui de la Marine ressemble au nôtre, ici, au Canada. Durant la campagne de Grèce, au printemps de 1940, le Corps des infirmières de la Nouvelle-Zélande, composé de plusieurs centaines de membres, a accompli un magnifique travail, surtout lors de l'évacuation.

Les usines et manufactures de la Nouvelle-Zélande ont aussi été tenues à la hauteur de la tâche. Ainsi, tous les vêtements et chaussures pour leurs armées ont été manufacturés au pays. On y fabrique aussi des uniformes pour l'Angleterre et les Indes.

... ET CHEZ NOUS

Ils vivaient dans le creux d'un arbre où tout était calme. Tous deux se sentaient en sécurité et sûrs du lendemain, malgré les longs mois d'hiver qui s'en venaient. N'avaient-ils pas, pendant tout l'automne, parcouru les bois et fait bonne provision de noix?

Ces deux petits écureuils n'avaient rien à envier aux Canadiens. Pendant que nous travaillons pour la victoire, nous devons faire aussi des provisions pour l'avenir. Ce ne seront pas des noix mais des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre. Inutile d'insister sur la morale de cette histoire... Vous la connaissez déjà: "Travaillez et épargnez pour l'avenir".

CARNET ÉDITORIAL

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél.: PLateau 9638

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Gérant de la circulation:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

HEURES DE BUREAU:
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

Connaissez-vous le diable ?

JE PENSE que les artistes peintres et sculpteurs n'ont jamais vu le diable en personne parce que le portrait qu'ils en ont fait à toutes les époques y compris la nôtre est fort discutable; ils le représentent avec une tête cornue, des pieds fourchus et une gueule d'avalet-out-cru. Ce ne peut être le signalement que d'un diable d'opérette, de carnaval ou de cauchemar. Le vrai se présente sous un aspect beaucoup plus séduisant, comme nous verrons tout à l'heure.

On l'appelle au choix Satan, Belzébuth, Lucifer, Asmodée, Astaroth ou Méphistophélès; comme sceptre une fourche et comme trône une grande marmite; seulement ce sont ses copains qu'il fait asseoir dedans.

Il a une bien mauvaise réputation de fripouille qu'il n'a certainement pas volée mais, tout de même, c'est un bon diable si on le compare à l'autre, au vrai.

Il y en a donc un autre? Oui; et même un bien beau. Celui-ci a une tête comme beaucoup d'hommes; s'il a des cornes ça ne se voit pas. Mieux qu'eux, il est toujours souriant; il respire la bonne humeur et le confortable et s'habille toujours chez le bon tailleur; c'est un raffiné qui cultive avec amour la chaussette de luxe et le pli du pantalon. Il fume des cigares dont chacun vaut le prix d'un repas pour une famille ordinaire et s'arrondit la bouche en derrière de poule pour en souffler la fumée avec élégance. Vraiment, c'est un beau diable.

Son pouvoir est immense et son toupet n'a pas de limites. Il affirme que rien ne peut lui résister et, de fait, il s'empare de tout ce qu'il convoite. Il y met toutefois des formes, il paye ce qu'il prend mais le marché lui rapporte toujours un profit assuré; il achète de tout et quelquefois à vil prix, par exemple des consciences d'hommes. Chose curieuse, on sait qu'il est canaille et sans scrupules mais cela ne diminue pourtant pas son prestige.

Son nom? L'Argent.

C'est une grande canaille mais un non moins grand illusionniste; il réussit à faire croire, dans les endroits où il s'est installé, qu'on y possède en même temps la richesse et, sauf exception confirmant la règle, c'est ce qui n'arrive jamais.

Cela tient à ce que bien peu de personnes savent au juste ce que c'est que la richesse. Elles croient que c'est une grande quantité de rouleaux d'or ou d'argent, de valeurs financières, de billets de banque et autres espèces sonnantes ou papyracées qui représentent un total plus ou moins impressionnant de piastres; lequel total s'appelle, selon son ampleur, l'aisance ou la fortune.

C'est là tout simplement une illusion. Le simple fait que je vais conter peut déjà le prouver.

Il y avait une fois un bonhomme très riche, même encore plus riche que ça. Comment avait-il amassé son énorme fortune? ceci n'a pas d'importance pour l'histoire et n'aurait peut-être qu'une mauvaise odeur pour le nez si on le fourrait indiscrètement dans les causes; des langues pointues prétendent qu'il y a pas mal de grosses fortunes dans ce cas là; ça c'est une chose que j'ignore et ne saurai jamais par expérience personnelle.

De toute façon, le bonhomme ne dormait pas tranquille parce qu'il avait peur des voleurs, alors il décida de faire une bonne chose: il réaliserait sa fortune sous la forme la plus transportable et s'en irait au loin vivre dans un pays que la civilisation et ses mœurs n'ont pas encore contaminé. Plein de confiance dans cette idée, il transforma toute sa fortune en gros diamants dont il remplit tout un petit sac.

Il voyagea longtemps puis arriva un jour dans un désert qu'il fallait bien traverser; il emportait quelques provisions mais elles durèrent peu et l'homme aux diamants se vit un jour sans une croûte de pain ni surtout un verre d'eau parmi les sables sans fin, cela sous un soleil ardent qui lui rôtissait le crâne.

Vous devinez facilement ce qui arriva; le bonhomme creva de soif et de faim avec des millions en poche.

Bah! dites-vous, ceci n'est qu'une histoire faite à plaisir et cela se passe autrement dans la vie; les riches ne manquent pas de s'empiffrer jusqu'au collet et puis- qu'ils peuvent se procurer tout ce qui leur plaît, ils achètent le bonheur comme tout le reste.

Eh bien, ce n'est pas tout à fait ça; il y a des riches — et même beaucoup plus qu'on ne croit — qui ne sont que des gueux et des pauvres qui sont riches; l'homme aux diamants qui n'était qu'un gueux dans le désert eût été riche avec trois bananes et une pinte d'eau. Ceci revient à dire que ce qui constitue la richesse, c'est le pouvoir d'améliorer les conditions de sa vie; c'est cela, pas autre chose.

Or la vie est tout à la fois la chose la plus simple et la plus compliquée, la plus subtile et la plus ordinaire; elle est surtout ce qu'on sait la faire.

Un maladroit ne pourra tirer qu'une statue informe d'un bloc du plus beau marbre; un artiste fera une chose admirable avec une simple poignée de terre glaise. C'est la même chose en ce qui concerne la vie; elle est parfois un bloc de matière précieuse dans des mains inexpertes qui n'en savent tirer rien de bon ni surtout de beau; dans d'autres mains elle est une substance banale mais elles en font un chef-d'œuvre.

La véritable richesse est ce qui donne autant ou même davantage de satisfaction morale que physique, c'est ce qui fait plaisir à l'âme et non ce qui flatte ou entretient les vices; c'est une monnaie avec laquelle on peut acheter un peu d'idéal et non la torpeur bête qui sert d'épilogue aux coûteuses ribouldingues.

Cette richesse, c'est la vie bien comprise et dont on tire le plein rendement de satisfactions réelles et, pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, la vie de bien des gens que l'on croit riches n'est qu'un petit tas de boue sur un piédestal d'or tandis que celle de certains pauvres d'argent que l'on dédaigne est une glaise merveilleusement façonnée sur un socle de matière banale.

La richesse, telle qu'admise par notre humanité où les poseurs, les pimbêches et les jobards sont encore en majorité, c'est la manière que l'on croit la plus efficace pour épater les populations et cette manière-là consiste à jeter bêtement l'argent par les fenêtres même si l'on en n'a pas; alors on y jette celui des autres tant qu'on trouve des dindons pour se prêter au jeu.

Je pourrais vous citer des noms; beaucoup de noms.

Cela consiste également à se mettre sur le dos tout ce qu'on ne met pas dans son assiette, c'est-à-dire à s'offrir le superflu aux dépens du nécessaire. Enfin, pour un nombre beaucoup plus grand qu'on ne croit, c'est de rendre un culte servile au diable élégant et prometteur dont l'attribut n'est pas une fourche mais une clé de coffre-fort. C'est la richesse des gueux qui finissent fatalement par claquer dans un désert à côté de leurs diamants.

Ils ont peut-être du trop-plein dans la panse, mais un grand vide dans le cœur.

Malheureusement, avant de claquer, ils font trop souvent du gâchis autour d'eux et leur exemple est encore plus contagieux que la peste; il en est résulté que le mot richesse a perdu le meilleur de sa signification pour ne plus représenter que la possession financière, laquelle peut permettre toutes les autres sauf celle du bonheur.

Voilà pourquoi le diable à la mode du jour et selon la formule du progrès, le diable des vaniteux et des goinfres, celui qui s'est armé d'une fourchette et non plus d'une fourche fera, plus sûrement que l'autre, la conquête du monde si l'on n'y prend garde.

Et si l'on ne met pas à la raison tous les diabolins qu'il a répandus sur terre en leur donnant la forme humaine.

Fernand de Verneuil



La Guerre est-elle Eternelle?

IL NE S'AGIT évidemment pas de la présente guerre qui prendra fin comme toutes les autres, mais de la guerre en elle-même, de l'état d'esprit et des concours de circonstances qui jettent les peuples les uns contre les autres. Cet état de choses qui semble avoir commencé avec le monde doit-il durer autant que lui?

Si l'on observe ce qui se passe dans la nature, on s'aperçoit que tous les éléments sont en lutte perpétuelle les uns contre les autres, que tous les êtres vivants s'entre-dévorent, que tout se pousse, se heurte et cherche mutuellement à se détruire; les choses dites inertes ne sont elles-mêmes pas à l'abri de ces rivalités, la rouille mange le fer et les plus hautes montagnes se désagrègent lentement jusqu'à disparition totale.

Au sujet de la pérennité possible de la guerre, Johannet écrivait ceci il y a vingt ans: Il ne faut pas dire oui sans réfléchir ou à force d'avoir réfléchi trop. Nous n'en savons rien. Il faut plutôt croire que ce serait une espèce d'impiété que de proclamer l'éternité de la guerre; il y a peut-être autant de bon sens à l'estimer finissable qu'éternelle. Cependant, croire que l'ère des grandes guerres de plus en plus ruineuses peut se terminer brusquement, cela c'est de la folie.

Bossuet a dit: "La guerre est quelque chose de si terrible qu'on se demande comment le nom seul ne suffit pas à en donner l'horreur." A noter que le grand prédicateur écrivait à une époque où la modération, la politesse, la galanterie commençaient à prévaloir au cœur même de l'épouvantable fléau. Que dirait-il des ruées, des accumulations de désastres et des intensités de combats de nos jours? Napoléon lui-même tournerait sans doute le dos à ces spectacles. "Je ne fais pas la guerre aux beaux-arts," déclarait-il énergiquement en une certaine occasion. Aujourd'hui la guerre est aveugle et se soucie aussi peu de Raphaël ou de Michel-Ange que du guenillou qui passe. On voit que les grands et vénérables dépôts de gloire et de beauté, ces reliquaires nationaux que sont les musées sont voués à l'anéantissement possible et que des peuples entiers sont emportés dans la tourmente comme les feuilles mortes par la tempête.

Il y a eu, dans les effectifs des armées, une progression plus que géométrique; ceci, par exemple, a fait que l'armée de Henri IV dépassait celle de François Ier mais fut inférieure à celle de Louis XIV, laquelle ne fut jamais que le tiers de celle de Napoléon, et ce dernier ne mobilisa, en France, que le cinquième des hommes ayant pris part à la guerre de 1914.

Cette course effrayante aux effectifs n'est encore rien auprès des progrès de l'artillerie, de l'aviation et de la marine. Comme l'Ogre des contes de Perrault, le dieu de la guerre marche avec des bottes de sept lieues.

Ce qui est dangereux, c'est l'espèce de résignation païenne et irrationnelle des foules. Des gens, même relativement cultivés, croient bonnement que la guerre

arrive un beau jour comme cela, sans raison, par lassitude de la paix, par surprise de la nature comme une éruption volcanique. Ils ne se doutent pas qu'à notre époque dite de civilisation il n'y a que deux moyens d'éviter la guerre, ou plutôt qu'un seul car il faut pour cela associer deux choses, la Force et la Raison. Il faut et il suffit que le plus raisonnable soit le plus fort, ou réciproquement.

Il faut toujours en revenir-là. Si l'Allemagne de 1914 avait cru que la guerre tournerait contre elle, l'aurait-elle déclarée? Jamais. Si le mégalomane Hitler et sa clique avaient pu prévoir les événements actuels, se seraient-ils lancés dans la dangereuse aventure? Nullement. Alors, la preuve est faite.

La croyance qu'on peut venir à bout des ambitions malsaines de gouvernants poussés par l'orgueil et la cupidité est plus dangereuse encore que le fait de croire à la fatalité; cette croyance désarme encore plus à fond. Munich en a été l'une des plus coûteuses démonstrations.

C'est cette croyance qui fit l'impopularité de la Société des Nations telle qu'elle fonctionnait. L'erreur capitale de cette organisation provint, comme la plupart des sophismes, d'un raisonnement par analogie qui fut celui-ci: autrefois c'était la guerre individuelle, d'homme à homme, puis de famille à famille et de tribu à tribu; aujourd'hui ne subsiste plus que la monstrueuse guerre entre Etats qui menace l'humanité entière de destruction, pourquoi ne disparaîtrait-elle pas comme sont disparues les guerres entre particuliers?

C'était raisonner bien fausement. Les guerres anciennes n'ont pas disparu mais évolué; d'autre part il y a toujours des vols, des meurtres et des rixes de toutes sortes, cela malgré l'institution de tribunaux qui disposent pourtant de sanctions autrement efficaces que les pauvres blâmes de la société des nations.

Si pourtant c'était possible qu'un jour on puisse progressivement en arriver à donner aux peuples un minimum de sécurité dont ils pourraient user pour embellir un peu une vie humaine si courte pourtant et déjà si compromise quotidiennement par les accidents ou la maladie! Si quelque génie puissant et sage pouvait enfin trouver la bonne formule qui écraserait pour jamais les ambitions folles et les rêves de conquêtes sanglantes!

Ramsay MacDonald crut bêtement l'avoir trouvée, cette formule, quand il prétendit avoir porté à la guerre un coup dont elle ne se relèverait jamais. Le présent conflit devait lui apporter un bien cruel démenti. Il y en eut d'ailleurs trois ou quatre tout aussi bêtes que lui pour bêler un refrain du même genre pendant que l'Allemagne se préparait fiévreusement à jouer la fameuse partie qui devait décider de son avenir pour mille ans.

Ayons pourtant confiance, il surgira sans doute demain des hommes plus clairvoyants, moins crédules ou moins hypocrites et qui se mettront sérieusement au travail pour trouver les moyens de mettre un terme à l'abomination des guerres.

Ce sont ces hommes-là qu'il ne faut pas, par avance, décourager en se désintéressant de l'avenir des jeunes générations à la manière égoïste d'un Louis XV qui disait: Après moi la fin du monde!

Vivons plutôt dans l'espoir de la fin des guerres; pourquoi seraient-elles éternelles?

Chronique documentaire

Par LOUIS ROLAND

"L'HEURE DE L'OPÉRETTE"

LA SOCIÉTÉ RADIO-CANADA a fait entendre au cours de la saison qui se termine en avril, les œuvres les plus connues du théâtre de l'opérette. Cette saison a été inaugurée le dimanche, 7 novembre 1943, et elle vient de prendre fin le 26 mars. Le programme de cette saison comprenait exactement vingt opérettes, parmi lesquelles "La Grande Duchesse", d'Offenbach, "Monsieur Beaucaire", d'André Messager, "Le Soldat de Chocolat" et "Rêve de Valse", d'Oscar Straus, "La Veuve Joyeuse", de Lehar, "Le Barbier de Séville", de Rossini et "Chanson d'Amour", de Schubert.

La direction n'a pas laissé de côté les compositeurs canadiens puisqu'on a entendu au cours de la saison "Philippino", d'Oscar O'Brien, et "Lolita", de H. Miro.

Cette saison a permis aux chanteurs de faire une rentrée magnifique au théâtre lyrique puisque celui-ci, sauf les Variété Lyriques, à Montréal, n'ont de véritable déploiement que grâce à la radio officielle.

Parmi les chanteurs qui se sont signalés citons Marthe Lapointe, Caro Lamoureux, Anna Malenfant, Geneviève Davis-Lebel, Marthe Létourneau, MM. Lionel Daunais, Albert Viau, David Rochette, Jules Jacob, Roger Filiatrault, Jacques Labrecque, etc.

Fait intéressant à signaler, les membres du chœur ont suivi des cours d'interprétation durant la saison d'été 1943. Ce fut une initiative dont les résultats furent particulièrement heureux.

L'Opérette à Radio-Canada devient, comme à la scène, une collaboration de tout instant. Il n'est pas possible de faire entendre une œuvre déparée de son décor et des mouvements de scène, que suppléent une parfaite diction et un sens très prononcé d'interprétation. C'est dire que le travail d'élaboration aux studios de la Société à Montréal, a été extrêmement actif, que tous, chef d'orchestre, directeur artistique, chefs des chœurs, bruiteurs et opérateurs, n'ont rien laissé au hasard. Ils ont fait preuve en ceci d'une belle conscience artistique. Ces collaborateurs étaient, J.-J. Gagnier, chef d'orchestre, Georges Dufresne, directeur artistique et Jean Goulet, chef des chœurs.

Ci-contre, de haut en bas, Georges Dufresne, directeur artistique de "L'Heure de l'Opérette". — Dolores Drolet, soprano, et Gérald Duranleau, ténor. — Jean Goulet, chef des chœurs; J.-J. Gagnier, chef d'orchestre et Georges Dufresne. — Gérald Duranleau et Georges Lanthier, basse. — Ci-dessous, second plan, de gauche à droite: Marthe Létourneau, soprano; Albert Viau, Dolores Drolet, Gérald Duranleau, Georges Lanthier, Jean Goulet (assis à la table), J.-J. Gagnier. On sait que "L'Heure de l'Opérette" qui vient de clore sa saison, à Radio-Canada, le 26 mars dernier, a été hautement appréciée du public radiophile en général et personne ne doute que, dans tous les milieux, on souhaite ardemment son retour sur les ondes, l'automne prochain.

PHOTOS HENRI PAUL.



Une belle émission qui vient de clore sa saison à CBF et dont on espère le retour sur les ondes, l'automne prochain.

LONDRES EN GUERRE

TOUT OPTIMISME EXAGÉRÉ comporte des dangers en temps de guerre. Plus d'une déclaration officielle à cet effet nous rappelle quelles grandes déceptions peuvent naître d'un tel état d'esprit. Toutefois, la tournure des événements depuis bientôt un an nous autorisent à croire que Londres, si durement éprouvée lors de la fameuse *Blitz*, ne sera peut-être plus témoin des nuits d'horreur qu'elle vécut durant l'automne de '40 et l'hiver de '41. Chose certaine, c'est que maintenant, c'est au tour de Berlin à connaître ces visions d'Apocalypse, et ce, malgré toutes les prédictions redondantes du Fuehrer et de Goering.

Si Londres se trouve toujours exposée à recevoir la visite de la *Luftwaffe*, ses habitants peuvent toujours avoir la consolation de se dire que les instigateurs du massacre autorisé ont connu la loi du Talion. De plus, le centre du Commonwealth Britannique peut tirer gloire de ses dévastations, car elles passeront à la postérité comme le plus éloquent symbole de la résistance farouche à la fureur teutonne qui, une fois de plus aura lancé le monde dans un affreux chaos.

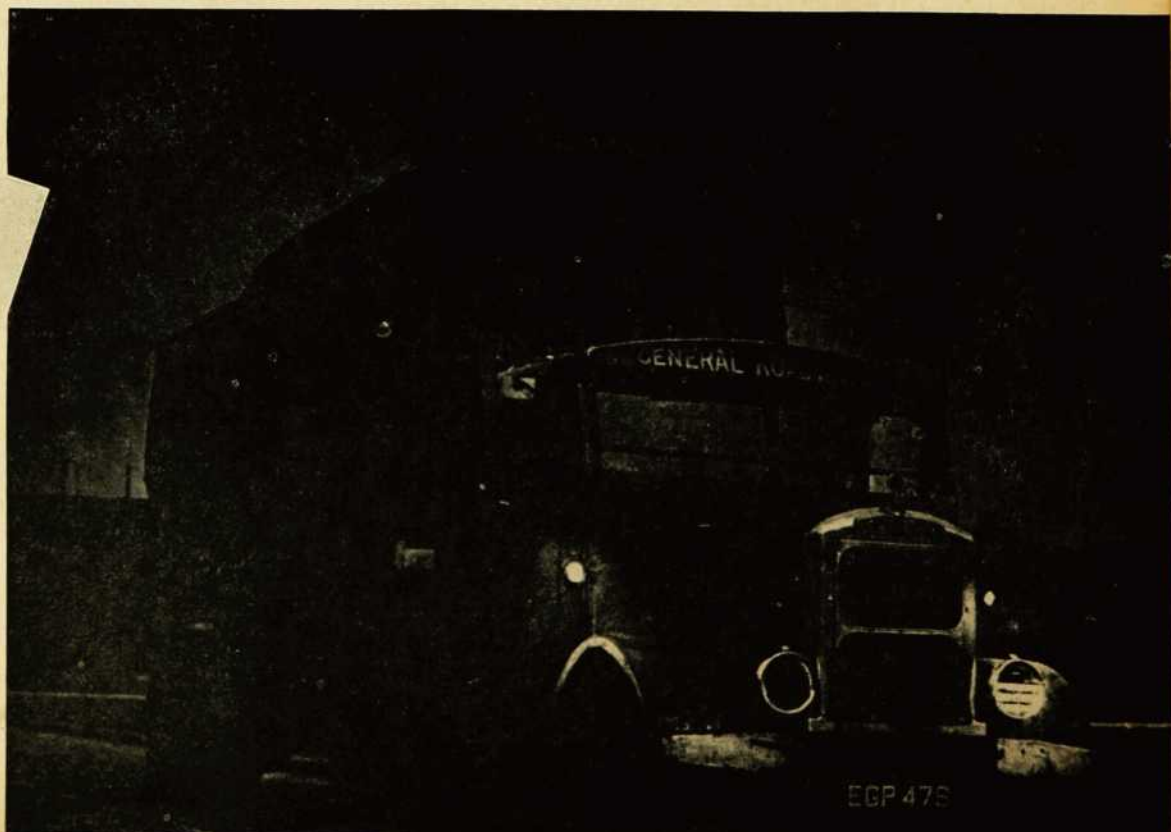
Avec sa patience méthodique qui la caractérise, la métropole anglaise a su s'adapter d'une façon admirable à des conditions que dans bien d'autres villes on aurait jugées

intenable. C'est là un magnifique exemple de ténacité et de courage que l'on ne devrait jamais perdre de vue de ce côté-ci de l'Atlantique.

Quelquefois, des gens de chez nous se plaignent, bien à tort, de certaines restrictions forcément imposées pour le maintien de notre effort de guerre. Quand on analyse sérieusement les motifs de ces plaintes, on en vient à la conclusion qu'elles sont souvent loin d'être justifiées. Chez nous, personne n'a réellement été privé du nécessaire et souvent même, le superflu étonne par son abondance relative. Le rationnement des viandes, par exemple, a été supprimé temporairement. On n'a pas encore connu celui des vêtements, du tabac, pour ne nommer que ces deux articles devenus rares à Londres. Au demeurant, tout ce qui est rationné chez nous n'a, en définitive, privé personne de presque toutes les nécessités de la vie ; mieux : le *rationnement*, est synonyme de *répartition* au sens le plus équitable du mot. A ceux qui continuent de se trouver malheureux par l'état de guerre, nous conseillons d'interroger les *retours* d'Angleterre ; ils comprendront sans doute que si à Londres, on a toutes les raisons de se montrer confiant en l'avenir, nous devrions au moins nous montrer optimistes, à notre tour, et privilégiés, par surcroît !

De haut en bas, une scène typique de la vie londonienne, un autobus à deux étages transportant des employés de tous genres à leur travail. On remarquera que la perception des billets se fait lorsque les voyageurs ont pris place et que ce sont des femmes qui sont préposées à cette fonction. — Ci-contre, l'aspect que présente actuellement le fameux Piccadilly Circus. Remarquez les affiches d'Emprunt de Guerre au premier plan. — Une vue du non moins célèbre Trafalgar Square. — Ci-dessous, un des milliers de lourds camions qui transportent la nuit le ravitaillement de la capitale.

PHOTOS DU MINISTRE DE L'INFORMATION BRITANNIQUE.





Nos Alliés de l'Orient

TOUT COMME AU COURS de l'autre guerre, les Hindous participent brillamment au présent conflit. Tous les jours, les dépêches en provenance de divers fronts, celui d'Italie, notamment, nous font mention de faits d'armes accomplis par ces intrépides soldats. On n'a d'ailleurs pas oublié leur précieuse collaboration durant l'historique campagne qui se déroulait, l'été dernier, entre El Alamein et le Cap Bon.

Sur un autre front, à une bien grande distance de celui d'Italie, les Hindous participent également à la grande campagne qui progresse du côté de la Birmanie sous le commandement de Lord Louis Mountbatten. Là, les occasions ne manqueront pas à ces braves de faire montre de leur savoir faire et de leur ténacité.

L'on conçoit facilement que l'Hindou, de par son habitat, peut exercer plus spécialement ses qualités de militaires sous les climats tempérés, sinon chauds. Très frugal, parfaitement capable de s'adapter aux conditions les plus rudimentaires, l'Hindou est considéré comme un excellent sujet pour la vie militaire.

Comme on pourra en juger par les photos ci-contre et ci-dessous, ses habitudes et mode de vie diffèrent grandement de nos coutumes occidentales. Le correspondant de guerre ou le soldat australien et néo-zélandais sont quelquefois étonnés de découvrir certaines traditions qui, au premier abord, paraissent bizarres, mais cette première impression s'efface peu à peu, et ces derniers finissent par se dire que tout cela doit être bien normal au pays des fakirs.

Très intelligents et très souples, les Hindous apprennent avec une rapidité tout à fait remarquable le maniement et même le montage des armes les plus compliquées. Bref, les Hindous ont une fois de plus l'occasion de mettre au service des Alliés une bravoure devenue légendaire, et cela avec d'autant plus d'ardeur que l'ennemi est à ses portes.

De haut en bas, soldats hindous jouant une partie de ballon à la volée dans un campement aux Indes. — Danse hindoue de tradition très ancienne exécutée par des militaires au cours d'un divertissement. Remarquez l'espèce de castagnette dont ils s'accompagnent. — Un concert improvisé et joué sur des instruments inconnus de notre monde occidental, à l'arrière plan, le chœur (authentique, celui-là) des soldats.

PHOTOS WAR OFFICE.





Ses mains si fines conservèrent toujours leur dextérité et elle put s'adonner à des travaux variés, la plupart pour les pauvres.

d'Isabelle me subjuguèrent et me firent voir la vie sous un nouvel angle.

Ma résolution fut couverte de bénédictions, puisque si Marie fut la compagne idéale de mon existence, ce qui se rencontre seulement une fois, par la miséricorde du Destin, Isabelle a été l'Idéal personnifié, plus éloignée des petites gens du monde, la maîtresse morale plus grande que tout ce que j'ai pu rêver.

En la voyant, en la contemplant assise dans ce fauteuil de tortures, sans proférer la plainte la plus légère, toujours souriante, pleine de bonté, se contentant de tout, sensible à la moindre marque d'amabilité, répondant à toute gentillesse avec ce très joli timbre de voix qui, au moment de dire "muchas gracias" (merci beaucoup) paraissait caresser l'oreille d'une musique plus délicieuse, je compris jusqu'à quel point d'excellence peut s'élever la nature humaine et quelles choses admirables Dieu fabrique avec cette boue dont nous sommes faits.

Quand ses grands et beaux yeux gris s'affaiblirent au point de ne plus pouvoir distinguer les lettres des livres, je ne pus m'empêcher d'avoir un mouvement de compassion.

"Ma pauvre petite, m'exclamai-je, à présent, que feras-tu ? — "Tu me liras de belles pages de temps à autre," me répondit-elle avec le plus doux des sourires et je ferai des travaux faciles pour m'occuper et me divertir."

Depuis ce jour-là, une heure le matin, une heure le soir, parfois moins, je devins son lecteur.

Avec quelle sollicitude je choisisais dans les librairies, les sujets nobles et délicats destinés au moment opportun à lui plaire et à rassasier la soif de grandeur de son âme précieuse.

Je crois que jamais je n'ai lu avec plus de saveur, d'amour, d'allégresse, que durant ces heures.

Que tu-es bon, me disait-elle. Et je sentais que cette exclamation était la meilleure récompense de ma vie.

Je ne me souviens pas, depuis qu'elle vécut chez moi et que je pus connaître la qualité de son esprit, d'avoir manqué de la consulter au meilleur de tous les problèmes et de toutes les difficultés de ma vie.

Je n'ai rien entrepris avant d'avoir écouté son avis donné avec la plus grande simplicité, sans aucune prétention, humblement et affectueusement.

Ah ! la douce et maternelle influence de son âme sur la mienne. Ah ! quel trésor j'ai perdu pour toujours ! Elle était d'un genre si pacificateur et si serein que même aujourd'hui, il me suffit de voir son portrait, de regarder ses grands yeux — qui furent tellement lumineux et que mon souvenir prête à la lumière se répandant sur le carton — pour m'assurer que tout est bien, pour espérer, confiant et apaisé, le dénouement naturel aux choses.

Lorsque la turbulence de mon imagination est excessive, je vais à son sépulcre et il me semble qu'il s'en dégage un fluide de paix et de bien-être.

"Elle a déjà cessé de souffrir."

Elle était morte dans sa grande chaise, ses mains saintes et blanches la neige reposant sur sa poitrine, sans proférer une plainte, comme elle avait vécu.

Se tournant vers moi, elle nous adressa ses dernières paroles : "Je ne vous laisserai pas seuls, ni toi, ni Marie. Je vous accompagnerai."

Elle mourait en pensant aux autres, suivant sa céleste habitude.

[Lire la suite page 14]

SANTA ISABEL

QUAND ELLE EXPIRA, je ne sais qui des assistants dit avec une certaine indifférence, à demi sympathique.

— "Elle a déjà cessé de souffrir."

Et j'avoue que jamais durant ma vie, une phrase n'a eu plus de sens pour moi que celle-là si fréquente ; ni aucune ne m'a remué davantage.

— "Elle a déjà cessé de souffrir."

La vie de la martyre se déroula devant moi comme un ruban cinématographique.

A douze ans, quand elle commençait à se faire femme et qu'elle sentait dans son cœur tout le retour du printemps, elle fut prise d'une paralysie progressive, implacable contre laquelle la science lutta en vain.

Après d'innombrables tâtonnements douloureux de traitements variés (hydrothérapie, électrothérapie, injections intramusculaires et que sais-je !) l'état de la pauvre petite avait empiré et on dut la faire asseoir dans un fauteuil roulant où déjà devait s'écouler son existence. De la ceinture jusqu'au bas elle était privée de vie ; de la ceinture jusqu'en haut, elle vivait. Ses mains si fines, si aristocrates conservèrent toujours leur dextérité et elle put s'adonner à des travaux variés, la plupart pour les pauvres ; elle s'employa à faire des dentelles au fuseau, à fabriquer des fleurs artificielles, à tisser de belles tapisseries et durant de longs moments à lire, si bien qu'après quelques années, sa vue toujours faible alla en diminuant pour la laisser à demi-aveugle. Cela la priva de presque toutes ses occupations, sauf de quelques travaux souples au crochet qu'elle exécutait machinalement.

Avant sa maladie, Isabelle possédait un caractère doux, ravissement de tous ceux qui la connaissaient ! Son infirmité non seulement n'altéra pas cette disposition mais encore l'adoucit par-dessus tout.

Jamais une plainte ! Je ne crois pas que pendant les longues années qu'elle vécut à mes côtés, elle se fût plainte une seule fois.

Au contraire, quand l'un de ses frères ou l'un des miens était triste, c'était elle qui trouvait des paroles et des recours pour le consoler. Tous l'appelaient "El pano de lagrimas de la casa" (La consolatrice des peines de la famille — Littéralement : Le mouchoir des larmes de la maison).

Lorsque j'épousai Marie, la petite sœur d'Isabelle, celle-ci s'en vint vivre avec nous. Marie posa comme condition essentielle à l'obtention de sa main — qu'elle ne se séparerait jamais d'Isabelle.

Elle n'a pas d'autre soutien que moi-même, me dit-elle. Ma mère me la recommanda avant de mourir et je dois être son infirmière la plus affectueuse.

J'acquiesçai sans difficulté, car en premier lieu, cette résolution de Marie la rendait plus pure à mes yeux et me la faisait estimer au plus haut degré. En second lieu, la douceur et la patience

Conte mystérieux par AMADO NERVO,

(Traduit par Roger Perreault)

Auteur Mexicain

BREF HISTORIQUE DES MARATHONS

Les marathons connaissent, même en temps de guerre, un merveilleux élan. La tenue de notre vaillant coureur à pied canadien-français, le sergent Gérard Côté, du camp de St-Jérôme, au prochain marathon de Boston nous le prouvera une fois de plus. Gérard est tout feu pour franchir cette longue distance en un temps record.

Comme on le sait la distance d'un marathon est de 26 milles 385 verges. C'est la distance de la route parcourue par le fameux soldat grec de Marathon, avant l'ère chrétienne. L'histoire nous raconte qu'une armée perse de 110,000 hommes attaquaient la Grèce. L'armée perse avait débarqué à la pointe nord-est de l'Attique, dans la plaine de Marathon. 11,000 soldats grecs seulement, presque tous des Athéniens, marchèrent au devant des Perses, les vainquirent et les rejetèrent à la mer. Alors, les Perses changèrent leur tactique. Ils remontèrent sur leurs vaisseaux et partirent, pour faire aussi vite que possible, le tour de l'Attique, une presqu'île. Ainsi, ils eussent surpris et emporté sans difficulté Athènes, vide de défenseurs. Sitôt que les généraux grecs virent les Perses dessiner leur mouvement, ils envoyèrent un soldat, encore couvert de ses armes, prévenir les magistrats d'Athènes; le soldat-courrier fournit un tel effort qu'il expira au pied des magistrats, après avoir donné l'alarme.

Il faut vous dire que nous n'ajoutons aucunement foi à ce récit enfantin, presque bête. Il nous semble qu'on aurait pu trouver, même alors, un seul cheval en Attique. Puis, pourquoi avoir expédié ce soldat grec, couvert de ses armes. Les majors ne connaissent pas aussi bien leur affaire que ceux d'aujourd'hui, supposons-nous... Enfin, quelque effort qu'il ait produit, tomber mort après avoir parcouru 26 milles 385 verges, c'est signe que les soldats Athéniens étaient mal entraînés. Peut-être était-il cardiaque? A notre avis, le soldat de Marathon n'a jamais existé!

Le savant historien montréalais, M. E.-Z. Massicotte, cite quelques notes intéressantes sur les origines du patinage sur glace, à Montréal. Entre autres choses, il fait remarquer qu'en 1760, au début du régime Anglais, le général Amherst, étant à Montréal et ayant une dépêche à faire parvenir au général Murray, à Québec, engagea deux patineurs experts. Ces derniers auraient parcouru les 180 milles en 18 heures, sur le fleuve St-Laurent. Les deux courriers sur patins étaient complètement épuisés, à tel point que l'un d'eux mourut quelques heures après son arrivée, à Québec.

CHOSSES ET AUTRES

Savait-on que la direction des Royaux venait de se faire damer le pion, une autre fois, par celle des White Sox de Chicago? Les mogols du Chicago ont récemment fait signer un contrat au jeune lanceur de St-Jean, Nouveau-Brunswick, John Harvey. Le vétéran montréalais Joe Page aurait aimé le voir sous la tutelle des Royaux, l'an dernier. Ces derniers semblent avoir fait la sourde oreille sur le cas du jeune Harvey qui, dit-on, est plus habile lanceur que Phil Marchildon, anciennement du Toronto et des Athlétiques de Philadelphie... Les membres de la Commission Athlétique de l'Ontario sont en train d'épurer le monde de la boxe, à Toronto, où plusieurs combats furent arrangés, depuis quelques années. Trop de

LE MONDE SPORTIF

Par OSCAR MAJOR

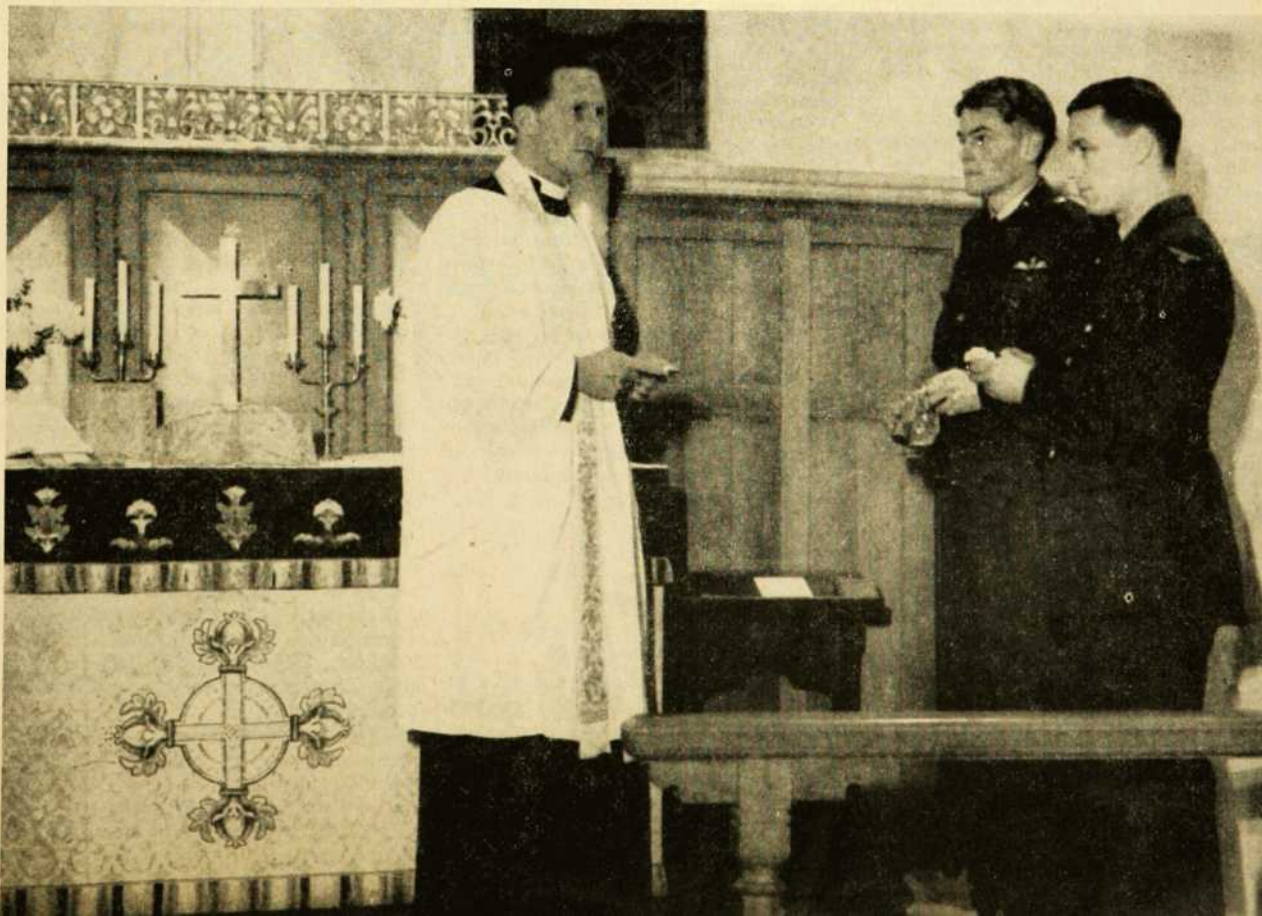
boxeurs ont pris des "plonges", sont allés au carreau au premier coup de poing encaissé. Cet état de choses a réveillé les pontifes de la commission ontarienne. Ils ont découvert que la boxe était sous le contrôle de trois "chevaliers d'industrie", trois parieurs de profession qui font le beau et le mauvais temps, au sein de ceux qui reçoivent les taloches dans l'arène... Il ne faut pas s'en faire outre mesure. Quand les membres de notre Commission Athlétique se réveilleront — ils ont souvent grande envie de dormir — nous en saurons de belles!

■ Réponse à M. J.-C. Laverdure, Montréal: Voici les observations demandées, que nous avons puisées dans la revue *Ovale C-I-L*: "La première arène à glace artificielle, consacrée au hockey, fut construite à Vancouver, Colombie-Britannique, en 1907. La surface glacée est produite et maintenue à la température propice — ce qui est très important — par une série de tuyaux en serpentins disposés sous toute la surface de jeu. Ces tuyaux de refroidissement, espacés d'environ 4 1/2 pouces, ont approximativement 1 1/4 pouce de diamètre et peuvent atteindre une longueur totale de huit à dix milles. Ils reposent sur un lit de gravier et sont, en outre, recouverts de gravier et de sable. En certaines grandes arènes, toutefois, comme le Maple Leaf Garden de Toronto, les tuyaux sont recouverts de béton et de *terrazzo*... C'est ici qu'intervient l'élément même du phénomène: l'agent de la réfrigération. Il s'agit de l'ammoniaque, dont la capacité d'absorption de la chaleur est extraordinaire. En voyageant dans les serpentins, l'ammoniaque liquide se gazéifie et absorbe la chaleur de la saumure qui baigne les tuyaux d'ammoniaque. C'est ce phénomène de physique, cette absorption de la chaleur par un élément chimique qui passe de l'état liquide à l'état gazeux qui constitue l'essence de presque toute la réfrigération, pratiquée de nos jours... Une pompe de circulation apporte la saumure froide à un distributeur qui l'envoie dans tous les serpentins du plancher. La saumure attédie (elle a d'habitude un ou deux degrés de plus qu'en arrivant à la surface de l'arène) retourne au bassin de rafraîchissement, qui renferme des tuyaux d'ammoniaque, et le même procédé recommence de nouveau. Ordinairement composée de chlorure de calcium et d'eau, la saumure ne gèle pas aux températures qui conviennent à une bonne surface glacée... Le système de réfrigération peut se régler à tous les

degrés voulus. Il peut fonctionner à pleine capacité, par une soirée tiède, par exemple, ou quand on fait la première glace, comme il peut fonctionner à un degré minimum lorsqu'une réfrigération moindre suffit. Ce système est soigneusement aménagé et manœuvré. Dans chaque serpent, des soupapes d'arrêt régissent le débit de saumure avec exactitude, et la température de la saumure est aussi rigoureusement contrôlée. La surface de la glace ne doit pas être trop froide, car elle serait alors cassante, ni trop tiède, ce qui provoquerait la fonte. On prend aussi grand soin d'obtenir une surface douce et unie. On y arrive habituellement en appliquant une mince couche d'eau chaude à la surface, surtout sur la section mal polie qui longe la clôture. Pour provoquer le dégel, on envoie de la saumure chaude dans les serpentins logés sous la glace et la fonte se fait rapidement... Malgré la chaleur qui se dégage de 10,000 à 18,000 spectateurs, la chaleur qu'engendre un éclairage de 30,000 à 42,000 watts, celle des radiateurs disposés dans tout l'immeuble et souvent à proximité de la glace même, cette glace peut être enlevée, refaite trois ou quatre fois par jour, si on le désire."

■ Dans les ligues majeures, la majorité des joueurs mesurent six pieds. Toutefois, voici une équipe d'anciennes étoiles, dont la moyenne est de cinq pieds cinq pouces. Comme on le voit, Rabbit Maranville, ancien gérant du Montréal, détient le record de la Ligue Nationale, avec 23 ans de service actif:

Nom.	ann.	Haut.	Pes.	Moy. Bât.	Moy. Chp.
Rabbit Maranville					
1912-33, 1935	23	5.05	155	.259	.956
Willie Keeler					
1892-1910	19	5.04 1/2	140	.345	.956
Joe Judge					
1915-1933	19	5.09	155	.297	.993
Ray Schalk					
1912-1929	18	5.07	155	.253	.981
Hugh Duffy, 1888-89,					
1891-1901, 04-06	15	5.07	168	.330	.941
Earl Adams					
1922-1934	13	5.04 1/2	151	.286	.962
Miller Huggins					
1904-1916	13	5.04	148	.265	.956
Harry Leibold					
1913-1925	13	5.06 1/2	157	.267	.953



Etrange destinée que celle de ce parfait gentilhomme des plus sportifs, le révérend père Hugh Storr, 29 ans, 6 pieds, aumônier du corps de l'aviation royale, au sud de l'Angleterre. Et combien mouvementée! Le padre est l'organisateur de tournois de boxe disputés entre les différentes escadrilles de l'aviation anglaise. Le père Storr met lui-même les gants de boxe, en compétition. Durant ses années d'études, à l'Université Oxford, il remporta cinq victoires sur six combats dans la catégorie des boxeurs poids mi-lourds... On voit le padre, au cours de l'office religieux du culte catholique, quelques instants avant de donner la Sainte Communion à ses fidèles, composés en majeure partie d'aviateurs britanniques et canadiens. Un pilote et un armurier, à droite, sont les servants de messe.



Pierre Mandar aimait Fanchonnette comme il n'avait jamais aimé. Il se jugeait un piètre cadeau à offrir à un cœur de vingt ans.

Récit d'amour complet

Par

Maurice d'Anyl

— Oh ! j'ai si peu d'appétit !... Je boirai une tasse de lait, je mangerai un peu de pain, du beurre, et cela me suffira. Vous voyez que ma cuisine n'est pas compliquée !

— Justement, je m'en doutais ! Vous ne vous nourrissez pas suffisamment, et c'est ce qui vous anémie. Allons ! venez avec moi ! Je vous emmène dîner dans un petit restaurant du bord de l'eau. Nous demanderons une friture de goujons ou un sauté d'agneau, si vous le préférez ?

— Je vous remercie, monsieur ; je ne pourrais pas y goûter !

Mais, doucement, tout en disant cela, Fanchon étouffait un bâillement dans le creux de sa main.

— Vous tombez d'inanition, au contraire ! Je ne veux pas de cela ! Votre santé en dépend ! Il faut vous soigner, vous dorloter ! Si je n'y prends pas garde, il me faudra dans quelques jours vous donner du congé, parce que, je le prévois, vous serez souffrante. Allons, venez, ma petite, faites-le pour votre estomac, si ce n'est pas pour m'en accorder le plaisir !

Plein de sollicitude, il se penchait sur le jeune visage et cherchait à glisser son bras sous celui de Fanchonnette.

Celle-ci raila, un sourire aux lèvres :

— Si, chaque soir, vous invitez ainsi à dîner, à tour de rôle, toutes les ouvrières de la faïencerie, vous ne devez pas avoir fini ?

— Il est bien permis d'avoir ses préférences, ma belle enfant !

— Si c'est ainsi que vous l'entendez, je refuse ! protesta-t-elle.

— En voilà une sauvageonne !... Tout de même, quelqu'un avec qui on travaille à longueur de semaines ne doit pas être considéré comme un étranger dès que l'on a franchi le seuil de la sortie de la manufacture !

C'était vrai ! De quoi avait-elle peur ? La démarche du contremaître était assez plausible. N'avait-il pas toujours été bon pour elle ? Jamais il ne la réprimandait comme les autres, et sa voix se faisait de miel pour lui adresser les ordres quotidiens.

Tout en parlant ainsi, le couple était parvenu à la petite guinguette dont l'enseigne : *Au Brochet d'Argent* attirait la clientèle. Un cep de vigne escaladait le chambranle de la porte et de gracieuses fleurettes embaumaient le jardinet, qui s'en allait presque se baigner dans le fleuve.

— Oubliez-vous que c'est aujourd'hui samedi, et jour de paye, par surcroît ? Je suis seul et je voudrais partager mon plaisir avec quelqu'un. Et puis, c'est le printemps ; il fait si beau, ce soir, que l'on est tout attendri !

Fanchonnette se sentait trébucher. Ses jambes ne la soutenaient plus, et elle éprouvait comme un creux à la poitrine. Elle était fatiguée et souffrait de la faim ! Paul Bésigue disait vrai ; ses repas étaient insuffisants ; elle n'avait plus la force de retourner en arrière ; déjà, l'odeur de la bonne soupe chaude emplissait ses narines.

Quand le Printemps Chante

CHAPITRE I

C'ÉTAIT PAR UN SOIR DU COMMENCEMENT d'avril. Dans la paisible région du Loiret, la petite ville de Gien, dominée par son joli château d'Anne de Beaujeu, commençait à se réveiller et à mener une vie plus active après l'engourdissement hivernal.

Tous les buissons se remplissaient de chants d'oiseaux joyeux ; les fleurs s'épanouissaient dans les jardins verdoyants, et de timides violettes embaumaient le bord des talus frémisants d'herbe tendre.

C'était l'heure de la sortie des ateliers de la faïencerie et, tout le long du quai, les employés, bourdonnants abeilles de cette ruche industrielle, mettaient une animation faite de rires et de bavardages.

Puis, ouvriers et ouvrières se séparaient pour se répandre à travers les vieilles rues de la pittoresque cité, afin de regagner leurs logis.

Un groupe de jeunes filles suivit encore le bord de la Loire, où la rangée des peupliers agita, sous la brise, des panaches de primes feuillages.

— Tu rentres préparer ton dîner ? demanda une brunette à l'une de ses compagnes.

— Mais oui, il est plus que l'heure ! répondit l'interpellée, une mince blonde aux traits fins et doux.

— Alors, au revoir, et bon courage !

Les ouvrières se quittèrent, retournant chacune à leur foyer, et il ne resta plus, à longer la berge, que celle que ses camarades venaient d'interroger.

Elle marchait d'un pas vif et allongé. Petite, souple, vêtue de noir, ses vêtements sombres n'étaient parés que de sa joliesse, teint frais, blanc et rose, grands yeux d'un bleu profond, visage charmant que couronnaient de légers cheveux dorés, qui s'échappaient de son chapeau comme des brins de soleil.

Heureuse d'avoir terminé sa journée de travail, elle se hâtait de rentrer chez elle, sans se soucier de s'attarder à profiter de cette belle soirée toute parfumée du renouveau.

— Eh bien ! Fanchonnette, ne courez donc pas aussi vite, vous allez vous essouffler !... Est-ce le printemps qui vous donne ainsi des ailes ?

La petite, s'entendant appeler, se retourna. Quand elle vit celui qui l'apostropha, elle garda le silence.

— Vous ne parlez plus ? On ne peut pas vous demander, comme aux enfants, si le chat a mangé votre langue. Vous pourriez bien me répondre !

— A force de se voir toute la journée, on n'a plus rien de nouveau à se dire ! assura la jeune fille.

— Le travail n'a rien à faire avec les sentiments, Fanchonnette.

— De quels sentiments avez-vous à me parler, ce soir, monsieur ?

L'homme sourit. Était-elle assez ingénue ou assez rouée, cette mignonne-là !

Et il se demanda comment il la préférerait : innocente ou rusée ? L'une avait le charme de la candeur ; l'autre le piquant du piment. Il reprit :

— Nous pourrions causer gentiment, Fanchon... Il faudrait être de bons

amis, de vrais amis qui ne se cachent rien l'un à l'autre, et qui s'en vont la main dans la main, bras dessus, bras dessous !

— Je n'en vois pas la nécessité ! Je vous l'ai déjà dit, j'essaie de me montrer, autant que je le peux, une employée consciencieuse, exacte, laborieuse, aux heures où je me trouve sous votre contrôle. Je suis, pendant ce temps, une des plus respectueuses de vos ordres. Mais, en dehors de cela, je ne sais pas pourquoi vous perdez votre temps auprès d'une ouvrière !

Certes, Fanchonnette ne comprenait pas cette obstination à la poursuivre, cette amabilité surprenante dont cet homme usait envers elle.

Paul Bésigue, grand, fort gaillard, au teint trop coloré, aux yeux pers, au tempérament sanguin, violent, emporté, aux trente-cinq ans largement accusés, n'avait rien de très agréable dans la physionomie.

Il était contremaître, chef d'atelier à la faïencerie où travaillait Fanchon, et celle-ci se trouvait forcément sous son autorité, puisqu'il distribuait et surveillait la besogne des employés.

Si la jeune fille était une des plus soumises aux ordres du chef pendant les journées de labeur, en dehors de la manufacture il lui semblait inutile de se montrer obéissante aux caprices de Paul.

Celui-ci parut le comprendre en cet instant, et ce fut d'un ton fort adouci qu'il proposa :

— Fanchonnette, je sais que vous devez être lasse, et il vous faut encore préparer votre repas. Je veux vous épargner ce souci.

Un fumet de viande grillée, respiré, multipliait les trairaillements qu'elle éprouvait. Il était trop tard pour résister encore, vaincue par le plus tyrannique des tourments : la faim !

Ils dinèrent confortablement, en bavardant gaiement.

Fanchonnette était ravie. Jusqu'à dix heures, ils s'entretenaient ainsi, parlant de leurs travaux, de leur métier, de leur avenir. C'était surtout Bésigue qui faisait les frais de la conversation ; la jeune fille l'écoutait et répondait seulement de sa voix tranquille.

Vint l'heure du retour, de la rentrée chez soi. Bésigue tenait sous le sien le bras de Fanchon et lui parlait de tout près, effleurant presque les paupières de sa compagne de ses lèvres humides.

— Je cherche une gentille femme, fit-il, persuasif ; Fanchonnette, est-ce que vous ne songerez pas un jour à vous marier ?

Non, elle n'y pensait pas. Mais elle répondit vaguement :

— Qui sait !

Devant la porte de l'immeuble où demeurait au second étage la jeune fille, Paul s'arrêta une minute :

— Je voudrais tellement connaître votre chambre, le lieu où vous vivez ! Puis-je vous suivre ?

— Je ne saurais vous faire les honneurs de mon gîte à cette heure-ci, monsieur Paul ! Et puis, je commence à avoir sommeil ! Merci de toutes vos bontés pour moi ; votre sollicitude me touche, croyez-le bien !

Il n'insista pas, mais assura :

— Toutes les fois que vous voudrez recommencer, je suis prêt à satisfaire tous vos désirs, ma petite Fanchette, pensez-y !

Ce disant, il fit un geste pour l'embrasser, mais la jeune fille recula dans le couloir sombre.

Alors, l'homme se contenta de saisir les petites mains qui se tendaient pour serrer les siennes et d'y déposer de fougueux baisers. Puis il s'éloigna par le chemin de halage, tandis qu'elle montait jusqu'à sa chambre.

CHAPITRE II

FANCHONNETTE LASALLE occupait une pièce dans l'une des vieilles maisons qui bordent, à Gien, la pittoresque rue des Quatre-Vingt-Cinq-Degrés. Cette rue, dont les marches s'échelonnent par groupes de six ou douze, avec plateforme d'arrêt permettant de pénétrer dans les demeures, grimpe jusqu'à la partie haute de la ville, où se trouve l'ancien château d'Anne de Beaujeu.

De ce fait, la chambrette de la jeune fille n'avait guère de vue. Mais que lui importait ! Chaque jour, elle se rendait à la manufacture de faïences et de porcelaines où elle travaillait ; le soir, elle retrouvait son logis sombre où ne l'attendait personne.

Fanchon était seule, vivait péniblement, sans joie et avec beaucoup de peine. De bonnes voisines, parfois, lui rendaient quelques menus services ; son ménage n'était pas compliqué, ainsi que ses courses.

Elle eût pu se nourrir convenablement, mais le goût lui en manquait, de même que le courage de se faire de la cuisine.

Et cependant, elle avait faim, bien faim, hier, lorsque Paul Bésigue lui offrit de dîner avec lui, et c'est ce qui l'avait décidée à accepter cette invitation intempestive.

Fallait-il donner raison au contre-maître disant qu'elle se laissait déperir ? Tout en s'habillant, ce dimanche matin, Fanchonnette s'interrogeait anxieusement. Elle avait cependant besoin de toutes ses forces physiques et morales pour mener sa vie de lutttes quotidiennes ! De la force pour sa besogne à l'atelier, pour surmonter la

mélancolie de sa vie solitaire, et de la force afin de repousser les hommes assez lâches qui essayaient de profiter de cette liberté que lui accordait sa vie si abandonnée.

Fanchette songeait à tout cela et se gourmandait. Que signifiait cette indifférence, ce détachement de tout ?

Serait-elle lasse de la vie, à dix-huit ans ?

La jeune fille ouvrit la fenêtre et s'accouda un instant à la croisée. Une bouffée d'air tiède lui caressa le visage. Là-haut, vers l'église, les maronniers déployaient leurs feuilles de soie verte ; un joli soleil revêtait d'un or merveilleux les masures vétustes.

Sous le miracle printanier, le cœur de Fanchonnette se mit à battre à coups plus larges. Resterait-elle insensible à la force du renouveau ? La lumière glissait à travers les pièces, embellissant toutes choses. Les oiseaux gazouillaient dans les feuillages, et Fanchonnette, suivant cet appel, se mit à chanter. En un clin d'œil, elle

— Une jeune fille qui n'a ni père ni mère !... disait les mauvaises langues, sans même avoir de pitié pour la malheureuse orpheline.

Et la jeune fille, qui sentait cet état d'esprit, se montrait distante, froide, et ne mettait personne au courant de ses affaires, ce qui mortifiait beaucoup les commères.

Fanchonnette réfléchissait à tout cela en s'activant dans sa chambre. Pourtant, elle avait conquis ses plus proches voisines et elle savait que l'on disait qu'elle était douce et d'humeur égale. Seulement, comme on ne savait pas d'où elle venait, la majorité des gens lui faisaient grise mine.

Les paroles que le contre-maître avait prononcées la veille lui revenaient aussi en mémoire, provoquant en elle un secret émoi :

— Peut-être un jour vous marierez-vous ?

Certes, ce serait en effet une solution. Le mariage avec un garçon travailleur, sérieux, deviendrait un re-

— Je ne l'aime pas ! déclara Fanchonnette à elle-même, en achevant de laver dans sa cuvette le petit col blanc dont elle voulait égayer sa robe.

Pourtant elle se morigéna. Il fallait faire plus ample connaissance avec lui ; elle avait toujours évité de le rencontrer en dehors des heures d'atelier. Elle se devait de ne pas repousser une affection qui semblait sincère.

Et telle était l'allégresse de cette matinée de printemps que, brusquement, de tout son être, Fanchonnette voulut croire à l'amour possible.

— Tenez, mademoiselle Lasalle, ce soir, en sortant, vous irez dire à ce vieil original que ses assiettes seront bientôt prêtes, et qu'il vienne en vérifier les dessins à la faïencerie !

Ces ordres étaient donnés par une des employées à Fanchonnette, qui s'appropriait à quitter, sa journée finie, le hall de la manufacture.

— De qui s'agit-il, madame ?

— De Pierre Mandar, parbleu ! Il habite sur le quai ; vous n'aurez qu'à sonner et entrer chez lui ; il est connu comme le loup blanc ; vous trouverez bien sa tanière !

— C'est certain ; merci, madame.

Sitôt sortie de la faïencerie, Fanchonnette se mit en devoir de remplir la commission qu'on venait de lui confier. Cependant, Mandar n'était pas là ; des voisines assurèrent à la petite :

— La ville n'est pas si grande ! Allez dans une des rues commerçantes ; que ce soit chez le boulanger, le boucher ou le buraliste, ce serait bien le diable que M. Mandar ne fût pas à bavarder par ci ou par là ! C'est lui qui s'occupe de la décoration de la nouvelle salle du cinéma, vous allez bien voir ! Il est si gentil !... un si brave gars que tout un chacun l'aime bien !

Fanchonnette se hâta vers les rues de la petite ville, si curieuses avec leurs vieux logis du Moyen-Age et de la Renaissance. Ce fut non loin des Arcades du Café des Arts que la jeune fille rencontra celui qu'elle cherchait.

Un gamin qui passait et auquel elle s'adressa lui certifia :

— Tenez, le v'là, monsieur Mandar !

Interloquée, elle considéra le « vieil original », qui, alerte, empressé, le teint frais, l'œil vif et bleu, la tête crânement coiffée d'un large feutre, apparaissait aux yeux de Fanchette comme un beau jeune homme. Evidemment, il n'avait plus vingt ans, mais il rayonnait de gaieté et de belle humeur.

— C'est moi que vous désirez, mademoiselle ? fit-il en s'inclinant.

— Oui, monsieur.

Et la petite débita ce qu'elle avait à dire.

— C'est entendu, mademoiselle, je passerai un de ces jours à la faïencerie, ne serait-ce que pour le plaisir de vous y revoir ! assura-t-il avec un sourire admiratif.

— Au revoir, monsieur !

— Bonsoir, mademoiselle, et merci !

Elle n'avait pas fait quatre pas, gracieuse et légère, qu'elle surprenait cette exclamation de Mandar :

— Sacrebleu ! la jolie fille !...

Fanchonnette en rougit jusqu'à l'extrémité de ses oreilles. Pourquoi le regard de cet inconnu l'avait-il troublée ?

Mais cette flambée de joie tomba vite, car, sur le pas d'une porte, une femme déclarait à une commère :

— Dire que c'est peut-être une de ces pécores qui détournent nos maris !

Pourquoi cette réflexion injuste, prononcée au moment où elle passait ? Fanchonnette en éprouva un petit pincement au cœur. Mais comme elle avait la conscience nette, elle ne s'y arrêta pas davantage.

UN MENDIANT

Je l'ai vu, souffreteux, passer près d'une borne.
Fixant ses yeux au sol, seul horizon qui borne
Son cœur et son esprit ; je l'ai vu le vieillard,
Le mendiant qui rit au plus jeune gaillard,
Tendre sa main calleuse au passant qui s'amende
Et qu'il suit d'un regard d'éternelle demande ;
Insulté dans la rue à cause de l'effroi
Empreint sur ses haillons et son visage froid ;
J'ai vu sur son front triste et sur sa bouche blême
Qu'il gardait dans son cœur quelque chose qu'il aime,
Qu'il traînait avec lui son âme et sa fierté,
Et j'ai vu dans ses yeux briller la liberté,
Vivante en lui toujours, lui réchauffer son être,
Lui qui nous aime tant sans vouloir nous connaître,
L'infortuné d'ici, cet homme qui pourrit
Parmi la ville et l'or ; lui pour qui rien ne rit,
Et dont nul ne voudrait savoir la pauvre histoire :
Il espérait hier ; son père eut de la gloire,
Mais aujourd'hui plus rien. Toujours, comme un lézard
Il se chauffe au soleil d'avril ; à tout hasard
Il s'en va dans la vie, infortuné des villes,
Des pavés, des égouts et des aumônes viles,
Il s'en va vers la mort reposer sa douleur,
Et, je l'ai vu, pourtant, défier le malheur.

HENRY DESJARDINS.

fit son modeste petit ménage. Malgré tout, c'était son « chez elle », et la jeune fille en avait disposé le mobilier, réduit au strict nécessaire, selon ses goûts. Tout était propre, clair et jeune autour d'elle.

La jeune fille, tout en vaquant à ses occupations, se prit à revivre d'espoir. Allait-elle se replier dans sa solitude, au lieu d'être une vaillante qui marche droit devant elle, le sourire aux lèvres ?

Étant honnête et sérieuse, c'était pourquoi elle se trouvait aussi esseulée. Autrement, elle eût pu avoir, pour remplir sa chambre de mille éclats de rire, des compagnes et des compagnons de plaisir qui l'eussent distraite. Mais elle ne voulait pas suivre la pente dangereuse menant aux entraînements faciles et parfois lourds de conséquences.

Comme elle était nouvellement venue dans le pays, on la tenait un peu à l'écart.

fuge ; les joies et les peines partagées, comme le pain et le vin, et la chambre où l'on n'est plus seule !

Jusqu'à présent, la jeune fille n'avait pas encore fait son choix et se passait d'amoureux.

C'est que, dépourvue de ce bandeau que le petit dieu malin pose sur les yeux de ses victimes, elle voyait trop nettement, par exemple, que Thomas était un fainéant, Jacques ou Jean un être brutal, et qu'Edouard avait une vive préférence pour les pernod et les absinthes.

Alors, elle ne pouvait se laisser courtiser par eux.

Devant cette constatation, Fanchonnette murmura :

— Comme je suis difficile !

Oui, mais, il y avait Paul Bésigue ! Celui-là se montrait rempli d'attentions pour elle. Comme il était persuasif en lui parlant ! Et un contre-maître, ce n'est pas à dédaigner quand on est une modeste petite ouvrière !

CHAPITRE III

PIERRE MANDAR était artiste peintre et occupait, sur le quai, une des vieilles demeures du XVIII^e siècle, à l'aspect moyenâgeux, en bois vermoulu, dont la façade bariolée de croisillons était hérissée de gargouilles.

En dépit de l'impression de jeunesse qu'il produisait, et bien qu'il ne fût pas encore un « vieil original », ce garçon avait atteint largement la quarantaine.

Il était célibataire endurci, farouche, indépendant, franc comme l'or, bon comme le pain, connu, estimé, aimé de tout le pays dont il était un fils. Il allait et venait à sa guise, tantôt à Orléans, tantôt à Paris, attaché fidèlement à sa petite ville natale; original, certes, l'esprit plein de fantaisie, l'humeur vagabonde avec cela, toujours content, toujours heureux.

Ce jour-là, selon son habitude, il chantait à tue-tête à travers les pièces de sa maison, sans doute afin d'en peupler la solitude. Mais, avec ses travaux et son art, Pierre se suffisait largement à lui-même.

— Allons, monologuait-il, le temps est venu d'aller jusqu'à la faïencerie.

Et, quittant promptement la blouse qu'il enfilait par dessus son costume de sport quand il peignait dans son atelier, il vérifia son nœud de cravate, fit bouffer sa pochette de soie auprès du revers de son veston, et passa un coup de peigne dans ses beaux cheveux châtain, qu'il avait encore épais et qui encadraient noblement son beau visage d'artiste. Après quoi il mit son feutre, qu'il portait avec l'allure d'un mousquetaire, descendit un étage, sortit, siffla son chien et, les deux mains derrière le dos, le nez en l'air, les yeux perdus en quelque songe ou tendus vers les perspectives des rives de la Loire, il se dirigea vers la manufacture.

Il avait le désir de posséder quelques assiettes et quelques plats décorés de ses propres dessins, et, après s'être entendu à la faïencerie, ces objets étaient prêts et allaient le satisfaire.

— Je suis bien content! disait-il à son chien, un berger superbe de la Brie.

Et, dans la pensée de Pierre, cette joie s'adressait tout autant au plaisir qu'il ressentait de revoir Fanchonnette qu'à celui d'avoir les assiettes commandées.

Sa course fut interrompue par des bonjours ici et là, des coups de chapeau donnés et rendus, des causeries échangées, des paroles lancées au passage.

Pierre Mandar était une figure populaire et très sympathique.

Ce fut Fanchon elle-même qui, à la manufacture, montra les faïences que désirait le peintre.

Ainsi, ils eurent le loisir de faire une mutuelle connaissance plus approfondie.

De ce jour, tous deux devinrent d'excellents amis. Etant donnée leur différence d'âge, Pierre, dès le début de leurs relations, prit le ton quasi paternel d'un parent s'adressant à une enfant. Et Fanchonnette ne tarda pas à le considérer comme un auxiliaire précieux dans sa vie eseuée.

Ils se rencontrèrent partout au dehors, et, de plus, l'artiste venait souvent à la fabrique choisir diverses porcelaines que la jeune fille était quelquefois chargée d'aller lui porter.

Elle s'était attachée à cet homme qu'elle jugeait compatissant et le regardait comme un grand frère aîné, lui demandant parfois conseil ou aide.

Quelquefois, aux bonnes gens qui s'amusaient de les voir en graves conversations, Mandar disait en riant:

— Me voici devenu grand-père, maintenant! tellement il avait la sensation que Fanchonnette était une

NOS MILITAIRES



Le caporal ROGER MARCIL, en service actif au pays. Envoi de son oncle, M. Willie Loiselle, Baie Comeau, P. Q.



Le soldat MAURICE DELISLE, en service actif outre-mer. Envoi de sa mère, Mme Narcisse Delisle, 2862, rue Louis-Veuillot, Notre-Dame-des-Victoires, Montréal, P. Q.



Le soldat RAYMOND BRAY, en service actif au pays. Envoi de Mlle Rose Gauthier, 2015a, rue Joliette, Montréal, P. Q.



Le soldat HOWARD DUPUIS, en service actif dans l'armée américaine, (outre-mer). Envoi de son amie, Mlle Lilliane Breton, 149 Sud Wellington, Sherbrooke, P. Q.



Le lieutenant BERNADETTE CUSSON, corps féminin de la Réserve nationale. Envoi de sa sœur, Mme Edgar Hellman, 2301, rue Cuvillier, Montréal, P. Q.



L'aviateur-chef LUCIEN BISSON de la R.C.A.F., escadrille Alouette. Récemment revenu d'outre-mer. Envoi de M. et Mme Joseph Bisson, 7478a, rue St-Denis, Montréal, P. Q.

fragile colombe qu'un rien effarouchait, qu'une peine attristait, qu'un mot aimable réconfortait.

Un matin, le peintre, qui se promenait sur la place du château, fut arrêté par un grand et fort gaillard aux cheveux bruns, à l'air ouvert et tranquille.

— Eh bien! Tavel, cela va toujours, mon petit?

Il se permettait cette appellation, l'homme ayant dans les vingt-cinq ans, et parce qu'il le connaissait depuis son enfance.

— Comme ci, comme ça, monsieur Pierre!

— Qu'y a-t-il qui ne marche pas, mon brave? Conte-moi cela!

— Eh bien! c'est la mère qui ne va pas fort.

— Est-elle malade, cette bonne madame Tavel?

— Pas trop; mais elle se fatigue à l'ouvrage et elle ne pourra bientôt plus suffire à diriger la ferme. Quant à moi, je suis très occupé par mes côteaux; la vigne a souffert, cette année. Je voudrais pourtant bien avoir une bonne récolte!

— Je te le souhaite, François! A propos, peux-tu venir me donner un coup de main, ce soir, après ta journée faite? Viens me trouver à mon jardin. Ce n'est pas toujours commode d'être tout seul!

— Ah! monsieur Pierre, vous dites vrai! Je songeais encore, pas plus tard qu'hier, que je ne voulais pas rester vieux gars, comme M. Mandar, sauf votre respect!

L'artiste éclata de rire.

— Tu n'es pas obligé de faire comme moi!

— Non, justement; alors, ce qui me tracasse, c'est de me trouver quelqu'un.

— Comment! un garçon tel que toi ne doit pas être en peine de découvrir par toute la Beauce, une fille de cultivateurs!

— Oh! ce n'est pas uniquement une campagnarde que je voudrais!... Voilà mon idée. Puisque la mère se fait vieille, il faudrait, pour la ferme, une jeunesse qui entretiendrait l'ordre dans la maison, raccommoderait les hardes, et qui serait assez avenante pour bien recevoir les gros viticulteurs et même la clientèle... Parce que, si mes clos donnent bien cette année, je tâcherais d'ouvrir un commerce de vins en barriques. Je vendrais mes crus en fûts, tout vigneron que je suis!

— En effet, ce serait intéressant!

— Oui, mais il me faudrait quelqu'un de capable, et pas une coquette qui ne penserait qu'à sa toilette. Eh bien! c'est rare à trouver! Et puis, enfin, il faut se plaire, n'est-ce pas, monsieur Mandar? Le mariage, ce n'est pas toujours qu'une affaire!

— Tu parles comme un sage et avec ton cœur, mon cher François. Crois bien que je te souhaite de rencontrer bientôt celle qui sera Mme Tavel!

— Allons, je m'excuse de vous parler si longtemps de moi! A tantôt, monsieur Pierre!

Et les deux hommes se séparèrent, pour se retrouver, dans la soirée, au jardin de l'artiste.

A ses moments perdus, le peintre s'occupait d'un enclos assez vaste, dans la ville haute, qu'il louait à l'année, et qui dominait tout l'échelonnement des toits, des verdure, et le large ruban d'argent que la Loire déroulait beaucoup plus bas.

Une petite cahutte abritait les outils de jardinage et un banc. Pierre avait une prédilection pour les fleurs, et celles-ci croissaient en abondance sur les plates-bandes. Mandar cultivait aussi quelques légumes pour sa consommation et quelques pieds de vigne, afin d'avoir, bon an mal an, son tonneau de vin. Cette fois-là, il réclamait les lumières avisées de François Tavel, et les deux hommes se livrèrent

rent à leurs travaux dans la paisible béatitude de ce beau soir de mai.

Un coup léger, frappé à la porte de bois, tira les jardiniers de leur besogne.

— Entrez ! cria Pierre, sans se déranger.

— Bonsoir, monsieur ! chanta une voix claire.

— Quelle bonne surprise ! C'est vous, petite Fanchon ? Comme c'est gentil d'être venue ! Je craignais de vous voir oublier ma proposition.

— Ah ! certes non ! Cela me fera tellement plaisir d'avoir de jolies petites pommes de terre nouvelles à faire sauter dans la poêle !

Pierre, en effet, depuis que les primeurs levaient dans son jardin, avait proposé à la jeune fille de lui donner quelques légumes.

— Et puis, n'oubliez pas de cueillir toutes les fleurs que vous voudrez pour orner votre chambre ! déclara encore le peintre.

François Tavel, les mains sur la poignée de sa bêche, le pied au fer, considérait Fanchonnette, véritable apparition de printemps, et ses yeux brillèrent.

— Une de mes nouvelles connaissances ! fit Mandar en présentant l'un à l'autre Fanchon et François ; une bonne petite, un courageux garçon !

Après quoi, Pierre ajouta :

— Vous savez, Fanchette, il y a aussi des petits pois ! Prenez-en !

— C'est cela qui est délicieux, au sucre ! Je parie, monsieur, que vous vous privez pour moi et que vous n'avez pas encore goûté à tous vos produits, cette année !

— C'est ma foi vrai ! répliqua Pierre en riant. Je ne me prive pas, mais je n'ai pas encore mangé de petits pois.

— Me permettez-vous de vous en écarter quelques-uns ?

— Si le cœur vous en dit ! Je les croquerai à votre santé ! répondit l'insouciant artiste.

Sur le banc de l'abri, Fanchon se mit à l'œuvre. Combien elle appréciait la réserve de Mandar ! Comme il était toujours délicat et complaisant ! Quelle différence avec Paul Bésigue ! Celui-ci l'eût harcelée pour qu'elle partageât son dîner avec lui. Tandis que Pierre ne demandait rien et offrait toujours. Il était respectueux envers la jeune fille, et il lui avait même dit :

— Je suis célibataire et vous aussi ; afin de ne pas faire jaser à tort et à travers, jamais je n'irai chez vous et vous ne monterez pas chez moi.

Comme il était soucieux de sa réputation, et comme elle lui en savait gré !

François Tavel, en voyant Fanchonnette éplucher les légumes, proposa :

— Le mieux serait de les emporter chez moi, et si je puis me permettre de vous inviter, mademoiselle et vous, monsieur Pierre, ma mère fera le repas.

La chose fut acceptée, conclue, et la soirée se termina chez Mme Tavel.

CHAPITRE IV

PAUL BÉSIGUE ne fut pas sans apprendre le dîner que Fanchon et Pierre Mandar prirent de compagnie chez la mère de François Tavel.

Sa bile s'en échauffa, d'abord parce qu'il jugeait que Fanchon lui faisait des cachotteries en lui taisant ses nouvelles relations, ensuite parce qu'elle semblait se plaire à causer avec « l'artiste », comme disait Bésigue, et que cela menaçait de compromettre ses propres intérêts.

Tel le loup convoitait une timide brebis, Paul éprouvait un goût très vif pour cette blonde, fine et douce Fanchonnette. La résistance de la petite exaspéra cette passion, et la soirée passée en tête-à-tête dans la guin-

guette n'avait été qu'une goutte d'eau pour cet être enfiévré.

Fanchon, qui n'avait pas l'effronterie ni l'audace des autres femmes de la fabrique, devenait une tentation perpétuelle pour Paul.

Un jour, il faillit même compromettre sa dignité de chef d'atelier. Fanchonnette, penchée sur son travail, inclinait le cou, et Bésigue, venu surveiller l'ouvrage, manqua de planter un baiser sur cette nuque ronde ! Il se reprit à temps et se contenta d'appuyer sa main fortement sur les frêles épaules qui tressaillèrent.

Il fallait que Bésigue parlât à Fanchon. Un dimanche, l'occasion s'en présenta.

Fanchonnette était venue, impasse du Billard, chercher de l'eau au puits à deux étages qui est l'une des curiosités pittoresques du vieux Gien ; Bésigue, voyant passer la jeune fille, s'en vint la rejoindre. L'impasse était déserte à cette heure-là, il n'y avait pas à redouter, par conséquent, les indiscretions.

Par ce joli mois de mai, Fanchonnette était plus gracieuse que jamais. Bésigue n'hésita plus :

— Bonjour, ma belle enfant !

— Bonjour, monsieur Bésigue !

— Ecoutez, j'ai à vous parler, gentille Fanchonnette.

Ils s'assirent près du vieux puits, sur les marches usées.

Aux rebords des croisées, des fleurs en pots éclairaient les vétustes demeures aux murailles lésardées et parfumaient l'air de leur enivrante odeur. Une telle griserie était dans l'ambiance de cette journée que Fanchonnette se laissa prendre aux paroles de Paul, comme l'oiseau aux mailles d'un filet.

Le couple maintenant s'accoudait à la margelle, et les discours de l'homme excitaient une effervescence dans l'âme de Fanchonnette.

Enfin, ils parlèrent à voix plus haute. Paul entourait de son bras puissant la taille souple de la petite.

— Laissez-moi vous aimer ! Je suis sûr que votre affection me viendra bien vite, disait Paul. La pensée que nous sommes fiancés me comble de joie ! Nous resterons ainsi tant que vous le voudrez, et nous ne nous marierons que lorsque vous sentirez que vous avez un peu d'amour pour moi !

Comme elle tournait la tête, il se contenta de baiser ce cou frais qui s'inclinait et de sceller ainsi leurs fiançailles.

— Alors, questionna la petite, nous nous attendrons maintenant, à la sortie de l'atelier ?

— Ce n'est peut-être pas bien prudent ! On le remarquera tellement ! Nous nous retrouverons plus tard le long de la berge... déclara-t-il en riant.

Quand elle se retrouva dans sa chambre, Fanchonnette se demanda pourquoi elle avait si vite répondu à Bésigue. L'avis et les conseils de Pierre Mandar ne lui eussent-ils pas été précieux en l'occurrence, puisqu'elle n'avait plus en l'occurrence, à qui se confier ?

Cependant, elle était étourdie, comme envoûtée par tout ce que lui avait dit le contremaître, et alanguie par cette chaude journée de printemps, complice de son accord avec Bésigue.

Toutefois, ce début de fiançailles manqua de se terminer par une tragique aventure.

Quelques jours après ce dimanche, Pierre Mandar flânait le long de la promenade ombragée qui suit le bord de la Loire. Sa rêverie était troublée par des éclats de voix. Voulant jouir en paix de cette soirée délicieuse, il s'abstint de prêter attention aux exclamations qui retentissaient autour de lui.

Soulage L'Enchifrènement, L'Éternuement, Les Misères du RHUME de CERVEAU

Quelques gouttes dans chaque narine agissent rapidement, au siège-même du mal.

DÈS l'instant où vous en mettez un peu (quelques gouttes) dans chaque narine, le Va-tro-nol commence à vous soulager de l'enchifrènement, l'éternuement, les souffrances, que cause le rhume de cerveau. Le Va-tro-nol—une médication spéciale—doit son efficacité aux trois choses importantes qu'il fait pour vous soulager de vos misères... (1) il réduit l'enflure des muqueuses... (2) apaise l'irritation... (3) aide à dégager le nez bouché par le rhume... facilite la respiration... et apporte un merveilleux soulagement ! Suivez les instructions dans le dépliant.

NOTA... Employé au moindre reniflement, éternuement, ou signe de rhume, le Va-tro-nol aide à empêcher bien des rhumes de se déclarer.



**VICKS
VA-TRO-NOL**



Si vous voulez chasser la mauvaise humeur...

**PRENEZ DES
VITAMINES
DU
Groupe B**



Les Vitamines B et la bonne humeur semblent aller de pair. Les gens qui ont pris des comprimés ONE-A-DAY contenant des facteurs de la Vitamine B s'en sentent très bien. Ils ont plus d'énergie—sont plus gais—ont l'esprit plus vif. Si vous voulez avoir un meilleur appétit, une meilleure digestion, des nerfs plus calmes et plus d'énergie—ne manquez pas d'essayer les Comprimés ONE-A-DAY contenant des facteurs de la Vitamine B. Vous prenez seulement un comprimé par jour : chose facile à se rappeler. 30 comprimés—provision d'un mois—\$1.35. 90 comprimés—provision de trois mois—\$3.25.
Fabriqués par Miles Laboratories, Toronto

ONE A DAY

Comprimés ONE-A-DAY contenant des facteurs de la VITAMINE B

Coupon d'abonnement



LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois. IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975, rue de Bullion

Montréal, P.Q., Canada.

Sur le bas de la berge, Paul Bésigue et Fanchonnette discutaient. Tout était changé dans le cœur de la jeune fille, depuis le jour où elle avait accepté de « fréquenter » Paul. Mais celui-ci, qui ne se doutait de rien, s'étonnait de la résistance que lui opposait Fanchette.

Il la tenait serrée contre lui, cherchant à prendre ses lèvres. Maintenant, il la tutoyait, et ses yeux scrutaient le visage de sa victime avec une supplication inaccoutumée.

— Voyons, Fanchonnette, tu ne peux pas me refuser cela, un baiser ?

La jeune fille murmura quelques mots. L'homme blêmit comme s'il avait reçu un coup de fouet. Mais, sa passion pour la petite étant à son paroxysme, il saisit les poignets de celle-ci, haletant :

— Eh bien ! quoi ! et après ? Tu seras à moi !

Fanchonnette eut un vertige, elle recula...

Pierre Mandar, qui flânait toujours à l'aventure, était venu lui aussi sur la berge ; de loin, il ne reconnaissait pas le couple enlacé, mais, tout à coup, il vit le danger : l'homme et la femme allaient, s'ils n'y prenaient garde, glisser dans le fleuve !

— Holà ! mes braves gens, attention ! Vous allez vous noyer ! s'écria-t-il.

Interdit, Bésigue desserra son étreinte ; Fanchonnette se dégagea et prit la fuite.

Paul vociféra, à l'adresse de Pierre :

— De quoi se mêle-t-il, celui-là ?

— Vous feriez mieux de vous taire, déplorable individu ! s'exclama le peintre.

Bésigue toisa son interlocuteur. Il se tut. Nul n'osait répliquer à Pierre Mandar ! Paul s'éloigna en maugréant et Pierre regagna le quai, où il retrouva Fanchonnette.

Il faillit crier de surprise.

— Comment ! c'était vous qui étiez avec ce vaurien ? A cause de la nuit venue, je ne vous avais pas reconnue.

— Hélas ! monsieur Pierre... Et sans votre bienheureuse intervention, je ne sais pas ce qu'il serait advenu ! Comment vous remercier ?

— En allant bien vite vous reposer, ma pauvre petite ; demain, vous me conterez tout cela.

CHAPITRE V

UN SOIR, vers onze heures, Pierre Mandar achevait de fumer une cigarette, tout en feuilletant une revue d'art. Soudain, il fut tiré de sa lecture par des coups précipités frappés à sa porte d'entrée.

— Qui diable peut bien faire un pareil branle-bas à cette heure ? C'est sans doute quelque mauvais plaisant... Je ne vais pas ouvrir ! fit le peintre, en pestant contre l'importun.

Les coups redoublèrent. Mandar se rendit vers la fenêtre et, penchant la tête, il perçut une voix affolée qui suppliait :

— De grâce, ouvrez ! Ouvrez vite, monsieur Pierre !

C'était Fanchonnette qui demandait ainsi à entrer.

Mandar n'eut qu'une pensée : la petite se trouvait en péril ! Le peintre descendit en hâte et tourna le loquet de la porte.

— Merci, monsieur Pierre !... Oh ! si vous saviez !...

— Voyons, qu'y a-t-il ? Entrez vous asseoir !

Il était temps, Fanchonnette dé-faillait.

Mandar, empressé, lui tamponna les tempes avec de l'eau de Cologne.

— Oh ! j'ai si peur ! C'est affreux ! Elle bégayait des mots sans suite.

— Oh ! je reste là ! Vous ne me chassez pas ? Je puis passer la nuit ici ?

— Si vous voulez, ma mignonne ! Ma maison vous est ouverte !

— Merci ! murmura la jeune fille dans un souffle, et ses paupières se refermèrent sur son visage apeuré.

— Allons, allons ! qu'est-ce que cela veut dire, petite enfant ?

Pierre Mandar, célibataire enragé, se jugeait plutôt incapable de soigner une femme en pâmoison !

Cependant, installant Fanchonnette dans le fauteuil où elle était allée choir, il la laissa pour enlever les coussins qui garnissaient le divan de son atelier. En un clin d'œil il transforma ce divan en un lit confortable et y transporta Fanchonnette.

— Voyons, reposez-vous d'abord, vous parlerez ensuite, déclara-t-il à la jeune fille qui reprenait connaissance.

— Je dois vous sembler un peu folle ?

— Mais non ! Vous savez bien que je vous suis tout dévoué ! Que vous arrive-t-il ?

— Je m'apprêtais à me coucher, lorsque j'entendis un pas lourd gravir les marches et s'arrêter sur le palier de ma chambre. Tout à coup, j'entendis que l'on tournait la poignée de ma serrure. Je ne m'en étonnai pas trop, me disant que c'était quelqu'un qui se trouvait sans lumière et qui se trompait de porte, et je continuai à ranger mes vêtements dans ma penderie. N'avais-je point mis le verrou ?

« Hélas ! par je ne sais quelle fatalité, j'avais complètement oublié de pousser la targette ! La porte s'ouvrit et se referma... »

« Quand je me retournai pour voir qui osait franchir le seuil de ma chambre, un homme, d'une voix rauque, affirmait : « A nous deux, Fanchette ! » Je poussai un cri. Paul Bésigue était devant moi !

— La brute, l'odieux personnage ! Comment avait-il l'audace ? coupa Mandar, révolté.

— Une porte dérobée se dissimulait derrière la penderie où je me tenais. Sans répondre à l'être cynique venu me poursuivre jusque chez moi, je m'enfuis par cette issue et je courus jusque chez vous. Bésigue peut bien bouleverser tout dans ma chambre s'il

le veut, que m'importe ! Maintenant que je suis hors de ses atteintes, qu'il aille au diable ! Seulement, quand je pense à cela, ma pauvre tête en éclate encore !

Fanchonnette, accablée, bouleversée par cette émotion, haletante, sanglotait. Pierre essaya de la consoler :

— N'ayez plus de peine, aucune crainte ! répétait-il. Je suis là, je veille sur vous ! Vous allez passer une bonne nuit sous mon toit, sans trop songer à ce qui vous tracasse, et demain matin je vous apporterai un grand bol de chocolat fumant.

Et, fraternel, Pierre effleura le front de Fanchonnette d'un baiser paisible.

Le lendemain, il était plus de huit heures quand la jeune fille se réveilla.

Elle eut beau se frotter les yeux, se pincer les bras afin de constater qu'elle ne rêvait pas. Tout, autour d'elle, lui semblait surprenant et merveilleux. Cet intérieur si agréable aux yeux, par quel coup de baguette magique s'y trouvait-elle transportée ?

Mais le souvenir de la soirée précédente vint vite la rappeler à la réalité. Elle s'habilla en hâte et, de sa voix fraîche, cria au travers de la porte, à Mandar qu'elle entendait remuer au rez-de-chaussée :

— Monsieur Pierre ! Venez ! Je suis sûre que je vous empêche de travailler dans votre atelier !

— Bonjour, gentille Fanchon ! fit l'artiste en accourant. Alors, la nuit a-t-elle été bonne ? Nous allons déjeuner, maintenant, tout en bavardant.

Fanchonnette acquiesça en souriant, doucement heureuse de s'installer devant sa tasse de chocolat.

La jeune fille commença à ce moment à parler un peu de son passé :

— Mon enfance s'est écoulée au milieu de l'ambiance des belles demeures, monsieur Pierre ! Ma mère était femme de chambre dans une grande maison, à Paris. Il y a quatre ans, après la mort de ma mère, je m'installai lingère dans une rue populeuse de la capitale ; mais, l'air m'anémiant,

Santa Isabel :: [Suite de la page 8]

Combien peu elle avait pensé à elle-même !

« Elle a déjà cessé de souffrir. » Avait-elle en vérité tellement souffert ? Si, non pas tant cependant pour elle-même que pour autrui ; pour les peines des autres avec lesquelles elle s'était identifiée, pour les contrariétés et les désirs ardents de mes frères inquiets qui allaient toujours lui confier leurs affaires et leurs soucis, pour les angoisses des amies dont elle savait garder le secret, pour les souffrances des humbles, des domestiques, des pauvres qui allaient la trouver.

Elle cessait déjà de souffrir. Si, mais pour les autres. Qui sait — il m'est arrivé parfois d'y penser — si sa propre paralysie, sa vie de recluse, ses longues heures de solitude, ses douleurs étaient une rançon pour quelqu'un, rançon qu'elle avait acceptée ; car, dans son âme blanche, il n'y avait pas même l'ombre de l'ombre d'une tâche à nettoyer.

Les fleurs qui l'ont recouverte avaient accompli moins bien qu'elle le commandement du Père, Elles avaient été moins soumises à la loi qu'Isabelle, moins patientes et silencieuses qu'elle en face des misères de la vie.

Elle passa comme une musique, comme un parfum, comme une consolation.

Elle qui ne pouvait se mouvoir était plus ailée que ce qui vole, elle

qui vivait dans la pénombre était plus lumineuse et plus radieuse que tout ce qui brûle ou illumine.

Le Destin me combla en me permettant de vivre avec cette créature auguste, de lui être utile, d'alléger quelquefois sa douleur de ma tendresse fraternelle.

Plus je pense à ce privilège, plus mon cœur déborde de gratitude, vase trop peu volumineux pour la contenir.

Celui qui, comme moi, a eu le bonheur de connaître cette créature faite d'un limon plus noble que le nôtre, n'a plus le droit de se plaindre de toute dureté, de tout aiguillon de l'existence.

Pendant nombre d'années, il fut donné à ma vie de marcher au côté de la sienne et je dis même comme le poète Saadi : « Je ne suis qu'une argile sans valeur, cependant j'ai vécu pendant quelque temps avec la rose. »

L'habitation où demeura et mourut notre sainte Isabelle est encore telle qu'elle était le dernier jour de sa précieuse vie. Et souvent, mon épouse et moi, allons nous asseoir auprès du fauteuil vide, les mains dans les mains, dans la pénombre du soir, nous y demeurons longtemps, silencieux, sentant sous nos fronts pensifs une paix sacrée et une bonté divine.

AMADO NERVO,

je me décidai à quitter Paris pour venir demeurer à Gien, où j'avais passé des fêtes de Pentecôte et dont j'avais pu apprécier le climat. Je trouvais du travail à la faïencerie et une pièce où m'abriter. Que me fallait-il de plus ? Rien ! Le contremaître Bésigue, à la manufacture, commença à me poursuivre de ses assiduités. Je ne l'aimais pas. Pourquoi ai-je cru, un moment, à ses mensongères paroles, quand il me parla de fiançailles ?

— Lui ? questionna Pierre, surpris.

— Oui, lui ! C'était le soir où vous êtes intervenu au bord de la berge ; je lui criais alors ses mensonges à la face et je me défendis de lui en le repoussant. Quel homme cynique, et comme il me fait peur !

— Pauvre Fanchonnette ! Bésigue est un impudent coureur de cotillons ; sa réputation est faite dans le pays !... N'ayez aucune crainte ! Vous sachant sous ma protection, et bien convaincu, maintenant, de sa défaite, il se tiendra tranquille vis-à-vis de vous, assura le peintre en serrant affectueusement les mains de la jeune fille.

CHAPITRE VI

APRÈS CES INCIDENTS, la première des choses que fit Fanchonnette fut de quitter la faïencerie. Elle ne voulait plus rester dans un endroit où elle s'exposait chaque jour à voir le contremaître qui s'était joué si affreusement d'elle. Cependant, Pierre Bésigue comprit la leçon et maintenant, il baissait la tête lorsqu'il se trouvait sur le chemin de la jeune fille. Comme Pierre Mandar, qui était très connu dans le pays, ne se gênait point pour lancer des allusions directes à la conduite de certain contremaître de sa connaissance, la réputation de Bésigue était des plus mauvaises.

L'artiste peintre avait fait pour Fanchonnette tout ce qu'il lui était possible. Pendant quelques jours, il l'abrita complètement dans son atelier. Mais la situation prêtait aux commentaires. Pierre se moquait bien des langues, mais il ne voulait pas qu'elles atteignent la jeune fille. Celle-ci, vivant comme dans un rêve, sentait grandir chaque jour un véritable culte pour l'artiste, qui ne s'occupait pas des histoires colportées sur le compte de la pauvre.

Cependant, comme toutes ses affaires étaient restées dans sa chambre, un jour elle voulut s'y rendre.

— Si vous me permettez de vous accompagner, Fanchon, interrogea le peintre, je vérifierai vos portes.

— Oh ! avec grand plaisir, monsieur Pierre ! répondit Fanchonnette, joyeuse.

Au logis, Mandar s'assura du bon fonctionnement des serrures, fit placer de gros verrous, une chaîne de sûreté, puis déclara :

— J'espère ainsi, mignonne, que vous n'aurez plus peur et que vous serez à l'abri de toutes les indiscretions.

Ce fut de la sorte que Fanchette réintégra son domicile habituel. Cela ne l'empêcha pas, du reste, d'aller quotidiennement chez Pierre. Comme elle était libre de son temps, elle lui rendait quelques services, s'occupait de l'intérieur, faisait les courses, la cuisine, le ménage. Le vieux garçon trouvait un grand charme à la présence de cette petite fée, comme il nommait la jeune fille.

Puisqu'elle était jolie, le peintre se plaisait aussi à faire son portrait, et elle se montrait heureuse de poser pour lui et de passer des heures entières en tête à tête avec Pierre.

Pourtant, elle s'inquiétait un peu de son avenir. Quel métier allait-elle de nouveau entreprendre ? Quand elle parlait ainsi devant Pierre, il s'empressait d'arrêter son élan.

— Pour le moment, disait-il, il faut vous refaire de la santé. Toutes ces émotions vous ont affaiblie, et vous

avez besoin de vous reposer. Un ou deux mois de vie bien tranquille, et nous verrons ensuite! Votre nourriture est assurée, puisque vous me rendez maints services. De quoi vous inquiétez-vous?

Combien ces paroles étaient réconfortantes à l'orpheline! Fanchonnette se montrait l'humble reflet de Pierre qui, lui, la traitait avec la plus grande gentillesse et la considérait comme une sœur plus jeune et dont il avait la garde.

Mais même les sentiments les plus purs ne sont pas à l'abri des propos malveillants! Cette vie de ravissante intimité fut salie par les plus méchants commérages.

Un soir que Pierre et Fanchon prenaient le frais sur la terrasse de l'atelier, assis tous deux sur le petit banc qui regardait la Loire couler sous les arches du pont, ils surprirent, parmi les voisins caquetant sur le trottoir d'en bas, quelques réflexions désobligeantes, émises par la bouche des bavardes curieuses.

Fanchonnette en pâlit de douleur, et le front de Pierre se plissa.

— Quelles idiotes! murmura-t-il. Il n'y a aucun compte à tenir de leurs propos stupides!

La jeune fille, elle, eut soudain, très nette, la sensation que cette situation qui leur plaisait tant ne pouvait pas durer. Elle rentra dans l'atelier et, tristement écroulée sur le divan, se mit à pleurer.

Pierre, machinalement, secoua les cendres de sa cigarette et acheva de la fumer. Puis, à son tour, il regagna la pièce. Traversant l'atelier, il perçut soudain les sanglots de la petite.

— Eh bien! ma mignonne, qu'y a-t-il? Suis-je si ours que cela, pour ne pas savoir contenter ma petite fée?

— Oh! vous êtes si délicat, si bon pour moi!

— Alors, pourquoi ces larmes?

Pierre se pencha, enveloppa de ses bras le buste fragile de la jeune fille; de ses doigts caressants, il chercha à essuyer les yeux humides, et berça, comme il l'eût fait d'un enfant, sa petite compagne.

— Il va falloir nous quitter, nous séparer, ne plus nous revoir!

— Mais vous êtes folle, petite fille! En voilà des idées! Restez ici!

— Vous le voulez? Oh! oui, tenez, gardez-moi! Je veux demeurer toujours ici!

Tout à coup, ils eurent tous deux un véritable éblouissement. Voici donc qu'ils s'aimaient!

Pierre palpita d'émotion à cette constatation, tandis que Fanchonnette soupirait:

— Mon grand ami, embrassez-moi!

Et sous le clair de lune moirant le fleuve, éclairant les platanes, faisant scintiller d'étranges lueurs dans l'atelier, le peintre vit se tendre vers lui les lèvres ardentes de la jeune fille.

Un vertige s'empara de l'artiste, et il s'inclina vers ce jeune visage de jeune fille.

Mandar se redressa, s'arracha de ses bras qui cherchaient à l'attirer, recula, passa une main nerveuse sur son front... Voyons, quelle folie s'emparait de lui?

Il sentit un grand serrement au cœur, puis, plus calme, il eut le courage de déclarer, paisible en apparence:

— Il faut vous marier, Fanchonnette!

— Vraiment? Vous voudriez bien m'épouser?

Quelle tentation pour Pierre, et que de prudence il dut avoir pour ne pas faire souffrir de nouveau la malheureuse!

— Ne parlons plus de cela pour l'instant. Le printemps qui chante nous bouleverse et nous émeut. Il faut bien réfléchir avant de s'engager! Savez-vous quel est mon âge?

— Que m'importe!

— Demain, ma chérie, je vous donnerai ma réponse.

— Alors, bonsoir, monsieur Pierre!

— Bonsoir!

Ils n'échangèrent même pas le fraternel baiser coutumier, et, comme chaque soir depuis qu'elle ne demeurait plus chez le peintre, Fanchonnette s'en alla rejoindre sa chambre de la rue des Quatre-Vingt-Cinq-Degrés.

Pierre Mandar, lui, passa une nuit blanche, troublé par sa conversation avec Fanchonnette.

Hélas! l'amour était né entre eux à leur insu; cette intimité quotidienne en avait tissé la trame, et le printemps, perfide complice, avait fait éclore ce sentiment.

Le sommeil ne vint pas pour l'artiste tourmenté. Dès l'aube, il quitta son lit où l'insomnie ne le quittait pas, il se dirigea vers son atelier. Une fois là, il ouvrit toute grande la porte-fenêtre. Au jour pur du matin, il réunissait toutes ses pensées et récapitula les tendances de son caractère.

Il était resté célibataire, ne pouvant se résoudre à une vie régulière... Se marier? C'était renoncer à toutes ses aspirations de quiétude, d'égoïsme... Et Pierre se jugeait un piètre cadeau à offrir à un cœur de vingt ans!

Quelle cruelle énigme! Pierre se trouvait profondément touché, car il aimait, aujourd'hui, comme il n'avait jamais aimé.

N'était-il pas coupable? N'avait-il pas provoqué ce sentiment chez cette petite? Non! Il avait seulement voulu la protéger, la défendre, et non la troubler, précieux fardeau dont la confiance en lui était si grande!

Allait-il ternir cette confiance en se dérobant? Non, il fallait épouser Fanchonnette et sacrifier ses habitudes, ce qui serait chose bien douce, étant donné l'amour qu'il éprouvait pour la petite.

Et Pierre Mandar, sa résolution prise, comme un collégien, se mit à chanter d'allégresse.

Mais, soudain, il se dirigea vers la glace accrochée au-dessus de la cheminée; le jour cru jetait impitoyablement une lumière sincère sur tout ce qui était dans la pièce, et Pierre, sur le miroir, vit se refléter son visage.

Alors, il eut un sursaut. Insensé qu'il était! Partager l'amour de Fanchonnette? Quelle erreur! N'allait-il pas, lui, Mandar, avoir bientôt quarante-six ans? Il ne les portait pas, certes!

Toutefois, d'un coup de peigne, il écarta ses cheveux châtains, près des tempes; là, une mèche blanche mettait sa lueur d'argent. Il passa sa main sur son front et y sentit se creuser des rides. Voici déjà qui le guettaient, les premières atteintes de l'automne de la vie, et c'était cela qu'il apporterait à la radieuse jeunesse de Fanchon?

Pierre avait une âme trop haute et trop généreuse; il devait renoncer à ce rêve printanier! Il allait ouvrir les yeux de la jeune fille et la pousser vers les bras d'un autre!

Blessure d'amour? Blessure d'orgueil? Souffrance de l'homme qui, avec ses premiers cheveux blancs, entre dans la maturité?

Quelque écluse nouait la gorge de Pierre et crispait sa bouche! Le peintre trouva tout à coup son atelier plus vide et vaine sa vie de solitaire!

Ah! certes, maintenant qu'il se séparait d'elle, il voyait combien il aimait la vierge blonde qu'il avait défendue des embûches d'un autre homme!

Et, devant son sacrifice si lourd, le peintre se mit à pleurer...

Le printemps déclinant avait fui comme un songe vaporeux, l'été comme une belle journée trop ensoleillée, et l'automne empourpré alourdissait maintenant, dans les clos et sur les côtes du Loiret, les raisins en grappes vermeilles.

On était en octobre, et tous, dans la petite ville de Gien, s'apprêtaient à célébrer joyeusement les vendanges.

Et, parmi les vignobles aux incomparables richesses de François Tavel, c'était bien une autre fête! Il travaillait, heureux, aux côtés de Fanchonnette qui grapiillait en chantant à tue-tête.

Enfin, François, qui voulait une femme avenante, était fiancé selon ses desirs!

Et Fanchonnette, guérie de ses peines d'amoureuse, se disposait, de tout son cœur, à devenir une bonne épouse.

Elle devait se marier avec le jeune vigneron sitôt les vendanges faites.

Quant à Pierre Mandar, qui cachait sa détresse sous la satisfaction du bonheur de ce couple uni, en grande partie son œuvre, il venait de déclarer à François et à Fanchon, qu'il considérait un peu comme ses enfants:

— L'année prochaine, n'est-ce pas, j'espère bien être grand-père!...

MAURICE D'ANYL

Cette

Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

SÛREMENT N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

RAPIDEMENT Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essuyez le superflu et vous vous habillez.

EFFECTIVEMENT Enraye la transpiration et l'odeur.

DURABLEMENT Garde les aisselles sèches et inodores pendant 3 jours.

AGRÉABLEMENT Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

ET
ne sèche pas

Ce grand pot contient 21 applications de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus — et le contenu entier est utilisable parce qu'il ne sèche pas.



LA SANTÉ DES DENTS

Deux questions, deux réponses

Q. — Plusieurs membres de ma famille ont été prévenus qu'ils souffrent de pyorrhée et que l'extraction de toutes leurs dents est le seul remède. Est-ce vrai? Existe-t-il quelques autres maladies de la bouche qui peuvent être confondues avec la pyorrhée?

R. — Il est possible, mais très rare, que tous les membres d'une même famille souffrent de pyorrhée, bien que cette maladie ne soit pas contagieuse du tout. Si la pyorrhée est très avancée, l'extraction peut être le seul remède à envisager. Cependant, dans la plupart des cas, le dentiste peut arrêter et guérir la pyorrhée, à la condition, toutefois, d'une part, que le mal ne soit pas trop avancé et, d'autre part, que le patient coopère avec lui, en prenant chez-lui, chaque jour, grand soin de ses dents et de ses gencives. Il y a d'autres maladies de la bouche qui peuvent être confondues avec la pyorrhée, la plus commune d'entre elles étant l'infection de Vincent ou "bouche des tranchées". Un grand nombre de dentistes recommandent aux personnes dont les gencives offrent un état douteux, de n'utiliser de vaisselle, de verres, de serviettes, etc., qui ne serviront qu'à elles et de veiller à ce que tous ces ustensiles soient soigneusement bouillis après usage. Les personnes souffrant de ce genre de maladie des gencives doivent, bien entendu, se mettre immédiatement sous les soins d'un dentiste compétent jusqu'à ce que leur état soit redevenu normal. Le fait que la "bouche des tranchées" soit un mal contagieux est discutable.

Le Samedi



Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois.

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée,
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.

● Notre Feuilleton

L'Injuste Châtiment

Par François de Méryllon

HOLÀ ! Ce sont des gendarmes ! s'écrie le forgeron à son aide. Maintenant, je sais ce qui en est. L'étranger a échappé aux gendarmes !

— C'est ce que je croyais aussi, mon maître ! Eh bien, ils ne le rattraperont plus !

Les gendarmes mènent leurs chevaux tout près de la porte et le premier crie à l'intérieur :

— Hé ! là-bas !... n'avez-vous pas vu passer un homme à cheval ?

— Oui, il y a quelque temps ! répond le forgeron, et il fait signe à son aide de se taire. Il avait une allure de diable ! Voulez-vous le rejoindre ?

— Sans doute ! Il s'est échappé ! un évadé du bagne ! on a pris sa tête à 500 francs !

Comme l'éclair, les gendarmes s'éloignent.

Le forgeron et son compagnon se regardent avec une figure consternée.

500 francs ! s'écrie le dernier. Maître, comme nous sommes bêtes, nous aurions pu les gagner aisément !

— C'est bon, comme cela ! répond gravement le forgeron. Le salaire d'un Judas n'apporte point de bonheur. Je n'ai pas de regret d'avoir lâché le malheureux !

Sur ces entrefaites, le comte Henri a atteint la maison du batelier au bout du village, située au bord de la rivière, et sur la berge le fugitif voit le pont d'ordonnance.

A une fenêtre, brille une lumière. Le batelier veille.

Le comte Henri descend de cheval, frappe à la fenêtre qui s'ouvre aussitôt.

La tête grise du vieillard apparaît.

— Passez-moi ! dit tout court le comte. Mais vite ! Vous aurez une bonne récompense.

— Tout de suite, monsieur ! Un instant !

Puis la tête disparaît et écoute avec une angoisse croissante dans la direction du village.

Les gendarmes s'informeront de lui à l'hôtel et à la forge, mais cela ne peut les retenir plus longtemps.

— En quelques minutes, ils seront ici ! murmure-t-il. Et si je ne suis pas à mi-chemin de la rivière...

Un profond soupir exprime clairement la pensée du fugitif persécuté. Où reste le batelier ? Il meurt d'impatience ! Préparé au pire, il fouille dans ses poches.

A son arrestation, les gendarmes ne l'ont fouillé que vivement. De cette manière ils n'ont pas même découvert sa bourse bien remplie. Peut-être lui ont-ils aussi laissé son revolver.

Vraiment ! Son arme y est encore ; cette découverte le tranquillise. Il pourra au moins se défendre.

Il prend son pistolet et le met dans la poche de sa redingote.

Le batelier s'excuse de son retard, parce qu'il a dû aller chercher son valet au cabaret.

— Ne pouvez-vous donc pas me passer seul ? demande le comte Henri, qui n'est pas content de cette explication.

— Oh, cela ira bien, monsieur ! Peut-être un peu lentement. Le courant est très fort !

— En avant ! Je donnerai un coup de main s'il le faut !

La bateau d'ordonnance est un grand bateau, arrangé pour transporter un cheval et une voiture. Pour des personnes seules, il y a une petite barque toute prête, mais là-dessus un cheval ne peut être transporté.

A aucun prix, le comte Henri ne veut abandonner son cheval, car sans lui il est livré sans merci à ses persécuteurs.

Le batelier doit retirer du fond la chaîne sans fin, conduisant d'une rive à l'autre, et il pousse avec sa perche.

Les regards du fugitif mesurent avec une inquiétude fébrile la distance ; plus la bande d'eau entre lui et la terre augmente, plus son inquiétude diminue.

Au moment où le comte Henri veut aider le batelier, il perçoit l'approche de ses persécuteurs.

Les voilà qu'ils accourent, eux aussi, il n'y a plus de doute, ce sont les deux gendarmes.

Ils laissent leurs chevaux, car ils ont ont aperçu la barque sur l'eau.

Ils voient les deux formes et le cheval dans la barque. Ils sont sûrs que c'est le fugitif.

Vivement, ils sautent de cheval et se précipitent vers la rive.

— Holà ! Holà ! crient-ils. Batelier... arrêtez, arrêtez !

— Eh bien, ceux-là auraient aussi pu venir quelques minutes plus tôt ! dit tristement le batelier. Maintenant, ils peuvent attendre !

Le comte Henri lui enlève une rame et travaille à qui mieux mieux, tout en gardant de vue les gendarmes.

Ceux-ci poussent des jurons, des malédictions et des menaces. Un coup de feu retentit et la balle effleure la tête du batelier.

Epouvanté, l'homme cesse de ramer et se lève précipitamment.

— Sont-ce des diables ? dit-il d'une voix tonnante. Voulez-vous tuer des hommes, misérables bêtes ?

— Retournez tout de suite ! est la réponse menaçante. Vous avez à bord un malfaiteur que nous poursuivons !

— Quoi ! balbutie le batelier, étonné, en s'adressant à son passager. Monsieur, qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce vous dont on parle ?

— Evidemment, moi ! Car il n'y a que moi à bord ! répond le comte, résigné. Mais plus loin, mon homme ! En avant ! Ne vous ravisez pas !

— Que Dieu m'en préserve ! s'écrie le batelier qui lui arrache l'aviron. Croyez-vous que j'aie envie de me faire tuer pour vous ?

Il imprime à son bateau un mouvement de recul et la barque s'arrête au milieu du fleuve.

— Continuez ! s'écrie le comte avec véhémence, qui lui lance quelques pièces d'or. Tenez, prenez ceci ! Mais vite ! Je veux aller sur l'autre rive !

Le batelier voit les pièces d'or scintiller, mais sa crainte des gendarmes est plus grande que son désir d'argent. Il secoue la tête et continue de ramer en arrière.

Bientôt la massive barque obéit et s'approche lentement du bord où attendent les gendarmes.

Le fugitif est saisi de désespoir.

Il sort son pistolet et, au même moment, le batelier sent le canon froid contre sa tempe.

— En avant... ou... ! s'écrie le comte d'un ton décidé. Aussi vrai que le ciel est au-dessus de nos têtes, je tire, si tu n'obéis pas à l'instant !

Dans son angoisse, le malheureux ne peut que se rendre au désir de son effrayant passager. Le danger de s'exposer aux balles des brigadiers lui paraît moins imminent que de risquer l'exécution de la menace du comte Henri.

Le bateau reprend sa première impulsion et les gendarmes, remarquant cela, montent dans la petite barque amarrée et rament, de toutes leurs forces, après le fugitif.

Le comte Henri aperçoit avec effroi le danger.

Il est encore loin de la terre de salut, et comme la petite barque avance vite, ils atteindront le bateau.

Tombera-t-il de nouveau au pouvoir de ses agresseurs ? Plutôt la lutte à outrance !

Du regard sombre, il toise ses persécuteurs et dirige son pistolet sur les formes noires, dans le bateau.

CXXII — Une trace douteuse

LA DISPARITION subite de Ritter a suscité beaucoup d'émotion. Le lendemain de la fatale nuit, tous les journaux en parlaient et chacun était convaincu que le malheureux était victime de son service.

Qui a commis cette action infâme ?

Puisqu'il n'y a aucune trace du meurtrier et qu'on n'a pas même trouvé le cadavre du malheureux, libre cours est donné à toutes les conjectures.

Personne ne doute pourtant que le détective ait été assassiné. Quelle autre explication pourrait-on trouver pour prouver sa soudaine disparition ? Quelles raisons aurait-il pour se tenir caché ?

Le nouveau commissaire et ses subordonnés se trouvent devant une tâche difficile. Le lendemain se passe à faire des recherches dans les alentours et à interroger toute sorte de gens.

Le château et ses habitants n'en sont pas même exempts.

Le personnel cependant ne sait rien et ne peut rien dire, et la comtesse Olga déclare qu'elle ignore la présence du commissaire dans le château.

Muller a exprimé ses soupçons, mais rien ne les prouve.

On ne sait pas même ce que Ritter a découvert au château, car il n'a rien communiqué, ni au jardinier ni à l'agent de police.

Ainsi le mystère, qui enveloppe la disparition du détective, devient de plus en plus impénétrable.

Un jour plus tard, Kurt von der Marwitz arrive au village. Il a lu dans les journaux ce qui est arrivé, et s'est empressé de venir ici. Il est fort ému et excité et veut se convaincre sur les lieux mêmes.

Le commissaire lui répond complaisamment à toutes ses questions. Il veut utiliser cette journée, pour étendre ses recherches et fouiller en particulier les bois, et Kurt est prêt à l'accompagner.

Plus de quarante personnes se sont mises à l'œuvre et la jeunesse villageoise s'y est jointe volontairement.

Dans la forêt toute la bande se divise en parties.

Kurt est à cheval et avance avec le gendarme qui était présent, lors de la rencontre avec le baron von Fohren.

De chaque côté du chemin, les autres se promènent en longues files à travers le taillis.

Le commissaire, Muller et le vieux jardinier sont dans le voisinage de Kurt.

Ainsi on avance plus profondément dans la vaste forêt.

Kurt continue à chevaucher, plongé dans des sombres méditations.

Ses pensées restent avec l'homme qui était son allié et ami dans la lutte contre Olga et ses instruments. Il pleure sincèrement celui qui, dans cette lutte, est devenu la victime d'une vengeance diabolique.

Olga triomphe de la mort de son redoutable ennemi.

Le cœur de Kurt brûle de colère et de haine et il se promet de se venger de cette femme diabolique, au sujet de la mort de Ritter.

Enfin la maison forestière surgit à travers les arbres.

Le forestier se trouve parmi ceux qui cherchent ; lui aussi a appris à connaître Ritter, au temps où il trouva la tête de femme entre les roseaux près du village de Moorburg, et le sort tragique du détective touche profondément le cœur du brave homme.

On se repose dans la maison forestière, et Kurt entre avec le commissaire dans la chambre du forestier, pour prendre quelques rafraîchissements.

Tout à coup, l'agent de police regarde fixement par la fenêtre et dit en secouant la tête :

— Voyez, père Horn ? Qu'est-ce que ce chien ferait là ?

Le vieillard regarde aussi de ce côté.

Là-bas le valet de chasse du forestier regarde attentivement son chien, qui gratte furieusement un tas de mousse et de feuilles de pins.

Le chien retire quelque chose qui ressemble à la manche d'un habit.

En poussant un cri, l'agent de police se précipite hors de la porte et arrive au moment même, où le chien arrache l'objet de sa trouvaille.

Le valet de chasse veut le saisir, mais, mais Muller ordonne de n'en rien faire. C'est une redingote déchirée et tachée de sang.

Le chien flaire le vêtement ; il a sans doute senti le sang et découvert cet affreux habit dans la rousse.

— Maintenant il faut que quelqu'un me dise comment cet habit déchiré se trouve ici, dans ce tas ? s'écrie le valet de chasse en secouant la tête. Mon Dieu... et il a du sang... du sang frais ! ajoute-t-il, consterné.

Muller reste pétrifié, pâle comme un mort, saisi d'un sinistre pressentiment.

— Enlevez ce chien ! dit-il d'une voix. Et appelez vite ces messieurs dans la chambre !

Pendant que le valet de chasse exécute cet ordre, l'agent de police reste inanimé comme une statue et fixe le vêtement taché de sang avec épouvante et dégoût.

Le vieux jardinier approche, bientôt paraissent Kurt, le commissaire et le forestier avec le valet de chasse, qui a raconté ce qui vient de se passer. Muller indique l'habit et dit d'une voix tremblante :

— C'est son habit... l'habit de mon pauvre maître !

— Juste Ciel ! s'écrie le forestier, saisi. D'où vient cet habit ?

Le commissaire lui lance un singulier regard.

— Oui, comment l'expliquer ? dit Kurt, dont la consternation n'est pas moindre. Est-ce vraiment l'habit du malheureux homme ?

Muller et le commissaire commencent à fouiller soigneusement l'habit déchiré, tandis que l'agent secret déclare reconnaître l'habit à certaines particularités.

De la poche intérieure, il retire un portefeuille plat en cuir qui y est cousu, et qui est coupé d'un côté. Muller explique que le détective était accoutumé d'y serrer des papiers d'importance. Ce portefeuille est vide ; au reste, on ne trouve rien, pas même le plus petit morceau de papier sur le vêtement.

— Le fait est établi, cet habit a appartenu à mon malheureux collègue Ritter ! dit le commissaire avec une mine attristée. Cherchons plus loin. Peut-être trouverons-nous autre chose !

On appelle quelques hommes de la forêt et tout le tas de mousse et de feuilles est déchiqueté, à l'aide de crochets et barres de fer.

Un villageois se précipite dans le jardin, tenant en main un chapeau de feutre éclaboussé et déchiré.

— Oh ! qu'est-ce que cet homme apporte là ? s'écrie Muller.

Un gendarme suit l'homme et tous deux racontent qu'ils ont trouvé ce chapeau, derrière le jardin de la maison forestière.

Muller arrache violemment le chapeau des mains de l'homme, le regarde soigneusement et dit en soupirant :

— Ceci aussi lui a appartenu... ou je me trompe fort.

Le commissaire va et vient d'une manière inquiète.

Il cherche lui-même partout, dans tous les coins et recoins, dans l'écurie et finalement dans un petit jardin.

Le valet de chasse avec le chien et le gendarme le suivent, tandis que les autres restent dans la cour.

— C'est bien énigmatique comment tout nous arrive, si cela appartenait réellement au commissaire ! fait observer le forestier en secouant la tête. Je n'en comprends rien. L'homme est pourtant disparu au village ?

D'après ce qui a été trouvé ici, dans ce voisinage et très près de votre maison, il doit être tombé victime de son assassin ! répond Kurt.

Tout effrayé, le vieillard le regarde. — Mais comment est-il possible, monsieur le baron ? Je me serais aperçu de quelque chose, moi ou mes gens.

Tout à coup, quand tous sont réunis dans la cour, la servante sort de la maison et va droit sur son maître.

Elle retire de dessous son tablier un objet enveloppé d'un journal et le tend au forestier.

— Voilà ce que je viens de trouver dans la cave, monsieur ! dit-elle d'un air d'importance. C'était sous l'escalier où se trouve le sable.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demande le forestier, étonné. Qu'y a-t-il dans le papier ?

— Je n'en sais rien, monsieur ! Je ne l'ai pas ouvert.

— Nous verrons bien ! dit-il d'un ton significatif, défaits prudemment le

papier. Ah ! dit-il surpris : Un portefeuille !

— Oh Dieu ! Le portefeuille de monsieur Ritter ! s'écrie au même instant Muller.

Il ne contient que quelques cartes de visites, parmi lesquelles celles portant le nom de Ritter et sa carte de légitimation professionnelle et quelques papiers sans valeur.

Le plus important... le carnet de notes manque.

On voit distinctement qu'il fut éloigné à dessein, à l'aide d'un couteau.

Mais cette trouvaille a une signification terrible. Elle confirme le soupçon qu'un crime abominable fut commis sur la personne du détective.

Il y a plus de doute sur sa mort.

Le commissaire se place devant le forestier et lui montre le portefeuille.

— Pouvez-vous m'expliquer, demandez-t-il à haute voix, comment ce portefeuille se trouve dans la cave de votre maison ?

Le vieillard recule, épouvanté, sa figure hâlée devient livide.

— Monsieur ! dit-il avec véhémence et grande indignation. Monsieur,

role il entend une accusation lancée contre lui, mais la surprise et la consternation, qu'on puisse le soupçonner, paralysent sa langue.

Kurt, qui jusque là s'était contenu avec peine, intervient et s'adresse au commissaire :

— Monsieur ! Sans doute, vous avez raison... le meurtrier a apporté ces objets ici et l'intention est facile à comprendre. C'est afin de faire peser les soupçons sur un innocent, sur ce brave homme auquel personne n'imputera un crime aussi épouvantable !

— C'est votre opinion, monsieur le vicomte ! répond le commissaire en haussant les épaules. Je suis chargé d'utiliser chaque circonstance et je ne puis me laisser influencer par aucun sentiment !

— Mais cet homme est innocent ! s'écrie Kurt. Je le garantis.

Un silence de mort règne dans la cour.

Tous regardent le commissaire, Kurt et le forestier, qui, les poings crispés, reste là, image de consternation et d'indignation.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Liane, la malheureuse victime d'une belle pécheresse, après avoir fui le toit paternel pour suivre un dépravé, ose se montrer à son vieux père, un châtelain. La belle Liane, fouettée par les paroles dures et blessantes du vieillard qui lui refusa l'entrée de sa maison, implore vainement un pardon — Olga, la seconde femme du comte de Rothenburg, ayant poussé Liane dans son amour frivole, ravit l'époux de Liane, le comédien Alfred. Les deux compères diaboliques accusent Liane de l'empoisonnement de son père. Les autorités policières l'enferment dans un cachot, d'où elle s'évade mystérieusement.

Non contents de leurs méfaits, Olga et Alfred poursuivent Liane jusqu'au bord d'un précipice. Les deux compères lui assènent un coup violent qui la fait tomber dans ce gouffre béant... Maintenant assurés que Liane n'existait plus, la comtesse et son complice tentèrent de mettre à exécution leurs diaboliques projets. Toutefois, ils furent pris de peur à la pensée que le comte Henri, qu'ils avaient enfermés dans le caveau du châtelain, pût revenir parmi eux. Pour mettre fin aux suppositions, ils s'attaquèrent aux gens qui pouvaient leur disputer l'héritage du riche comte.

Les deux rusés compères ne reculèrent devant rien pour atteindre leur but. Le comte Henri, en particulier, et Liane virent la guigne s'acharner à eux, d'une manière étonnante. Toutefois, ils eurent trop de fierté pour ne pas préférer la mort au déshonneur. Quelle que fût la puissance d'Olga, aidée d'un groupe de contrebandiers, ils ne renoncèrent pas à leur projet de déjouer tous les plans sataniques de la comtesse... Tel est le cadre singulièrement pittoresque où l'on a vu se présenter les péripéties d'un drame long et haletant. Toutefois, quel que puisse être le pathétique des événements eux-mêmes, il est encore dépassé en intensité par celui de la poignante lutte morale qui déchire les consciences.

qu'est-ce que cela signifie ? est-ce que vous me soupçonnez ?

— De grâce ! restez calme, Meinhard ! s'écrie Kurt et le conjure en posant la main sur l'épaule du vieillard. Ce n'est pas possible ! Un homme comme vous, dont la probité est universellement connue, est au-dessus de tout soupçon !

Le forestier gémit profondément, la pâleur de sa figure a fait place à une vive rougeur. Ses yeux lancent des étincelles de colère au commissaire.

— Je ne vous soupçonne pas ! répond celui-ci froidement. Je dois cependant vous prier de répondre à mes questions et de dire la vérité !

— Comment puis-je savoir ce que vous me demandez ? dit indigné le forestier. Je me trouve comme vous devant une énigme !

Il me semble, répond d'un rire moqueur le commissaire, que l'énigme commence à s'élucider. Dans votre cour et votre maison sont trouvés trois objets appartenant au commissaire Ritter. Comment ces choses sont-elles venues ici ? Qui a enterré le pardsus ensanglanté dans le tas de mousse et caché le portefeuille dans la cave ? Le meurtrier seul peut l'avoir fait !

De nouveau le forestier veut éclater d'indignation, car dans chaque pa-

Dans une attente indéfinissable, chacun suit le cours de cette scène.

Maintenant le vieux jardinier s'avance et adresse la parole au commissaire.

— Le forestier, pas plus que moi, n'est coupable du crime commis sur le malheureux commissaire ! s'écrie-t-il. L'assassin, il faut le chercher ailleurs ! Là, où monsieur Ritter est allé, en dernier lieu. Si j'avais des preuves, je parlerais plus clairement !

Un murmure s'élève et la plupart sont d'accord avec le vieux Horn.

Le commissaire reste calme et se contente d'un haussement d'épaules.

— Voyez ! dit-il au forestier en dépliant le journal, qui contenait le portefeuille. C'est un journal forestier. Je suppose que vous lisez ce journal !

— Oui, c'est mon journal ! dit le forestier en jetant un regard sur le papier.

— Mais, interrompt Kurt, cela ne prouve rien !

— En effet... le journal ne prouve rien ! dit le commissaire. Il ne fait que renforcer les soupçons : Bref... quoique je le regrette, il faut que je fasse mon devoir, et vous, monsieur le forestier Meinhard, il faut que je vous arrête comme suspect du crime, dit-il en faisant signe à ses gens.

Une tempête d'indignation éclate.

Tous se posent comme garant de l'innocence du forestier.

Kurt est muet d'étonnement, car il n'avait pas cru que le commissaire tenterait ce coup.

— Monsieur, dit-il, se contenant à peine, à mon avis vous n'êtes pas en état de prendre sur vous la responsabilité de cette affaire. Comment pouvez-vous, par un soupçon que personne ne partage, attaquer l'honneur d'un homme probe ? Quelle raison... je vous demande... aurait pu avoir le forestier de tuer un homme qui ne lui a jamais rien fait ?

— Ce n'est pas ma besogne de faire des investigations à ce sujet ! est la réponse. Croyez-moi, monsieur le vicomte, que l'exécution de mon devoir n'est pas facile pour moi. Ne me la rendez pas plus difficile. J'espère que le forestier Meinhard parviendra à écarter le soupçon que j'ai prononcé. Et s'il réussit, personne plus que moi ne s'en réjoindra !

— Si c'est là votre idée, laissez alors le forestier en liberté ! s'écrie Kurt.

— Cela ne se peut pas ! Je ne puis en être responsable. Le juge interrogera aujourd'hui le forestier et décidera de son sort.

— Eh bien, je vous suivrai ! dit douloureusement le forestier. Je vois que les apparences sont contre moi, mais j'espère, par Dieu, que mon innocence sera bientôt établie !

— Certes ! Cela arrivera ! dit Kurt pour le consoler. Je n'aurais point de repos avant d'avoir éclairci cette énigme devant laquelle on se trouve à présent !

Le commissaire donne ses ordres.

Deux de ses gens partent avec le forestier, suivis par la plupart des villageois. Le gendarme suit l'escorte à cheval.

Kurt, la rage au cœur contre le commissaire, s'apprête à partir.

En voyant que le commissaire envoie quelques gens armés d'outils dans la cave de la maison, Kurt demande, étonné :

— Que voulez-vous faire ici ?

— Chercher le cadavre de l'infortuné ! est la réponse brève.

En secouant la tête, Kurt monte à cheval.

Il considère le commissaire comme un homme qui n'est point apte à sa tâche.

— Vous avez commis une grande erreur ! dit-il d'un ton de mépris.

— C'est possible ! est sa réponse irritée.

Dans l'intérêt du forestier, je ferai entendre, en temps et lieu, mon opinion et je porterai l'attention de la justice sur la trace qui, selon ma conviction, est la seule vraie !

Le commissaire ne répond pas à ces paroles.

— Ah, si Ritter vivait encore ! dit Kurt en soupirant. Sa mort est un rude coup pour moi. Je crois qu'il avait trouvé la trace de Liane. Comment la trouverai-je, sans lui ? Oui, qui me certifie qu'elle vit encore ?

CXXIII — Echappé

AU MOMENT, où le comte Henri est menacé par un grave danger, une puissance supérieure le protège.

Les deux gendarmes ont failli amarrer à la chaîne le bateau avec lequel ils poursuivaient le fugitif.

Cette circonstance leur fut néfaste. Au milieu du courant, ils furent tout à coup entraînés par le torrent.

En vain, les hommes inexpérimentés aux rames tâchent de dominer leur embarcation. Le courant les entraîne en aval, avec une force irrésistible.

Le comte s'en aperçoit avec joie. Il est sauvé, car les gendarmes ne l'atteindront pas.

[Lire la suite page 20]



... et vous croyez q

BATTU, l'ennemi qui peut encore jeter dans la mêlée des troupes fraîches et des armes modernes? Battu, l'ennemi qui tient en servage plus de douze nations d'Europe? Battu, l'ennemi qui peut déplacer une armée de huit millions d'hommes de l'est à l'ouest du continent? Si nous l'avons cru, par légèreté ou par optimisme, le croyons-nous depuis que M. Churchill a parlé?

La victoire? Elle ne nous échappera point, dit-il, mais ce serait folie de la prendre pour acquise, de la voir déjà perchée sur nos drapeaux. La lutte sera terrible. L'invasion du "Festung Europa" coûtera bien des sacrifices. C'est là que le courage et la ténacité des



que c'est **FINI?**

civils seront vraiment éprouvés. Ce courage, cette ténacité seront-ils dignes de la bravoure des combattants?

Préparons donc la grande offensive. Par nos efforts, abrégeons la durée de la guerre.

Mais par-dessus tout, prenons les moyens de la gagner. Qui de nous ne peut dire en effet qu'il est mesure d'accomplir trois actions très simples: prier, travailler, prêter au Pays?

Que ferez-vous au VI^e Emprunt de la Victoire ?

LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 640

Problème No 639

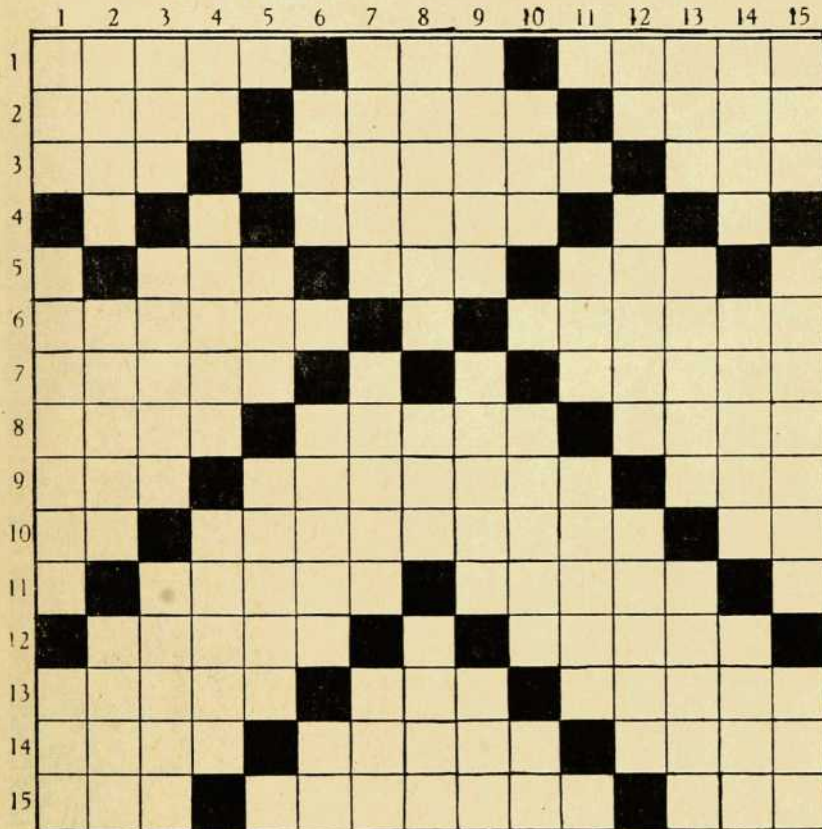
M. Claude Doré, 50, rue Martel, Loretteville, P. Q. ; Mme Bernard Morin, Brunelle, Comté Champlain, P. Q. ; Mme A. Lacombe, 107, rue La Canardière, Limoilou, P. Q. ; Mme Laplante, 1443, rue Mansfield, Montréal, P. Q. ; M. Marcel Lefort, Case Postale "R", Marieville, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

R	C	H	A	M	P	A	R	M	E	E	M
A	M	A	M	E	R	I	C	A	I	N	P
S	E	M	E	M	E	R	I	T	E	P	A
A	N	E	T	E	U	B	E	E	S	I	T
D	A	D	A	S	X	I	R	R	O	L	E
E	C	I	M	E	R	T	N	O	U	U	R
E	T	I	R	A	S	P	E	U	P	L	E
R	E	S	A	U	M	F	E	L	E	M	
A	N	E	S	N	O	M	T	E	M	I	
F	O	U	R	H	E	L	A	S	S	O	I
L	I	N	S	O	U	L	I	E	R	U	R
E	X	G	O	U	V	E	R	N	E	R	E
R	M	O	U	E	T	E	T	O	T	R	
C	O	U	D	E	S	A	I	S	E	E	
S	E	N	T	E	U	R	E	N	F	E	R

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 641



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom
 Adresse
 Ville ou Village Province
 Adresses : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Buillon, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Petit lac d'eau de mer. — Ecrivain anglais (1660-1731). — Empire insulaire de l'Asie.
- Qui a une saveur rude. — Instrument en fer dont on se sert pour enlever une pierre. — Ville du royaume des Pays-Bas.
- Durillon. — Cuiller et fourchette. — Plat personnage.
- Suite ininterrompue.
- Botanique. — Semblable. — Nom vulgaire des labrax.
- Rosée sur les feuilles. — Ensemble des choses qui existent réellement.
- Grand établissement de fabrication. — Ville du Maroc.
- Mélangé. — Battement des artères. — Préfixe.
- Bison d'Europe. — Ouvrier qui fait le sel. — Une des Cyclades.
- Terminaison. — Diriger. — Article espagnol.
- Motif. — Balle pour jouer à la paume.
- Se dit de la veine qui conduit le sang dans le foie. — Île italienne de la Méditerranée.
- Rondelle métallique qui bouche le trou d'un évier. — Bateau plat. — Autrement.
- Inséré. — Lieu de l'arène. — Fosse souterraine où l'on dépose les légumes.
- Saison. — Famille d'animaux réunissant tous les carnassiers du genre chat. — Article.

VERTICALEMENT

- Grande étendue d'eau entourée de terres. — Sommet du bois d'un cerf. — Béante.
- Cri par lequel les Arabes demandent grâce. — Rivière de France. — Construction faisant communiquer deux points séparés par un cours d'eau.
- Gelée des eaux. — Souple. — Récit court et plaisant.
- Métal précieux. — Fille de Jupiter. — Surveillant.
- Dépôt des liqueurs fermentées. — Réduit pratiqué dans la cale d'un navire.
- Louanges. — Suspension momentanée d'une action. — Toi.
- Ce qui stimule. — Planche courbée. — Grosse pilule.
- Façonnée. — Unité. — Epoux.
- Alarme. — Choisir. — Seigneur, chez les Arabes.
- Point de départ de chaque chronologie particulière. — Sentier. — Pro. personnel.
- Poisson de mer dont la chair est très estimée. — Qui existent réellement.
- Int. — Convins bien ou mal. — Pierre précieuse.
- Onomatopée. — Fils de Jacob. — Lieu pour serrer les foin.
- Nom picard d'une graminée. — Assemblage des branchages. — Dieu des vents.
- Poli. — Support de la feuille. — A nous.

L'Injuste Châtiment :: [Suite de la page 17]

C'est le même torrent qui entraîna jadis Henri et Margot.

La cascade est éloignée de quelques lieues.

— Les voilà qu'ils flottent ! s'écrie-t-il, triomphant. Dieu soit loué ! Je n'ai plus à craindre ces deux hommes !

Le vieux pontonnier respire à son aise.

Il s'était attendu à un terrible combat où il aurait pu laisser sa peau.

— Jusqu'à la ville ils continueront à flotter ! dit-il en suivant des yeux les hommes qui disparaissent dans les ténèbres.

Il continue à ramer et le bateau amarré à l'autre rive.

Le comte Henri conduit son cheval vers le chemin, saute en selle et demande le chemin à prendre pour atteindre la frontière.

Il s'éloigne et les gendarmes ne peuvent plus le suivre.

Il devra se reposer, car son cheval est épuisé par la course rapide. Où cherchera-t-il un abri ? Il ne peut se montrer nulle part. Il porte encore les anneaux de fer autour des poignets.

En vain, il essaye de défaire les anneaux, mais ils ne s'ouvrent qu'au moyen d'une clef. Il ne pourra donc pas se défaire seul de ces signes de sa captivité.

Nulle part on ne voudra l'aider. Il ne réussira pas si facilement que chez le forgeron au village.

Il pense à Margot, au moulin. Oui, là on l'assisterait tant bien que mal. Comme Margot se réjouirait, s'il se présentait à l'improviste !

Elle le juge perdu, elle le pleure dans son désespoir. L'ardeur revient, son cœur palpite : oui, chez elle !

Une décision téméraire ! mais, dût-elle amener même sa perdition... il ne peut agir autrement.

Il faut porter la consolation à la bien-aimée, il doit la revoir et la serrer sur son cœur. Arrive ce qu'il pourra. Il éperonne son cheval et continue sa course dans la nuit obscure. Il retrouve le bon chemin, mais au lieu de prendre le sentier dangereux, à travers les montagnes, il passe par la grande chaussée. Comme s'il avait engagé un pari avec le vent, il court à l'encontre du but de son désir.

Au moment moment, les habitants du moulin entourent Margot, tombée évanouie, quand on emmena le comte Henri.

Une femme compatissante eut soin d'elle, et aidée de son mari, la porta au moulin où la femme du meunier apprit avec terreur ce qui venait d'arriver. Cet homme noble et chevaleresque fait prisonnier et reconduit en prison ! A cette nouvelle, elle perdit tout espoir. Elle craignait aussi pour la sûreté de Margot. A chaque instant, la bonne femme frémit à la pensée que les persécuteurs peuvent paraître et emmener Margot.

Dans la nuit, le meunier revient de son court voyage.

Ne soupçonnant aucun mal, il entre dans sa maison et son étonnement est sans bornes, quand il voit sa femme en larmes et Margot évanouie.

Grâce aux soins des bonnes gens, elle reprend enfin connaissance.

Son désespoir, ses plaintes sont indéfinissables. Elle veut partir, suivre le comte et tâcher de le délivrer. Ce n'est qu'à grand-peine que le meunier peut la retenir.

Voilà que le bruit d'un galop de cheval retentit par la nuit silencieuse. Un cavalier approche du moulin.

La fille qui veille écoute. Les chiens aboient. Le cavalier s'arrête bientôt sous sa fenêtre.

Qu'est-ce que cela peut être ? Qui arrive au milieu de la nuit ?

Anxieuse, Margot se redresse dans son lit. Son cœur bat d'une attente incertaine. A l'extérieur, le cheval renifle et piétine, et elle entend le cliquetis d'une arme.

— Dieu Tout-Puissant ! si c'était quelqu'un qui venait la chercher ?

Et là ! Une transe mortelle la saisit : on frappe à un des volets et une voix retentit, que Margot croit entendre dans un rêve : Margot ! Margot ! ouvre !

Un cri lui échappe. D'un bond, elle est hors de son lit et près de la fenêtre. Elle ouvre le volet et regarde dehors.

Dans la nuit obscure elle aperçoit vaguement une forme équestre.

— Margot, ma Margot ! résonne à son oreille, et au même moment elle se sent embrassée et d'ardents baisers lui couvrent joues et lèvres.

— Juste Ciel ! Henri ! Henri ! Est-ce toi ?

— Oui, chéri ! Je suis délivré de mes persécuteurs !

— Saint Dieu ! Oh Henri, quel bonheur ! Tu es de nouveau ici ! tu m'es rendu ! Ah, est-ce bien vrai ?

En même temps qu'elle pousse ces cris, elle lance les bras autour de son cou et l'embrasse en pleurant et en riant. Puis, sentant les chaînes et les anneaux de fer autour de ses poignets, elle recule, épouvantée.

— Qu'est-ce que c'est, Henri ? balbutie-t-elle. Qu'as-tu, Henri ?

— Ce sont les chaînes, que j'ai brisées ! dit-il en riant et serrant sa bien-aimée sur son cœur. Mais faites-moi entrer, Margot ! Ici, je suis bien gardé... je le sais... ne fut-ce que jusqu'à demain.

Margot s'empresse d'obéir, met vite une jupe et court à la porte.

Un instant après, elle fait entrer le comte.

Revenue dans la chambre, Margot allume la lampe et va réveiller la meunière, qui ne tarde pas à venir, accompagnée de son mari.

Avec les marques d'une joie sincère, le couple saluent le comte, qui leur raconte sa fuite aventureuse.

Il tend les deux mains au meunier et dit avec un petit rire :

— Pouvez-vous me délivrer de ces bracelets !

Le meunier hausse les épaules d'un air pensif.

— Ce serait peu de chose, monsieur, si nous avions les outils nécessaires. Nous ne pouvons appeler le serrurier, car, bien que l'homme soit mon ami, je n'aurais aucune certitude qu'il se taise.

— Non, il ne faut pas vous exposer au danger pour moi ! répond le comte Henri.

— Mais, qu'est-ce qui nous reste encore ? demande la meunière. Il faudra cependant initier le serrurier à vos confidences ; c'est un brave et honnête homme qui ne trahira rien !

— Huh ! oui ! C'est ce que je ne crois pas, dit d'un ton indécis le meunier, mais...

— Essayons-le d'abord d'une autre manière ! interrompt le comte Henri. Si cela réussit sans le secours d'autrui, tant mieux !

Le meunier cherche sa caisse d'outils et essaye à limer, mais en vain. Les limes fonctionnent lentement, ce qui provoque l'impatience chez le comte Henri.

— Il nous faudra chercher le serrurier ! dit-il décontenancé.

— Ah! je crains que cet homme ne se taise! dit Margot en soupirant. Sa femme et ses enfants l'apprendront et en parleront à d'autres!

— Oui, qu'est-ce qu'il nous faut donc faire? s'écrie désespérée la meunière. Monsieur ne peut pas rester plus longtemps, il faut qu'il continue!

— Je dirais plutôt qu'il vaudrait mieux que monsieur reste encore ici! dit son époux.

— Mais combien de temps? demande le comte Henri.

— Au moins jusqu'à demain soir. A l'air que vous avez maintenant, vous feriez naître des soupçons, vous ne pouvez donc vous risquer plus loin. Et à cheval, c'est également très dangereux, car on vous reconnaîtra plus facilement. Un cavalier attire toujours l'attention.

— Vous avez raison! dit le comte Henri. Mais si l'on vient me chercher ici?

— C'est ce que je ne crois pas. Personne n'aura la pensée que vous vous êtes enfui ici. On vous cherchera partout, sauf ici!

— Oui, oui, cher Henri! dit Margot en même temps que le meunier. Restez encore quelques jours ici. Tu cours un plus grand danger, en partant tout de suite!

— Je vous conseillerais ce qui suit, monsieur! dit de nouveau le meunier. Avant tout il faut vous déguiser. Il est facile de vous procurer le nécessaire. J'ai eu l'année passée un valet. Il a laissé ici son livre de voyage. Cela pourra vous être utile. Vous devriez vous faire, pendant quelques jours, valet de meunier! ajoute-t-il en riant.

— Votre conseil est bon et je l'accepte avec reconnaissance! répond le comte Henri, résolu. Mais mon cheval! Ne demandera-t-on d'où vous tenez cet animal?

— Eh bien, ce ne serait pas si grave. Je dirai tout simplement que je l'ai acheté. Et vous, monsieur, il vous faut évidemment rester dans la chambre. Mes ouvriers sont fidèles, mais un étranger pourrait vous voir!

— Certes! Je serai prudent!

— Et quant à ces fers que vous portez aux mains, continue le meunier, nous avons tout le temps et n'avons pas besoin du serrurier. Demain j'irai acheter quelques limes tranchantes et nous nous débarrasserons de ces choses funestes!

On installe le comte Henri dans une chambre donnant sur le jardin.

Cette nuit, il lui faudra porter les menottes aux mains.

Le lendemain matin, le meunier se rend à la ville et visite son ami, le serrurier, qui demeure au marché.

Il y achète toutes sortes d'outils, parmi lesquels quelques limes.

Le brave serrurier ne se doute pas pour quel but le meunier achète tous ces outils.

Au moment où le premier accompagne son visiteur jusqu'à la porte, un tumulte se produit de l'autre côté de la rue, devant l'hôtel de ville la foule s'assemble.

Un sergent de ville paraît et s'informe.

— Qu'est-il arrivé? s'écrie le serrurier.

Le meunier le suit.

— Le contrebandier détenu s'est échappé cette nuit! est le cri unanime.

— Ce n'est que maintenant que Heubergier l'a découvert et est allé au gendarme!

— Il n'y est pas! répond une autre voix, il a aidé à transporter le forçat! Le meunier, remarquant le second agent de police, interroge celui-ci.

— Oui, le bandit a vraiment pris la poudre d'escampette! affirme le gardien de la sûreté. Et nous pensions que l'individu ne se relèverait plus. Il a brisé les vieilles barres rouillées devant la fenêtre et a escaladé le mur!

— Eh bien, il n'ira pas loin! prétend le meunier, en guise de consolation.

— C'est ce que vous dites, monsieur Wolfgram! dit gravement l'agent de police. Cette espèce sait toujours se tirer d'affaire. Et ceux qui doivent le poursuivre sont Heubergier et moi! Que Dieu nous préserve, nous avons femme et enfants et avant de risquer ma vie...

— Evidemment! C'est ce que personne ne peut exiger! intervient en riant le meunier. Eh bien, viens avec moi au « Lion d'Or » boire un verre de bière!

— Hum! J'ai à faire... monsieur Wolfgram, mais... je ne refuse pas votre invitation!

Et le vaillant agent accompagne le meunier au café d'en face.

Une heure plus tard, le meunier reprend le chemin de la maison.

Voilà tout à coup l'autre agent qui se précipite sur son collègue, qui vient de quitter le café avec le meunier.

— Le savez-vous? s'écrie-t-il, hors d'haleine. L'autre a aussi déguerpé! monsieur le maire vient de recevoir à l'instant même une dépêche. Chemin faisant, il a échappé aux deux gendarmes!

Il se dépêche vers la mairie et son collègue le suit.

Le meunier regarde les deux agents d'un air moqueur. Puis sa figure s'assombrit et il retourne au café.

Ici se réunissent quelques bourgeois, puis le maire vient y prendre sa bière du matin.

— Ecoutez cher Wolfgram, dit tout à coup le maire en s'adressant au meunier, le fugitif doit avoir été chez vous, hier après-midi, je crois!

— Oui, ma femme me l'a dit! répond calmement le meunier. Il s'informait de notre demoiselle!

— Tiens... Hum! Cela se peut bien! Les gens ont aussi vu que l'homme a adressé la parole à votre bonne d'enfant à la promenade. Il l'aurait même embrassée!

— Quoi? dit, surpris, le meunier. Je n'en sais rien!

Il est donc certain que cette jeune fille connaît cet homme d'ancienne date, continue le maire. Car elle ne se laisserait pas embrasser par un étranger. Envoyez cette demoiselle chez moi, que je l'interroge à ce sujet.

Cela devient une affaire grave, et le meunier tremble pour Margot.

Il conserve cependant tout son sang-froid et dit qu'il s'acquittera de sa charge.

Tout soucieux il retourne au moulin où tous l'attendent avec une impatience fébrile.

Il annonce la fuite du contrebandier et tout ce qu'il vient d'entendre, puis ajoute le fatal désir du maire.

Margot se saisit violemment et fixe désespérément le comte Henri et la femme du meunier.

— Non, Margot, il ne faut pas y penser, s'écrie décidément la dernière. Car, que diriez-vous au maire? La vérité? pour l'amour de Dieu, non!

— Et pourtant il ne lui reste rien autre à faire! dit sérieusement son mari. Elle ne dira évidemment rien qui puisse lui faire du tort!

— Alors je vous accompagne, Margot! dit d'un ton décidé la bonne femme. Laissez-moi parler au maire. Nous le convaincront bien!

Le comte Henri s'y oppose et Margot craint le pire, mais il n'y a pas d'autre moyen.

Tandis que le comte Henri, avec l'aide du meunier, se défait de ses menottes, la meunière et Margot vont à la mairie.

Le maire reçoit très poliment les deux femmes et contemple Margot avec une évidente bienveillance.

A ses questions, la meunière répond et raconte comment Margot est entrée dans sa maison.

— Bien, ma chère dame Wolfgram, c'est ce que je sais déjà! interrompt le maire. La demoiselle ne nous paraît pas suspecte. Je voudrais seulement demander s'il y a quelques relations entre... hum! l'homme... qui doit être un forçat?

— Je vous expliquerai exactement tout, monsieur le maire! répond activement la meunière, et elle veut se mettre en besogne, quand, d'un geste de sa main, le maire lui impose le silence.

— Permettez, madame Wolfgram! Je préfère entendre l'affaire de la bouche même de mademoiselle!

Margot prend son courage à deux mains et raconte que le comte Henri, dont elle cache pourtant le nom, a été autrefois son fiancé. Elle n'avait pu l'épouser et l'avait longtemps perdu de vue, quand par hasard elle le vit ici.

Le maire se tait; il fixe d'un regard de méfiance son interlocutrice et lit dans ses traits qu'elle ne dit pas la vérité.

Elle s'aperçoit que le maire ne la croit pas, et cela la rend craintive et embarrassée.

La meunière veut intervenir, mais chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le maire lui fait signe de se taire.

Quand Margot a fini, il dit avec un rire ironique:

— Ma chère demoiselle, vous venez de me raconter une singulière histoire. Comment avez-vous pu connaître ce monsieur Steinberger ou comme il se nomme... Comte... puisqu'il était en prison?

— Oh, non! Il n'est pas un malfaiteur! dit Margot en tremblant, mais ferme. Il n'est pas le forçat pour qui on le tient!

— Tiens? Alors le contrebandier a menti et le gendarme, qui le reconnaissait positivement, s'est trompé!

— Evidemment, monsieur le maire, le gendarme s'est trompé! interrompt la meunière. Ou croyez-vous que cette innocente jeune fille se soit encanaillée avec un aussi épouvantable malfaiteur?

— Quant à cela, je ne puis juger! dit le maire froidement. Le prévenu s'est échappé. Cela prouve qu'il n'a pas la conscience pure. On saura bien qui il est. Quant au récit de mademoiselle, il ne jette pas de lumière sur cette affaire!

— Mais, monsieur le maire...

— Qu'avez-vous encore à dire, madame Wolfgram?

— J'ai aussi parlé à ce monsieur, et je veux dire qu'il a fait sur moi la meilleure impression et que c'est un gentilhomme et non pas un forçat ou brigand! s'écrie la meunière, excitée.

— Moi non plus, je ne l'ai pas considéré comme tel! répond le maire. Mais notre opinion ne fait rien à la chose. Je ferai mention de l'affaire et nous verrons ensuite qui a raison. J'entendrai la demoiselle, plus tard. Elle reste dans votre maison, n'est-ce pas?

— Certes! Et elle est toujours à votre service, monsieur le maire!

Celui-ci remercie brièvement et congédie les deux femmes.

Joyeusement mais non pas le cœur allégé, Margot sort de la mairie avec la meunière.

Combien de temps faudra-t-il encore avant que le maire sache qui elle est et qu'elle aussi est recherchée par la justice? Mais la meunière la console, et arrivées à la maison, on se consulte sur ce qu'il faudra faire.

Le comte Henri préférerait emmener Margot chez lui, mais c'est impossible. Lui seul trouvera bien moyen de passer, mais à deux, c'est une affaire grave.

Maintenant il veut partir au plus vite, car plus tôt il sera chez lui et arrangera tout, plus tôt il pourra emmener Margot ou la faire venir.

*** Une Sauce Epaisse faite d'après la recette anglaise — Donne du piquant à tous les plats de viande et de poisson. 19F**



C&B THICK SAUCE

PAR CROSSE & BLACKWELL

Poils PARTIS Lèvres Figure
Menton Bras Jambes

Heureuse! J'avais de vilains poils... ça m'enlaidissait... et je me décourageais. J'essayai différents produits... même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT: "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et son succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-499, Toronto, Canada. Inclure timbre de 4c pour réponse.

FILM

Le Magazine de Cinéma le plus en Vogue



La direction du « FILM » ne néglige rien afin de mieux vous renseigner sur les activités cinématographiques du monde.

Mme Louise Gilbert-Sauvage, notre correspondante à Hollywood, vous tient au courant des faits et gestes de vos acteurs favoris.

De nombreuses pages de texte et de photos, présentées d'une manière attrayante et intéressante... Un beau roman complet, des mots croisés, des articles de la radio traitant des artistes locaux de la radio, etc...

En avril:

LA JEUNE FILLE AU GLAIEUL

par

Max Hamel et Anne Valray

COUPON D'ABONNEMENT
(Canada seulement)

1 an \$1.00
2 ans \$1.50

IMPORTANT — Indiquer d'une croix () s'il s'agit d'une renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE,
975, rue de Bullion, Montreal.

Vivement on fait les préparatifs nécessaires et on fait le projet de faire marcher le comte Henri jusqu'à la gare la plus proche.

De là il pourra franchir la frontière avec le train et atteindre la résidence de son pays natal.

— Si je passe sans encombre, je pourrai être au château de Rothenburg demain après-midi ! dit-il en consolant Margot. En trois ou quatre jours j'aurai tout mis en ordre et je viendrai te chercher. Quand je reviendrai on ne me considérera plus comme un malfaiteur. J'y verrai.

Assez avancé dans la soirée, un jeune homme robuste, habillé en valet de meunier, le sac au dos et le gourdin à la main, quitte le moulin, traverse la petite ville, dont les rues sont déjà noires et solitaires, et prend le chemin de la gare, située à deux lieues de là.

CXXIV — Disparu sans laisser de trace

Qu'en dis-tu, Olga ? Tout à l'heure le forestier Meinhard a été arrêté, comme suspect d'avoir tué le détective ! N'est-ce pas pour rire ?

A ces mots, Alfred se précipite dans le boudoir d'Olga et se laisse choir dans un fauteuil en éclatant d'un fou rire.

Toute surprise, Olga lance sur son fidèle esclave un regard, comme si elle doutait de ses sens.

— Mais c'est de la démente ! s'écrie-t-elle. Mon forestier... le vieux Meinhard... suspect du meurtre ? Veux-tu te moquer de moi ?

— Par Dieu, c'est la vérité ! affirme Alfred.

— C'est incroyable ! Qui le dit ?
— C'est connu dans tout le village ! Notre cocher l'a entendu dans l'auberge du vieux jardinier Horn. Un commissaire... le même qui a aussi fait des recherches ici... est entré dans la forêt avec une foule d'hommes, et dans la maison du forestier il doit avoir fait des découvertes remarquables.

— Dans la maison du forestier ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir découvert ?

Là-dessus Alfred raconte ce qui s'est passé dans la maison du forestier.

— Monsieur von der Marwitz y était aussi ! dit-il en terminant son récit. Et il s'est fort opposé à l'arrestation du forestier mais sans résultat, évidemment !

Olga est très étonnée et consternée. Non pas qu'elle se soucie de l'arrestation du forestier, qu'elle sait parfaitement innocent. Que lui importe le sort de cet homme ! Ce qui l'étonne, c'est qu'on y ait trouvé des objets ayant appartenu au détective.

Qu'est-ce que cela doit signifier ? dit-elle, inquiète. Qui a porté le portefeuille et l'habit du détective dans la maison ? Sans doute Barbe-Rouge ! Et pour quel motif ?

— Mais c'est facile à comprendre ! Il veut faire peser le soupçon sur le forestier et il a réussi ! ajoute Alfred. Olga secoue la tête. Et son regard exprime la méfiance.

— Alors, il aurait pu y porter le cadavre ! fait-elle remarquer. Jusqu'à présent on ne l'a pas trouvé. Pourquoi pas ? Qu'est-ce que Barbe-Rouge a fait du détective ! Il aurait pu le laisser sur le lieu du crime !

— Oui, c'est ce que je ne comprends pas non plus ! dit Alfred.

— Je crains que ce bandit me trompe ! dit Olga de mauvaise humeur. Il faut que tu ailles, cette nuit, à l'auberge de la forêt pour nous rassurer ! dit Alfred. Le village est plein de police secrète !

— Allons donc ! Je n'ai pas de repos. Il faut interroger Barbe-Rouge.

— Mais l'habit ensanglanté le prouve déjà assez !

— Non, pas pour moi ! Je veux la certitude complète !

— Bon, j'irai ! dit Alfred.

— Attends ! Encore quelque chose ! dit Olga en le retenant. Le carnet de notes qui manque dans le portefeuille du détective contient sans doute des données importantes pour nous. Nous devons le posséder. Il faut que Barbe-Rouge nous le donne !

A ce moment, paraît la femme de chambre et annonce :

— Monsieur von Fohren vient d'arriver.

Sur un signe d'Olga, Alfred disparaît et le baron entre.

Il est très excité et s'avance les mains étendues vers Olga, qui le reçoit avec une singulière froideur.

— Chère Olga, qu'est-il arrivé ici ? s'écrie-t-il en couvrant sa main de baisers. Le commissaire... notre ennemi est mort... assassiné, comme je l'entends, et votre forestier serait le coupable ?

— Oui, c'est ce qu'on dit ! répond-elle tranquillement.

— Oh, si ce détective est vraiment mort, nous pouvons être contents, chère Olga !

Certes ! Mais mon plus grand ennemi vit encore : monsieur von der Marwitz ! répond-elle sèchement et d'un ton de reproche. Et il est de retour de l'étranger. Il se lèvera de nouveau contre moi !

— Je le défierai aujourd'hui au duel ! dit le baron amoureux. Soyez sans crainte, chère Olga !

— Et s'il refuse d'engager le combat avec vous ?

— Je l'y forcerai !

— Eh bien, c'est bon, mon ami ! dit Olga expressivement.

— Vous savez que c'est ma condition. Ce n'est qu'alors que vous pouvez m'appeler la vôtre ; ce n'est

qu'alors que je pourrai devenir votre épouse, quand vous m'aurez débarrassée de mon ennemi mortel. Si donc, vous désirez me posséder, dit-elle avec un sourire séduisant, vous ne réfléchirez pas !

— Non, certes pas ! Oh, non, Olga adorée ! dit-il passionnément. Comme il me tarde, le moment où vous m'appartenez pour toujours ! Je vous ai voué ma vie, et je remplirai chacun de vos désirs. Mais, récompensez enfin mon amour ! Donnez-moi un témoignage de votre affection !

En suppliant il étendit les bras pour serrer la belle femme sur son cœur.

Mais Olga recule d'un pas et l'écarte avec un geste hautain. Je me suis juré que vous ne me toucheriez pas avant d'avoir triomphé de mon ennemi. Dès que vous m'apporterez la nouvelle de sa mort, vos désirs seront accomplis !

Ces paroles font l'effet d'une douche froide sur le cœur échauffé du baron.

Il regarde Olga avec une expression douloureuse.

— Ah ! que vous êtes cruelle ! dit-il, décontenancé.

Il faut lutter pour le bonheur que vous convoitez, cher ami ! dit-elle avec un rire coquet. Il ne dépend que de vous d'atteindre le but vers lequel vous tendez !

— Je le veux et je l'aurai ! s'écrie le baron, violent de passion.

— Je ferai aussitôt les démarches nécessaires ! Le gentilhomme ne sera plus longtemps un obstacle entre nous ! dit-il en baisant les mains d'Olga, ce que celle-ci tolère avec un rire ironique, et puis il s'éloigne précipitamment.

— Allez, insensé ! chuchote la femme démoniaque avec ironie. Je vou-

drais qu'ils s'entretuent, alors je serais délivrée du gentilhomme et de ce fou amouraché !

A l'extérieur, le baron saute en selle et va à la résidence, encouragé du désir de gagner la femme chérie avant tout.

Dans son atelier souterrain de l'auberge dans la forêt, Toit de Ciseau est à l'ouvrage, tandis qu'un des contrebandiers, un homme jeune et carré, nommé Rasman, l'assiste.

Ils sont seuls dans la sombre voûte, éclairée au centre par une lampe à suspension. Une petite lanterne sourde, répandant une vive lumière, se trouve sur la table devant le faux monnayeur.

Il imprime de nouveaux billets de banque, et le beau Rasman le regarde avec une attention soutenue.

— Quand on le voit faire, observe-t-il, on croirait que ce n'est pas difficile. Je pourrais en faire autant.

Toit de Ciseau lui lance un regard plein de mépris.

— Oui, avec ta bouche tu peux tout ! dit-il sèchement. Tu ferais de beaux billets. Un aveugle ne les considérerait pas comme vrais.

— Allons... ce ne serait pas si grave que cela ! répond le contrebandier, offensé. Laisse-moi essayer !

— Es-tu sage, âne ?... Là, passe-moi la bouteille ! J'ai une soif de cannibale !

— Il n'y a plus rien dedans ! grogne Rasman.

— Quoi ? misérable ! désapprends de friander, mon fils ! C'est une vilaine habitude !

— Oh ! dit le contrebandier, se défendant de rire. Tu as, tout seul, vidé le cognac, vieillot !

— Tiens... tiens. Fournis alors une nouvelle provision ! répond le faux-monnayeur d'un ton calme.

Rasman monte avec une grande bouteille et une cruche de bière.

Les deux vident d'abord la cruche et entament ensuite le contenu de la bouteille.

— Eh bien, dit Toit de Ciseau en indiquant la porte au fond. Tu peux lui donner quelque chose de ces délices. Il l'aimera bien !

— Cela ne va pas ! Barbe-Rouge a emporté la clef, n'est-ce pas ? dit Rasman.

— Oh bon ! Il est très tranquille à présent, observe Toit de Ciseau en écoutant à la porte.

— Il dormira peut-être, dit le contrebandier d'un air indifférent.

— Peut-être... Mais maintenant à l'ouvrage, mon fils. Suspend les billets ici. Mais attention. Ne les prends pas dans tes grosses pattes, comme si c'étaient des meules.

Le jeune contrebandier grogne quelque chose de « vieille tête de mouton », ce qui par bonheur pour lui ne fut pas entendu par Toit de Ciseau.

Il suspend maintenant les billets humides à des minces fils, tandis que le faux-monnayeur continue son ouvrage avec zèle. Il est de bonne humeur et fredonne de sa grosse voix de basse une mélodie.

— Rasman ! s'écrie-t-il de temps en temps, passe-moi la bouteille !

Et quand Toit de Ciseau s'est de nouveau rafraîchi, il recommence à chanter de plus belle.

— Ah, mon Dieu ! dit en soupirant Rasman. Le voilà qu'il recommence avec ses chansons.

En haut dans la maison, on entend un grand coup comme si un fût d'eau-de-vie tombait sur le plancher.

— C'est Barbe-Rouge, grogne Rasman qui va à la porte d'entrée.

Des pas se font entendre dans l'escalier et Rasman ouvre la porte et y remarque quelques formes avec des lanternes. Il crie au faux monnayeur :

LA RECUPERATION DU PAPIER



JOURNAUX : Pliez-les comme dans l'illustration, attachez-les en paquets facilement maniables.



PAPIER GAUFRE, CARTON ET BOITES : Etendez-les et attachez-les ensemble.



LIVRES ET REVUES : Faites-en un paquet. Seules les revues salies, déchirées et illisibles doivent être envoyées à la récupération. Revues et livres encore utiles seront donnés pour les forces armées.



REBUTS DE PAPIER : Enveloppes et rebuts seront aplatis, emballés dans du carton ou attachés en paquets pour être facilement transportables.

— Tais-toi maintenant avec ton chant! Voilà Barbe-Rouge avec les autres.

— Nous voilà, vieux Toit de Ciseau! entend-on près de la porte et Barbe-Rouge paraît avec trois camarades, portant un quatrième par les épaules et les pieds.

Toit de Ciseau regarde tout étonné. — Qu'est-ce que c'est? Qui portez-vous là? demande-t-il.

— Ne le reconnaissez-vous pas? dit Barbe-Rouge. C'est François, que nous avons envoyé au delà de la frontière avec les billets de cent francs. Cela n'est pas allé bien avec lui. Que diable! Il l'a échappé belle!

— Quel animal! s'écrie Toit de Ciseau en jetant un regard dédaigneux sur son camarade, qui jure et hurle de douleur pendant que ses compagnons le déposent sur un lit de feuilles et de mousse.

— Oui, c'est facile à dire pour vous autres, intervient Barbe-Rouge. Mais est-ce sa faute, s'il s'est cogné à la lampe? Non, c'est celle du comte et de Margot.

— Quoi? le comte? réplique Toit de Ciseau, tout surpris. Quel comte?

— Mais! celui que nous avons fait prisonnier, le comte von Ronthenburg.

Et Barbe-Rouge raconte en peu de mots l'histoire de la petite ville, comme elle a déjà été racontée par le camarade.

Celui-ci n'est autre que le soi-disant marchand de bestiaux qui a été reconnu et conduit en prison par le comte Henri, après que le chien du maire l'avait si terriblement arrangé.

— Heureusement qu'il s'est échappé! continue Barbe-Rouge. Et quelle chance que de l'avoir trouvé tout près des frontières. Il était à bout et les chasseurs avaient découvert ses traces et étaient sur le point de le saisir.

— La belle histoire! grommela Toit de Ciseau, mécontent. Cette espèce d'âne n'avait pas besoin de se mêler des affaires du comte! Ne pouvait-il pas clouer son bec! Pourquoi aussi confier à un tel idiot des billets, qui ne se fabriquent pas si facilement?

— Ta! ta! ta! passons outre! dit avec calme Barbe-Rouge. Rien n'est perdu! Nous avons aussi de ces papiers bleus!

— Quoi! répliqua le faux monnayeur avec vivacité. Par le diable! est-ce que vous croyez que je travaille pour mon plaisir. J'en ai assez, moi! De cette manière-là, on n'arrivera jamais à grand'chose!

— Allons, allons! C'est assez! interrompt Barbe-Rouge avec hauteur. Il n'y a plus rien à changer. Nous pouvons nous féliciter que François se soit sauvé ainsi.

— Bah! pour ma part on aurait pu prendre le gaillard! objecte furieusement Toit de Ciseau. A un individu de cet acabit il n'y a rien de perdu!

— Barbe-Rouge ne répond pas immédiatement. Après quelques instants, il dit:

— Le pire de tout est que le comte vit encore... On l'a bien arrêté, mais qui sait s'il n'échappera pas une seconde fois. Il s'agit de travailler vite. La première chose est de s'emparer de Margot!

— Voyons! dit Toit de Ciseau, laissez la fille tranquille.

— Non, jamais de la vie! riposte Barbe-Rouge avec emportement, pendant que ses yeux lancent des éclairs et en grinçant des dents. Elle sera punie de sa trahison! Je veux et je dois l'avoir ici et cela le plus tôt possible. Demain, j'irai la chercher et par le diable, j'irai moi-même!

Le faux monnayeur hausse les épaules et ricane.

— Cela ne me regarde pas! Mais je ne serai pas étonné de vous voir bientôt dans le même état que celui-là! Ce disant, il montre le blessé... De plus, en emmenant la jeune fille ici, vous

introduisez aussi le danger dans notre demeure et je crois que nous paierons plus vite les pots cassés!

— Toutes blagues! Margot doit disparaître afin d'empêcher qu'elle nous trahisse encore.

— Quant à cela... faites ce que vous voulez. Si on m'embête trop ici, je prends la poudre d'escampette, menace Toit de Ciseau. Ecoutez, mon vieux camarade, vous faites des gaffes, et des gaffes singulières encore, ces derniers temps! Ainsi avec celui-là que vous tenez-là...

Barbe-Rouge hausse les épaules en disant: Cela vaut bien la peine!

Mais Toit de Ciseau riposte:

— Je vous ai averti. Pensez à ce que j'ai dit! Cette histoire sera pour nous un casse-cou. Je l'ai déconseillé, mais vous ne voulez pas m'écouter!

— Oh, pour moi je n'y vois aucun danger. Personne ne nous soupçonne!

— Vous ne perdez pas à attendre. Cela viendra bien!

— Mais comment?

— Vous le verrez! Si on venait par malheur d'arrêter la comtesse, elle ne nous épargnera pas. Vous serez floué, mon vieux, car je suis certain qu'on remuera ciel et terre pour le détective. Et que ce n'est pas une question qu'on lâchera si vite que beaucoup d'autres.

— Au diable! si on m'approche de trop près, je ferai peu de cas de sa vie! Et si on avait écouté mes conseils, il y a déjà longtemps que j'aurais cassé sa pipe. Mais vous vous êtes opposés de sorte que j'ai dû consentir!

— Et j'ai très bien fait! s'empresse de dire le faux monnayeur. Songez donc: quel avantage pouvez-vous avoir à sa mort? Rien! Et assassiner quelqu'un pour les beaux yeux de la comtesse serait de la folie!

— Mais elle nous a payés pour cela!

— Six mille francs, ricane Toit de Ciseau... Allons allons! Barbe-Rouge, vous n'avez pas l'habitude d'être si si insensé. Ne voyez-vous pas d'autre profit dans cette affaire?

— Hum! oui, je commence à comprendre!

— Eh bien! Les affaires sont les affaires! Aussi longtemps que vous avez l'homme en main, vous pouvez faire enrager la comtesse. Menacez-la de donner la liberté à l'homme! Elle pondra comme la poule aux œufs d'or!

— Mille diables! vous avez raison! réplique Barbe-Rouge joyeusement. A la besogne! Nous allons arranger l'affaire comme il faut!

— Ne précipitons rien dit calmement Toit de Ciseau. Elle viendra bien d'elle-même!

— Belle et bien! Mais quelle sera la fin de cette histoire? répond Barbe-Rouge. Nous ne pouvons garder éternellement ce gaillard? Et puis, l'un ou l'autre jour il pourra prendre la clef des champs.

— Oh! Quant à cela, ne vous inquiétez pas, pour le moment. Plus tard on verra!

— Bien! Mais s'il réussit quand même à s'enfuir, alors nous serions dans de beaux draps! Voilà ce que je crains. Mon idée est celle-ci: Dès que nous nous aurons fait payer une somme convenable par la comtesse, nous enverrons notre homme faire le grand voyage!

— Des bêtises que cela. Moi je vous dis que vous ne pouvez pas assassiner cet homme. Ce serait le pas vers la potence, mon vieux!

— Eh bien, on verra! dit Barbe-Rouge en se dirigeant vers la porte du fond. Nous allons voir comment il se porte!

Il prend la clef, et au moment où il veut ouvrir la porte, on entend un gémissement plaintif et sourd, comme une voix sépulcrale!

Qui donc peut être ce prisonnier? Quelle est la personne que le chef des contrebandiers tient ainsi enfermée?

Mais avant que Barbe-Rouge eût ouvert la porte, voilà que le domestique de l'aubergiste entre dans la voûte et crie d'une voix retentissante:

— Holà! Il y a un messenger du château de Rothenburg qui désire vous parler.

Gaspard est suivi sur les talons par le messenger annoncé.

C'est Alfred qui, par suite d'un ordre de la comtesse Olga, s'est rendu à l'auberge de la forêt, et cela au milieu de la nuit.

— Ah! vous voyez! dit Toit de Ciseau, avec un accent plein de joyeuse attente à l'oreille de Barbe-Rouge.

Celui-ci à son tour sourit.

Se tournant vers Alfred, il lui demande d'un ton rude:

— Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut?

Alfred répond humblement en jetant un regard scrutateur autour de lui, comme pour chercher quelqu'un ou quelque chose.

— Madame la comtesse m'envoie pour vous exprimer son contentement pour la manière dont vous avez accompli votre tâche; seulement, il n'était pas nécessaire de faire soupçonner le forestier!

— Quoi? Comment? Est-ce que cela ne plaît pas à la comtesse? demande Barbe-Rouge ironiquement.

— Non! Elle est mécontente, très mécontente de cela! Si le forestier est condamné pour ce fait, la comtesse sera forcée de parler.

— Oh! Est-ce que nous devons considérer ces paroles comme une menace? interrompt Toit de Ciseau avec humeur.

— Non! non! il ne faut pas le prendre ainsi! répond Alfred. Mais vous comprendrez que nous désirons avoir une certitude. On a retrouvé quelques objets appartenant au détective, mais son cadavre reste introuvable.

— On n'a pas besoin de le trouver, intervient Toit de Ciseau en riant.

C'est que la comtesse voudrait avoir la preuve certaine de la mort de cet homme, reprend Alfred, qui devient de plus en plus déconcerté par l'air moqueur des deux hommes.

Ah! bah! Et quelle preuve la comtesse voudrait-elle avoir? riposte Barbe-Rouge.

— Mais... Montrez-moi le mort!

— Et c'est pour cela que vous êtes venu jusqu'ici?

— Naturellement! aussi je vous prie de me remettre le carnet de notes du détective.

— Tiens! tiens! tiens! intervient Toit de Ciseau en ricanant. Est-ce que madame la comtesse voudrait avoir tout cela pour ses misérables six mille francs? Vous voyez cela d'ici!

— Ho! je n'ai pas d'affaire à vous, s'écrie Alfred avec amertume, et s'adressant à Barbe-Rouge: J'espère que vous ne ferez pas d'objections... Ce carnet n'a aucune valeur pour vous, pour nous, il en a!

— Oui! oui! nous savons cela aussi bien que vous! rit Barbe-Rouge, car il s'y trouve de drôles de choses dans ce carnet! de très drôles même, concernant l'honorable comtesse. Tellement drôles qu'elles feraient claquer de peur les dents de cette chère comtesse.

— Et si elle veut avoir ce carnet, intervient Toit de Ciseau, il est à sa disposition pour la somme minimale de six mille francs.

— Quoi! Comment? Est-ce que vous êtes idiots, s'écrie Alfred, indigné.

— Mais pas du tout! Et écoutez bien, vieux filou: Si vous n'apportez pas d'ici à trois jours, six mille francs, nous enverrons le carnet à qui-de-droit, c'est-à-dire à la police!

Alfred reste ahuri. Il regarde, comme pétrifié, le faux monnayeur.

— Oui! et par le diable nous ferons cela! approuva Barbe-Rouge, et n'oubliez pas de le dire à la comtesse!

Rayonnez de Santé et Beauté



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT

SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.

Case Postale 2134, (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom _____

Adresse _____

— Par Dieu, vous êtes des bandits effrontés ! s'écrie l'ex-comédien, oui, des bandits et des escrocs !

— Allons, assez ! hurle Barbe-Rouge, espèce de misérable pantin ! N'ouvre plus le bec et file vite, sinon...

Alfred recule de quelques pas, mais reprend d'une voix suppliante :

— Voyons, parlons sérieusement. Le carnet...

— ...Sera... remis à la comtesse, si elle paye six mille francs, interrompt Barbe-Rouge.

— Enfin, je le lui dirai, murmure Alfred avec désespoir. Mais je sais d'avance ce qu'elle répondra !

— Peu nous importe ! reprend Barbe-Rouge en haussant les épaules. L'essentiel pour nous est d'avoir la gallette !

— Et qu'y a-t-il maintenant du cadavre du détective ? Où l'avez-vous enterré ?

— Où ? Mais nulle part ! ricane Barbe-Rouge.

— Comment ! Nulle part ? Qu'est-ce que cela signifie ? Vous ne l'avez cependant pas laissé sur place autrement on l'aurait bien trouvé ?

— Nous l'avons apporté avec nous ! Il est ici !

L'inquiétude d'Alfred augmente continuellement. Avec méfiance il regarde successivement les deux compagnons.

— Montrez-le moi ! dit-il avec emportement. Je veux voir le mort.

— Bien ! bien ! vous le verrez ! répond Barbe-Rouge. Venez avec moi.

Ce disant, il se dirige vers une porte qui se trouve au fond. Alfred le suit.

— Le voici ! dit-il avec calme.

Au même instant, on voit apparaître une forme humaine ressemblant à un spectre. L'apparition fait reculer d'épouvante le comédien qui pousse un cri d'effroi, car le fantôme n'est autre que Ritter, le détective qu'on croit mort.

CXXV — Soupçons graves

LIANE est assise devant le petit lit de son enfant. Elle verse des larmes brûlantes. Les mains jointes et agenouillée, elle prie en sanglotant :

— Oh, Seigneur ! Dieu miséricorde ! épargnez cette vie qui m'est si chère ! Ne laissez pas mourir mon pauvre enfant ! Ne me l'enlevez pas, par pitié, Dieu du Ciel, ayez compassion de moi ! Miséricorde ! Mon Père, Miséricorde !

L'enfant, tout pâle et immobile, repose sur des coussins.

Le pauvre bébé est à l'agonie. Il semble que la mort a déjà étendu son lugubre manteau sur le petit être.

Et cependant Liane ne peut demeurer auprès de son enfant. Le devoir, l'implacable devoir l'appelle au dehors.

L'hôtesse console Liane de son mieux avec des mots affectueux. Tout espoir n'est pas perdu. Dieu sait si un changement brusque ne peut survenir.

Le cœur plein d'angoisse, elle se dirige avec hâte vers la gare centrale.

Elle ne remarque pas qu'elle est suivie par un homme, qui vainement fait des efforts pour l'atteindre, car elle marche trop vite.

Si Liane s'était retournée, elle aurait reconnu l'homme, car ce n'est autre que l'inspecteur de la ferme.

Maintenant, elle ne se doute pas qu'il la suit.

Depuis la première rencontre, elle ne l'a plus revu, et c'est à peine si elle pense encore à lui.

L'inspecteur n'a pas su trouver l'adresse de Liane et, à la maison, il ne veut pas la demander.

Aujourd'hui il est libre, et comme il vient d'apercevoir Liane, qui précisément se rend à la station, il désire ardemment lui parler, ne fût-ce qu'une fois.

Malheureusement, il vient de la perdre de vue, car elle disparaît dans la foule.

Midi a sonné, lorsque Liane arrive à son poste. Une collègue a pris sa place au guichet et il faut qu'elle soit auprès du directeur pour motiver son retard.

Celui-ci est un homme très affable et bien disposé pour Liane. Mais le reviseur est mal disposé à l'égard de la jeune femme.

Il écoute donc les explications qu'elle donne, d'un air maussade, sans même lever la tête. Enfin il demande les raisons du retard.

— Mon enfant est malade ! très malade ! dit-elle et tremblant avec une grande émotion.

Tout surpris, le fonctionnaire sursaute et la regarde sans parler. Elle est pâle, livide et ses traits sont douloureusement contractés.

— Que dites-vous là, mademoiselle Roder ? comme s'il n'y pouvait croire. Vous avez un enfant ! un enfant malade à la maison ?

— Oui, monsieur ! sanglote Liane, en versant un torrent de larmes.

Le directeur la regarde avec compassion et secoue la tête.

— Hum ! Hum ! Pourquoi n'avez-vous pas demandé un congé ? dit-il avec bonté.

— Oh, je l'ai fait, mais on me l'a refusé.

— Refusé ? reprend-il avec étonnement. Et n'avez-vous personne pour soigner votre enfant ?

— Oui, mon hôtesse... mais...

— Mais, vous préférez soigner vous-même l'enfant, n'est-ce pas ? C'est bien naturel. Du reste il n'y a que la mère pour soigner convenablement l'enfant !

Liane approuve de la tête.

— Pardonnez-moi une petite question... si je ne suis pas indiscret, continue le fonctionnaire : n'avez-vous personne autre pour soigner votre enfant ? Pas un époux ?

— Non monsieur, mon mari est... mort !

— Mort ? Vous êtes donc veuve ? Si jeune !... hum ! hum ! Vous avez congé ! Je vous donne congé pour quelques jours. Retournez à la maison !

Liane prononce quelques mots de reconnaissance et veut partir.

— Pardon, mademoiselle ! s'écrie tout à coup le directeur. J'avais oublié

Aujourd'hui il est libre, et comme quelque chose, attendez un moment. En moins d'une demi-heure les ins-

pecteurs seront ici. Cela ne prendra que quelques minutes. Après vous pourrez partir.

Liane se rend à son guichet. Sa remplaçante lui rend compte des recettes et montre que tout est en ordre, après quoi Liane reprend son service.

Comme le temps paraît long et avec quelle impatience elle attend les messieurs du contrôle. Elle pense à son enfant et ses angoisses augmentent de minute en minute.

Hélas ! elle ne sait pas que d'autres malheurs la menacent et qu'elle n'est pas au bout de son calvaire. Elle ne soupçonne pas qu'une lâche vengeance va la jeter au fond d'un précipice.

Enfin, après deux heures d'attente, on voit apparaître les contrôleurs, qui ordonnent de fermer le guichet et de préparer tout pour l'inspection.

Peu de temps après trois messieurs, à l'air grave, entrent, accompagnés du reviseur, l'ennemi mortel de Liane.

En entrant, il jette un regard singulier et ironique sur la jeune femme.

Sa conscience est tranquille, elle peut sans crainte passer contrôle... et cependant une crainte inexplicable s'empare d'elle, sa poitrine est haletante comme si un danger imminent la menaçait.

Les messieurs s'approchent. Le chef-reviser et le chef-contrôleur lui demandent d'ouvrir la caisse.

Toute tremblante, elle ouvre le grand tiroir et en retire une petite cassette comprenant plusieurs compartiments.

La petite caisse ouverte sur la table est fouillée, contrôlée et tout est trouvé en règle avec la vente des coupons.

Ensuite le chef-contrôleur ouvre la grande caisse et compte le contenu.

— Six cent quatre-vingt-cinq francs ! dit le contrôleur en chef.

Suit une petite pause.

Le vieux chef-reviser lève la tête et regarde interrogativement.

— Combien ? demande-t-il lentement.

Le chef-contrôleur répète la somme.

— Alors le compe n'est pas en règle. Il y manque exactement deux cents francs, dit-il d'un ton aigre en regardant fixement Liane. Comment cela se fait-il, mademoiselle ?

Celle-ci est comme anéantie et doit se soutenir au bord de la table pour ne pas tomber. Son visage est livide, c'est comme si son cœur cessait de battre. Comme une folle, elle regarde l'un et

l'autre sans pouvoir prononcer une parole. Tout à coup, son regard tombe sur le reviseur, derrière les autres messieurs.

Dans ses traits, elle lit un sentiment de moquerie, d'ironie et de triomphe. Sa peur, sa pâleur et son silence font mauvaise impression.

Le vieux monsieur montre le grand-livre sur la table et l'argent ; en même temps, il dit brutalement :

— Mademoiselle, répondez-moi ! Votre caisse n'est pas en règle ! Où avez-vous laissé les deux cents francs qui manquent ?

Pas de réponse ! Un silence gênant règne.

Le supérieur lit l'épouvante et la peur sur le visage de Liane. Il secoue la tête.

— Eh bien, où est l'argent ? crie le reviseur en chef à la pauvre femme.

— Je... ne sais pas !

— Ah bah ! Comment, vous ne le savez pas ! s'écrie le vieux monsieur, rouge de colère. Qu'est-ce que cela signifie ! L'argent n'y est pas. On vous a confié la caisse, vous êtes donc responsable. Je vous conseille de remettre immédiatement les deux cents francs.

Liane couvre sa figure des deux mains et sanglote à fendre le cœur.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu ! où donc peut être l'argent ? Je ne m'y comprends pas. Je ne sais pas. L'argent doit y être !

— Eh bien, cherchons ! dit le jeune chef-contrôleur, qui ressent un sentiment de compassion pour la pauvre malheureuse.

Il repasse encore une fois la caisse, cherche dans tous les coins, même dans les livres.

C'est en vain. L'argent reste introuvable.

Liane a suivi les recherches avec une angoisse croissante.

Comme elle remarque que tous les efforts sont vains, la consternation s'empare d'elle et elle tombe comme anéantie sur une chaise.

Entre-temps le reviseur s'approche de son chef et lui souffle quelques mots à l'oreille.

Une lumière passe par la tête de Liane. Elle comprend tout. C'est son ennemi qui s'est vengé, comme il l'avait promis.

Le reviseur en chef s'approche de la malheureuse et dit d'une voix brutale et menaçante :

— Vous ne voulez donc pas avouer où vous avez laissé l'argent ?

— Je vous jure par Dieu ! sur ma vie ! que je ne le sais pas ! s'écrie Liane en sanglotant.

— C'est bien !... Alors je ne puis plus vous aider ! dit le vieux fonctionnaire, fâché. Je déposerai une plainte contre vous. Dès ce jour, vous êtes congédiée !

— Grand Dieu ! Miséricorde ! s'exclame Liane. Voulez-vous me faire passer pour une voleuse ?

— Mais vous vous accusez vous-même ! répond le reviseur en chef avec mépris.

Liane se sent réveillée par cette accusation. Ses larmes cessent de couler. Elle se redresse avec fierté contre cette injure.

Elle, la fille du comte de Rothenburg, elle, une voleuse !

Le vieux monsieur fait instinctivement un pas en arrière, en voyant le maintien noble de la jeune femme et le regard d'indignation qui brille dans ses yeux.

Mais Liane ne peut prouver son innocence ; aussi longtemps que l'argent manque, le doute subsiste.

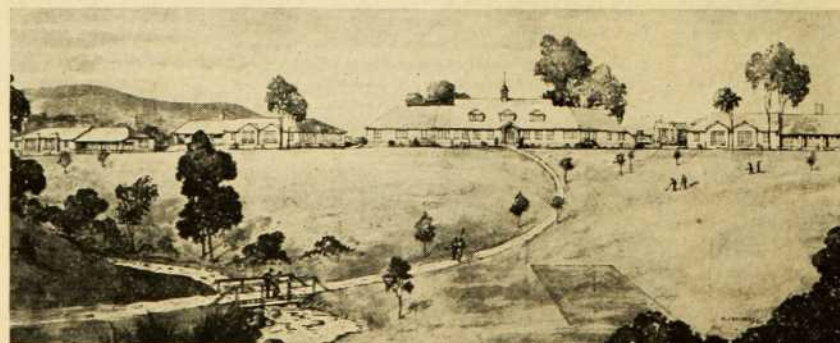
— Je ne peux vous croire, reprend le reviseur en chef. Et si vous voulez que j'agisse envers vous avec indulgence, avouez immédiatement que vous avez pris l'argent... Naturellement, vous étiez poussée par la nécessité.

[Suite à la page 25]

CENTRES DE SANTE ET DE THERAPEUTIQUE

Ce plan d'architecte montre le premier des cinq centres de santé et de thérapeutique professionnelle que le ministère des Pensions et de la Santé nationale se propose d'établir au Canada. Les soumissions pour la construction du Centre Rideau ont été ouvertes il y a quelque temps. Le centre sera situé sur la rivière Rideau, dans une des plus belles parties du district d'Ottawa. Le croquis d'architecte ci-dessus montre l'aile centrale, consacrée à l'administration, et qui comprend cuisine et salle à manger, et quelques-unes des huit villas où habiteront les 200 anciens militaires dont le rétablissement exigera une assistance spéciale. Chacune des villas contient une salle commune et une véranda, utilisable en été. La Croix Rouge canadienne a offert de construire sur la propriété un bâtiment abritant gymnase, piscine et auditorium pour les jeux. Des jeux mécaniques seront spécialement destinés à la rééducation des victimes d'une invalidité partielle. Les quatre autres centres seront situés à Montréal, Toronto, London et Vancouver. Ceux de Montréal et de Toronto pourront loger chacun 400 hommes.

PHOTO DE L'O.N.F.



sité, je l'admets. Mais personne autre que vous n'a pu prendre cet argent?

— Non! non! exclame Liane, je ne suis pas une voleuse! je le jure sur ma vie!

— C'est bien!... Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici! Monsieur le reviseur, fermez cette caisse et envoyez immédiatement une plainte pour vol à la police!

Liane est comme foudroyée; elle est paralysée d'effroi.

— Quoi! grand Dieu! elle est accusée de vol; elle sera mise en prison, condamnée publiquement, déshonorée pour toute sa vie.

Quel horrible gouffre s'ouvre à ses pieds. Elle tombe sur une chaise, prête à défaillir.

Tout à coup, elle entend la voix du reviseur lui souffler à l'oreille:

— Je vous l'avais bien prêté que je me vengerais et que l'orgueil précéderait la chute! Si vous m'aviez demandé l'argent, je vous l'aurais donné!

Liane ne peut pas prononcer une parole.

Elle fait simplement un mouvement de dégoût.

Le reviseur se penche, regarde son chef, tout absorbé, et cherche dans la caisse.

— Ecoutez! dit-il doucement à Liane, je peux vous sauver et je le ferai, mais vous devez me promettre de m'appartenir. Vous avez le choix entre la prison et une vie pleine de jouissance et de...

— Misérable! s'écrie Liane avec indignation. Va-t-en. Misérable...

Tout saisi, le contrôleur s'approche, tandis que le reviseur recule pâle et les yeux remplis de colère et de haine.

— Allez chercher la police, monsieur le secrétaire, dit le reviseur en grinçant des dents.

— Mais, essaye d'intervenir le contrôleur, nous pouvons encore trouver l'argent! Nous pourrions attendre quelques instants.

Le reviseur dit ironiquement:

— Où pourrions-nous trouver l'argent? Elle ne le portera pas sur elle. Et puis cela ne nous regarde pas. La police trouvera bien ce que la voleuse en a fait!

Il se tait, car il voit entrer par la porte un homme à grande taille.

C'est l'inspecteur de la ferme. L'interpellant avec effronterie il lui dit:

— Eh bien, monsieur, que venez-vous faire ici? Qui vous donne le droit d'entrer? Qui êtes-vous? Ah! ajoute-t-il en le reconnaissant avec surprise: Tiens, un ami de la demoiselle, je crois?

Il montre avec un rire narquois Liane, qui ne sait quoi penser de surprise.

— En effet, je suis un ami de cette personne, monsieur, réplique l'inspecteur avec dignité. Et je vois qu'il y arrive quelque chose de particulier.

— Très juste, monsieur, reprend le reviseur avec sarcasme. La demoiselle que vous voyez là, votre protégée donc, a volé la caisse.

— Quoi?... Comment! Et l'inspecteur regarde son interlocuteur comme s'il allait le dévorer.

— Mais! oui! vous l'entendez bien. Elle a volé!

Mais à peine a-t-il prononcé ces mots que l'inspecteur se jette avec un cri rauque sur l'employé et le saisit à la gorge comme pour le massacrer.

— menteur! menteur! hurle-t-il. A genoux! et demandez pardon à l'instinct! Vite! ou je vous étrangle!

Liane sursaute.

Elle veut crier, supplier l'homme enragé, mais elle ne peut prononcer aucune parole.

Le secrétaire est comme cloué au sol, et ne bouge pas.

Et entre-temps le reviseur se tord entre les mains de son agresseur, mais

celui-ci ne lâche pas et la victime va étouffer. La figure est boursoufflée et il râle comme un moribond. Tout à coup il tombe agenouillé sous le poids de l'inspecteur.

Enfin le secrétaire, revenu de ses surprises, saute entre les deux hommes pour empêcher l'inspecteur d'achever sa victime. Mais en vain. Il crie au secours et sonne. Voilà que d'autres employés accourent.

Maintenant l'inspecteur lâche le reviseur, sa colère est passée. Le reviseur se lève et, s'adressant à l'inspecteur, il crie, rouge de colère:

— Vous me payerez cela, espèce de brute. Vous êtes probablement un fou, échappé d'une maison d'aliénés!

— Qu'est-il arrivé ici? Qui est cet homme? Qu'a-t-il à faire du reviseur? se demandent mutuellement les personnes présentes.

Mais l'inspecteur, en entendant parler le reviseur, sent de nouveau la moutarde lui monter au nez. Il regarde le reviseur avec des yeux remplis de rage et s'approche de sa victime, sans se soucier des personnes qui l'entourent.

— Sortez! Allez, sortez! crie le reviseur. Jetez donc ce fou au dehors!

— Tenez-vous calme! reprend l'inspecteur en s'adressant aux assistants. Et se tournant vers le reviseur: Je ne vous connais pas, je ne sais pas qui vous êtes, mais si vous osez encore appeler cette dame voleuse, je vous casse la tête ou je vous tords le cou.

— Monsieur l'inspecteur! dit Liane en suppliant et retenant de sa main tremblante le bras levé... je vous en supplie, partez! Vous ne pouvez pas m'aider. L'apparence est contre moi! Et les larmes aux yeux, elle le regarde comme pour le remercier et l'implorer.

L'inspecteur est devenu pâle et très ému. Il balbutie:

— L'apparence! Grand Dieu! Que veut-on de vous, pauvre enfant?

Le secrétaire approche et explique brièvement qu'il manque deux cents francs à la caisse et que Liane est soupçonnée de les avoir volés.

A ces mots, l'inspecteur considère Liane comme si on venait de lui dire une chose impossible.

Ensuite il tire de sa poche un portefeuille, l'ouvre, et prend deux billets de cent francs qu'il dépose sur la table en disant:

— Tenez... voici l'argent.

— Non, ce n'est pas celui-là! s'écrie vite le reviseur. Et puis avec cela l'affaire n'est pas terminée!

— Merci! mille fois merci! monsieur l'inspecteur, dit Liane. Mais la remise de l'argent ne pourra pas effacer la honte et le soupçon. Reprenez votre argent et croyez à ma reconnaissance.

— Mais l'inspecteur n'en veut démordre.

— Voici l'argent! répète-t-il plus haut. Et toisant les assistants du regard: Je me rends solidaire pour cette dame et je désire que la plainte soit retirée!

— Elle est déjà déposée! s'écrie quelqu'un, et au même instant le jeune contrôleur avance. S'adressant à l'inspecteur, il lui demande:

— Qui êtes-vous?

— Un ami de cette innocente, qu'on accuse à tort!

— Et voulez-vous vous déclarer responsable et solidaire pour elle?

— Certainement! Voilà l'argent!

— Bien!

Le chef-contrôleur se retourne vers Liane:

Mademoiselle, vous pouvez vous rendre chez vous! L'affaire sera ultérieurement examinée.

Liane abaisse sa voilette et part en chancelant.

L'inspecteur la suit.

Arrivé au dehors, il fait appeler un fiacre et aide Liane à monter. Doucement et avec amitié il dit:

— Courage, ma chère demoiselle! Ne craignez rien! Aucun mal ne vous arrivera, soyez tranquille, je reste ici. L'argent doit être retrouvé!

Liane ne peut prononcer une parole. Elle presse la main de l'inspecteur et tombe à moitié évanouie sur les coussins, pendant que la voiture se met en mouvement.

Si l'argent n'est pas retrouvé, si son innocence n'est pas prouvée, la pauvre Liane sera accusée de vol, mise en prison et l'inspecteur ne pourra pas la sauver.

CXXVI — Un revenant

QUAND le comédien voit Ritter en bonne santé devant lui il croit rêver. Il lui semble voir un spectre ressuscité.

Epouvanté il recule, les cheveux se dressent sur la tête, les yeux semblent vouloir sortir des orbites, il tremble comme une feuille et un cri rauque lui échappe:

— Trahison! Fourbe! Il vit! s'exclame-t-il.

— Oui je vis! s'écrie Ritter en s'approchant du lâche, épouvanté. Oui je vis et je te connais, bandit! je vois la peur sur ton visage hypocrite et lâche! Je sais que toi et la comtesse, vous avez loué ces malandrins-là pour m'assassiner. Vous voulez me faire disparaître. Mais, vous n'atteindrez pas votre but maudit, si même je venais à succomber, d'autres continueront la tâche commencée par moi, et vous finirez à l'échafaud!

Alfred ne peut proférer aucune parole. Il est hors de lui par cette malédiction. Il se sent défaillir et doit s'appuyer contre la table du faux monnayeur pour ne pas tomber, car un vertige le prend et lui semble que tout tourne autour de lui.

Barbe-Rouge et Toit de Ciseau ont assisté d'un cœur joyeux à cette scène. Les autres contrebandiers s'amuse également et rient aux éclats.

— Eh bien, monsieur l'administrateur! comment trouvez-vous la farce? ricane Toit de Ciseau, qui frappe amicalement sur l'épaule de l'alliée d'Olga. Bien réussi, n'est-ce pas? Vous vouliez voir monsieur le commissaire?... Le voilà! Etes-vous satisfait maintenant?

Alfred jette des regards pleins de haine autour de lui. Il regarde Barbe-Rouge et dit:

— Donc nous sommes floués! C'est honteux. Vous n'avez pas accompli ce à quoi vous vous êtes engagé... La chose pour laquelle vous avez été payé. C'est une fourberie!

— Quoi? réplique en riant Barbe-Rouge. Qu'est-ce que vous voulez alors? Je vous avais promis d'ôter de votre chemin le détective. Eh bien! cela est fait!

— Non, vous nous avez trompés indignement, reprend le comédien, en rageant de son impuissance.

Des éclats de rire lui répondent.

Ritter seul est resté impassible, les bras croisés, la figure sombre et désespérée.

— Ecoutez attentivement, espèce de pleurnicheur, dit Barbe-Rouge, s'adressant au comédien, dites à la comtesse que le détective n'est pas mort, comme elle le croyait et le souhaitait. Que son carnet de notes est à vendre pour six mille francs et qu'elle doit subvenir à l'entretien du prisonnier que nous tenons pour le bon plaisir de cette chère comtesse.

— Naturellement, ce monsieur aime à vivre convenablement, aussi bien que nous! Nous estimons donc qu'une pension de trois cents francs par semaine n'est pas trop! ajoute Toit de Ciseau.

— Si la comtesse ne s'empresse pas de nous faire parvenir ces sommes, nous remettons notre prisonnier en li-

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

M^{me} MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

berté et nous le conduirons jusqu'à Rothenburg! conclut Barbe-Rouge.

— Mais cela est dégoûtant! s'écrie Alfred, c'est de l'escroquerie! c'est une indignité!

— Le ciel nous garde! dit Toit de Ciseau. Mais ce n'est pas la pire des choses qui puisse arriver à la comtesse. Nous sommes des gens discrets... Si nous rendons la liberté à monsieur le commissaire... qu'est-ce qui arrivera alors?

Cette idée seule frappe Alfred d'épouvante.

Il ne sait quoi répondre.

— Je communiquerai tout à madame la comtesse et j'espère qu'elle acceptera! soupire-t-il.

— Certainement qu'elle le fera, répond Toit de Ciseau. Du reste elle se doit de l'accepter. Nous attendons l'argent pour demain. Vous l'apporterez! La pension doit être payée trois mois d'avance. Si vous ne venez pas, mon ami, après demain, monsieur le commissaire sera dans le village!

— Oh Ciel! soupire Alfred en lui-même. Que dira Olga de tout cela?

Il s'en va et retourne au château de Rothenburg où il arrive, avant la levée du jour.

Olga dort et, comme il se sent exténué de fatigue, il monte à sa chambre pour prendre un repos de quelques heures.

Un peu avant midi, il est éveillé par quelques coups frappés à sa porte.

C'est Fanny qui vient le chercher.

Vivement il s'habille, puis tremblant de peur il va retrouver Olga.

Cette dernière ne prévoit rien de bon dans ses traits; aussi, quand elle apprend sa communication, elle se met hors d'elle de rage et de peur.

On dirait qu'elle est prête à perdre la raison, tellement elle rage, arpentant la chambre, jurant et maudissant le chef des contrebandiers ainsi que ses camarades. Puis avec un grincement des dents elle dit:

— Jamais je ne me soumettrai à la condition insolente de ce bandit!

Après quoi, toute sa rage retombe sur Alfred, et comme une furie elle s'écrie:

— C'est vous qui en êtes la faute, encore une fois! Oui, vous seul, misérable! Vous n'aviez qu'à vous exécuter, mais non, vous étiez lâche, et il vous fallait ce petit monde-là pour vous aider, et moi... étais-je donc assez bête de consentir. Maintenant! Trouvez-moi une issue, vaurien!

Alfred n'a même pas l'idée de se défendre, à tel point il se sent pétrifié.

Il se laisse accuser, et attend que l'orage soit passé.

Enfin, à bout de désespoir, elle sonne pour Fanny.

Elle lui raconte, non sans emportement, ce qu'Alfred vient de lui dire.

Mais contre son attente, Fanny prend le parti d'Alfred et trouve que celui-ci, malgré l'état des choses, n'est pas coupable.

— Si vous voulez accepter mon conseil, madame, poursuit-elle, il vous faut un accord commun avec le bandit. C'est tout ce qu'il nous reste à faire! Offrez une bonne somme à condition que le coquin exécute enfin la chose pour laquelle il s'est déjà engagé.

Ce conseil est le meilleur, Olga doit en convenir.

— Bon! dit-elle sombrement. Alfred, cette nuit vous retournerez à l'auberge dans la forêt. J'offre dix mille francs à Barbe-Rouge, à la condition que demain le détective n'y soit plus et qu'il me remette son carnet de notes. C'est tout ce que je désire.

Elle remet l'argent à Fanny qui, pour toute sûreté, accompagnera Alfred.

Vers le soir, avant qu'Alfred n'eût quitté le château, le baron von Fohren y arrive.

Ce dernier a également une mauvaise nouvelle à apprendre à Olga, notam-

ment que Kurt von der Marwitz s'est mis en voyage et que, par conséquent, sa vengeance à lui, ainsi qu'à elle, leur échappe de nouveau.

— Un malheur ne vient jamais seul, se dit Olga, ce qui ne change rien à son humeur.

Le baron ne s'en aperçoit que trop bien, car il est traité d'une façon plus froide.

D'un ton irrité, elle lui dit: Je vois bien que vous ne me débarrasserez jamais de mon ennemi, mais quoi qu'il arrive, je tiendrai mon serment, et je resterai comtesse de Rothenburg!

C'est assez dire pour faire pâlir le baron à l'idée que ses espérances vont sombrer.

Sa passion pour Olga est tellement grande, que seulement à la supposition de devoir se passer d'elle, il ressent un profond désespoir.

— Soit! s'écrie-t-il, décidé. Cessez vos plaintes, chère Olga, je chercherai le gentilhomme! N'importe où je le trouverai, je le tuerai!

— Agissez sur-le-champ! Suivez le gentilhomme aujourd'hui-même! répond-elle froidement.

Tout à coup, il se jette à genoux devant elle.

Ses yeux brillent d'une passion folle, d'un désir voluptueux.

— Que cela signifie-t-il, mon ami? Levez-vous! s'écrie Olga, en reculant de quelques pas.

— Accordez-moi seulement une heure de bonheur, ma bien-aimée! lui supplie-t-il, la voix tremblante. Songez que je vais entreprendre une lutte sans merci... que je ne reviendrai peut-être plus!

Un sourire passe vivement sur les lèvres de la femme diabolique.

— Oh! et pourquoi ne reviendrez-vous pas? Il ne tient qu'à vous de vous arranger de telle façon que votre vie ne soit pas en danger!

— Olga, ne sois pas cruelle! continue le baron avec délire, pour vous je risque ma vie, je sacrifie tout, et vous... vous me refusez la moindre faveur!

— Juste Ciel! Vous devenez tragique, mon ami! Enfin, levez-vous! Allez asseyez-vous et causons encore une petite heure!

— Oh! ma bien-aimée Olga! s'écrie le baron en se levant.

Il enlace la belle femme en lui murmurant, dans un baiser ardent, des paroles passionnées.

Mais, elle doit tâcher de stimuler son amour, afin qu'il reste son esclave obéissant et aveugle.

Plus tard, lorsqu'il aura accompli sa mission, et qu'elle sera délivrée du gentilhomme, elle se débarrassera de lui.

Pour le moment elle ne doit pas se montrer froide, ni insensible à son égard.

C'est pourquoi elle s'assied sur le sofa et l'attire contre son cœur, en simulant un amour qu'elle ne ressentait point.

Cette belle femme, qu'il adore, il la tient enfin en son pouvoir, et il jouit du plus grand bonheur qu'un homme puisse goûter ici-bas.

— Ma vie, tout vous appartient, chère, bien-aimée, lui souffle-t-il, et dans la lutte qui m'attend, si la mort me guette, je songerai à cette heure bénite, à ce beau souvenir!

Olga lui envoie un sourire des plus séduisants, tout en le raillant secrètement.

Mais le moment de se quitter arrive, et le baron, sur l'instance continuelle d'Olga, doit prendre congé.

— Chère aimée, dit-il, dans deux ou trois jours, je reviendrai pour vous apporter la nouvelle que le gentilhomme ne compte plus parmi les vivants, ou bien vous ne me reverrez plus jamais... ajoute-t-il sombrement.

— Espérons tout pour le mieux, répond Olga, d'un air énigmatique.

Lorsque le baron eût quitté le château, Olga pense à Ritter et au malicieux Barbe-Rouge, et mille transes la tourmentent.

Malheur à elle si le détective ne disparaît pas et s'il reprend sa liberté!

Alors, tout est perdu pour elle, car Ritter connaît tous ses secrets, il était même sur le point de lui porter le dernier coup de grâce.

— Non! non! il est absolument nécessaire que Ritter meure! Dût-elle sacrifier tout, elle atteindra ce but!

Le baron la débarrassera de Kurt, elle n'en doute plus, à ce moment.

Au pis aller, ils se tueront. Tans mieux pour elle, alors,

Toute à ces songes, Olga s'assied dans son boudoir.

Soudainement une voiture s'arrête devant la maison.

Vivement elle s'approche de la fenêtre. Qui cela peut-il être?

Craignant à chaque moment quelque ennemi, elle descend toute inquiète.

Un homme de haute taille, qu'on ne peut reconnaître à cause de l'obscurité, sort de la voiture et entre.

Le cœur d'Olga se serra étrangement. Sans savoir pourquoi elle devient anxieuse.

Un tapage... des voix irritées lui parviennent, et à une des portes de l'appartement éclairé, se montre la stature imposante de l'homme qui vient de descendre de voiture.

La porte reste ouverte derrière lui, et deux serviteurs, la figure bouleversée, suivent l'intrigant, comme si ce dernier leur faisait peur.

Olga reste comme pétrifiée d'épouvante.

— Qu'est-ce que cela signifie? Quel est cet homme qui veut s'introduire de force chez elle?

Lorsque le comte Henri prend congé de Margot, ainsi que des gens du moulin, il se dirige, la nuit tombante, habillé en domestique de meunier, vers la petite gare.

Quelques instants après, le train part et l'emporte vers la frontière.

Le fugitif arrive sans difficulté dans son pays natal.

Son cœur renaît, il se sent enfin en sécurité.

Alors, après de nouveaux achats, il échange ses habits pour devenir l'élégant comte de Rothenburg.

Il ne s'est point fait connaître encore.

Pendant son dîner il relit le journal et y trouve des choses très intéressantes.

Plein d'ardeur il parcourt tous les journaux, car il y a plusieurs points qui lui semblent mystérieux, ce qui s'explique facilement après une absence de six mois.

Comme Margot n'a pu en dire que quelques mots, il ne saisit pas bien le cours de l'histoire. En tous cas, il est clair qu'Olga est mêlée dans tous ses mystères.

Son forestier, le bon vieux Meinhard, qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance, est emmené en prison, accusé de meurtre.

Grand Dieu! quels terribles événements se sont passés pendant son absence! Que faisait le détective au château de Rothenburg? Rechercher des crimes? Mais alors ils se trouvaient des malfaiteurs dans sa maison paternelle?

Et pas un mot de Liane, sa sœur disparue.

Rien... rien la concernant ne se trouve dans les journaux. Est-ce qu'en effet elle est morte?

Enfin, aujourd'hui même, il aura les renseignements nécessaires.

Soudainement, sans donner quelque signe de vie avant d'y arriver, il se montrera au château de Rothenburg. Alors Olga devra lui rendre compte.

Mais avant tout il doit arranger une autre affaire. Il prend une voiture de place et se fait conduire, sans hésiter, au palais de justice.

Arrivé là, il s'annonce au chef et peut être reçu immédiatement.

Avec une surprise non cachée, le haut fonctionnaire vient à sa rencontre.

— Monsieur le comte de Rothenburg! s'écrie-t-il surpris en regardant le visiteur d'un air douteux. C'est bien vous?

— En effet, excellence. Vous me reconnaissez à peine, n'est-ce pas? rit amèrement le comte.

— Oh! si, si! monsieur le comte! répond le chef avec ardeur, lui tendant la main en poursuivant avec feu: Malgré que vous ayez beaucoup changé ces dernières années, je vous reconnais tout de même. Mais je ne sais ce qui me surprend le plus: ou bien le fait que vous m'apparaissiez vivant, ou qu'on vous compte depuis six mois parmi les morts, puisque vous sembleriez parti du monde, sans laisser de traces.

— J'étais en voyage, excellence! déclare le comte Henri brièvement en s'asseyant sur l'invitation du chef.

— Hum! tiens, tiens! répond celui-ci en secouant la tête. Et vous ne donnez absolument pas de vos nouvelles, monsieur le comte?

Pour toute réponse le comte hausse les épaules.

— J'ai à vous solliciter une faveur, excellence, dit-il en changeant de sujet de conversation. Il s'agit de ma sœur Liane!

— Ah! avez-vous entendu parler d'elle, monsieur le comte? interrompt vivement le chef.

— Non, pas le moins du monde! soupire le comte soucieusement. Depuis la mort de mon père, ma sœur est disparue sans laisser de traces!

— Oui, elle s'est enfuie, parce que des soupçons terribles pesaient sur elle, approuve le chef gravement.

— Ces soupçons sont mal fondés, mon excellence! est la réponse résolue. Ma sœur est innocente! Elle n'a point essayé de tuer son propre père! Le chef regarde tout surpris.

— Vous paraissez tellement convaincu, monsieur le comte, que vous me faites supposer que vous avez des preuves à ce sujet! demande-t-il avec prudence.

— Je ne puis ou ne veux pas faire une accusation directe, mon excellence, se défend le comte sombrement. Je veux tout simplement signifier que ma sœur n'est pas coupable. C'est tout ce que je sais, hélas, sur son compte. Je ne sais si elle vit encore ou non.

— Personne ne le sait à ce moment, monsieur le comte. Est-ce que madame votre belle-mère ne pourrait pas vous renseigner à ce sujet?

— Je le lui demanderai, naturellement!

— Vous n'êtes pas encore allé au château de Rothenburg, monsieur le comte?

— Non, je suis arrivé depuis hier.

— Alors, vous ne savez rien des faits qui se sont produits au village de Rothenburg.

— Ah! si! J'en ai lu dans les journaux, chose qui m'a fortement étonnée! est la réponse d'Henri. Il n'y était pas question de ma sœur, cependant. J'avais espéré, mon excellence, que vous auriez pu me donner de ses nouvelles.

— Hélas, monsieur le comte, cela n'est pas en mon pouvoir. Un de nos détectives... le seul que vous auriez pu interroger favorablement... a disparu depuis quelques jours. Le brave homme serait devenu probablement la victime de son métier dangereux.

— Vous faites allusion à la disparition du commissaire dont on parle si activement dans les journaux, et qui

avait pour mission de rechercher des malfaiteurs au château de Rothenburg, qui...

— Précisément, monsieur le comte ! Oui, il cherchait le meurtrier de l'avocat Nagel, que vous avez connu, puisqu'il était l'homme d'affaires de feu votre père !

— Et ce meurtrier se serait trouvé dans ma maison paternelle ? Cela est donc prouvé ? s'écrie le comte, plein d'excitation.

— Oui, car ce meurtrier est, sans aucun doute, l'administrateur précédent, Alfred Wenzel !

Les traits du comte Henri deviennent pâles d'effroi.

— Wenzel ? Le séducteur de ma sœur ? bégaya-t-il. L'ex-comédien ?

— Oui, c'est lui-même. Madame la comtesse l'avait nommé administrateur au château de Rothenburg, déclare le chef de la police.

— Et vous dites, mon excellence, que ce coquin se trouve encore au château ?

— Probablement il se sera enfui, entre-temps. Le commissaire Ritter était sans doute sur ses traces. Mais ce que le fonctionnaire a découvert, personne ne le sait.

— J'ai entendu dire que le vieux forestier Meinhard a été arrêté comme étant le meurtrier du commissaire, excellence, serait-ce possible ?

— Oui, monsieur le comte, la justice éclaircira cette affaire.

— A mon avis, c'est ce bandit de Alfred Wenzel seul qui peut être coupable ! reprend résolument Henri.

— C'est possible, répond le chef en haussant les épaules.

— Et quels sont ces renseignements que le malheureux commissaire pourrait me donner, mon excellence ?

— Le commissaire a fait des recherches actives au sujet de votre sœur et... d'après ce que je pense... avec succès.

— Oh ! cet homme n'aurait pas dû disparaître ! gémit le comte profondément remué. C'est pour moi un coup affreux ainsi qu'une grande perte !

— En effet, monsieur le comte. Pour nous également ! soupire le chef de la police. Tout ce que je sais, concernant votre sœur est ceci : la comtesse Liane s'est montrée une seule fois au château en secret et déguisée en jardinière. Questionnez là-dessus le vieux Horn, il vous en dira plus long.

— Et où ma sœur est-elle restée alors ?

— En tombant à l'eau, elle s'est noyée. C'est du moins ce que la comtesse Olga et son administrateur ont déclaré, quand on a repêché le cadavre, qu'on a ensuite enterré au caveau de famille.

— Grand Dieu ! s'écrie le comte épouvanté en arpentant la chambre d'un pas précipité. Ainsi elle est morte... noyée ?

— Ecoutez-moi, monsieur le comte ! dit le chef compatissant. Il y avait des doutes... oui, le commissaire Ritter m'a certifié que la morte n'était point la comtesse Liane. Il a prétendu que celle-ci est encore vivante !

La respiration du comte Henri est oppressée, des grosses gouttes de sueur lui viennent sur le front.

— Il est plus que déplorable que cet homme n'y soit plus, dit-il avec désespoir. C'est un profond malheur pour moi ainsi que pour la cause qu'il défendait !

Le chef de la sûreté approuve de la tête en regardant devant lui.

— Et c'est tout ce que vous avez à m'annoncer, mon excellence ? poursuit le comte Henri.

— Hélas, oui, monsieur le comte ! je ne sais plus rien qui pourrait vous tranquilliser, si ce n'est que, selon toute probabilité, votre sœur est encore en vie.

— Alors je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour retrouver ses traces !

— Quant à moi, monsieur le comte, je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider. Je confierai les recherches à un fonctionnaire zélé.

— Je vous remercie beaucoup, mon excellence. Je ferai mettre, aussitôt que possible, des avis dans les journaux, et celui qui me rassurera sur le sort de ma malheureuse sœur, je lui promettrai publiquement une haute récompense.

Après avoir reçu quelques communications importantes sur ce qui s'est passé pendant son absence, le comte Henri prend congé du chef de la sûreté, et se fait conduire chez le notaire, qui a repris les affaires de l'avocat Nagel.

Il apprend par cet homme que le testament que le notaire possédait de son père a été volé par son meurtrier.

Margot a confié au comte que Joseph a enlevé ce testament pour le cacher au château. Seulement il ne sait pas où se trouve la cachette. Margot a oublié de le lui dire.

Cependant, il veut connaître à tout prix la dernière volonté de son père.

Le testament même est devenu, pour ainsi dire, sans valeur, mais il contient certainement des communications de grande importance.

Le comte Henri se console à l'idée qu'il ne peut questionner Margot à ce sujet. Sous peu, il ira la chercher et ils se mettront en quête du testament.

Sans hésiter plus longtemps, il se fait conduire au château de Rothenburg, où il arrive vers le soir.

CXXXVII — Trouvée

QUE DE FOIS, dans la vie, on se cherche sans se trouver et, sans s'en douter, on se trouve très près l'un de l'autre !

C'est le cas du baron von Fohren, qui, rempli de haine envers Kurt von der Marwitz, s'est mis à la recherche de son ennemi. Et pendant ce temps, le gentilhomme, qui ne s'en soupçonne guère, se trouve dans la résidence et conduit justement son oncle et sa femme à la station.

La princesse est souffrante, et son mari, suivant le conseil du docteur Berger, veut l'emmener du côté du

Midi, pour que la malade y trouve la guérison.

Elle ne sait rien concernant son enfant volé, la pauvre malheureuse si fortement éprouvée par le sort, malgré sa grande richesse.

Elle ne peut s'en consoler, car le prince et Kurt n'ont pas le courage de lui apprendre la duperie, commise par la vieille Kathinka.

Ils craignent d'aggraver l'état de la malade, puisqu'elle commence à s'habituer à l'idée que son enfant est mort. Elle n'espère pas le revoir.

Pâle, les traits amaigris, sa tête repose dans les coussins de l'élégant équipage qui la conduit vivement vers la gare.

Son regard fatigué se repose de temps en temps sur Kurt, assis en face d'elle.

Elle devine ses pensées et la cause de son humeur sombre.

Mais qui peut le consoler ? Liane reste à jamais perdue.

Lorsque la princesse et son mari se furent installés dans un coupé de première classe du train express, Kurt fit ses adieux, profondément ému, et la malheureuse princesse, les larmes aux yeux, lui saisit les mains en disant :

— Cher Kurt, si jamais vous la trouvez, amenez-nous-la sur-le-champ. Vous me le promettez ?

Kurt approuve sans mot dire et, plein d'émotion, il embrasse la pauvre femme qui pleure amèrement.

Ensuite, il tend les mains à son oncle, qui lui dit en soupirant :

— Vous devriez cesser vos recherches, puisqu'elles sont en vain. Accompanyez-nous plutôt en Italie !

— Non, cher oncle, répond résolument Kurt. Je n'ai point renoncé à tout espoir.

Elle est morte... c'est l'idée fixe de Kurt, qui se dirige vers la sortie, et cette idée le remplit d'un désespoir profond, d'une peine incomparable.

Il ne voit personne ; comme un somnambule il se dirige à travers la foule vers la sortie.

Brusquement, il est arraché à ses songes, car un commissionnaire, chargé de boîtes et de malles, le heurte.

Kurt sent la colère lui monter et il veut invectiver l'imprudent, lorsque

au même moment son attention est attirée d'un autre côté.

A cet instant, l'inspecteur accompagne Liane dans la voiture et l'aide à monter.

Il voit Liane, à moitié évanouie, et malgré le voile qui cache ses traits, il la reconnaît.

La voir ainsi tout à coup, elle qu'il croyait morte, c'est trop inattendu, cela lui fait un effet épouvantable.

Mais la voiture s'en va et Liane disparaît comme un rêve.

— S'est-il trompé ? Était-ce elle, en effet ?

Un cri rauque s'échappe du gentilhomme surexcité, d'un bond il s'élançe au dehors, cherche la voiture.

Trop tard ! la voiture est déjà loin et s'est perdue dans le va-et-vient mouvementé de la rue.

Un désespoir s'empare de Kurt.

— Cependant je veux avoir la certitude ! A tout prix ! gémit-il. Était-ce une hallucination ? Était-ce elle ?

— Qu'est devenu l'homme qui a aidé Liane à monter en voiture, et qui lui a serré la main ensuite ? Quel est cet homme ? se demande-t-il.

L'inspecteur est sur le point de s'adresser au bureau, afin de prendre à cœur les intérêts de Liane.

Avant d'avoir atteint la porte du bureau, l'inspecteur se trouve soudainement vis-à-vis de Kurt von der Marwitz, dont les traits tirés et surexcités l'effraient.

— Que voulez-vous, monsieur ? lui demande-t-il d'un air peu aimable.

— Quelle était cette dame que vous venez de quitter, il y a un instant ? dit Kurt d'un ton bref et se maîtrisant à peine.

L'inspecteur le dévisage d'un air intrigué.

— Pourquoi ? répond-il, pourquoi cette question ?

— Pour l'amour de Dieu ! Répondez-moi ! s'écrie Kurt, en saisissant furieusement le bras de l'inspecteur. Je veux savoir si cette femme est bien celle que je suppose reconnaître !

— Monsieur, laissez-moi la paix ! interrompit l'inspecteur, en colère.

— Je n'y pense même pas !

— Il le faut ! Je ne vous laisserai pas partir !

Mais vivement l'inspecteur a ouvert la porte et entre précipitamment.

Kurt n'hésite pas un moment de le suivre.

Au premier moment, Kurt se tient sur le seuil d'un air irrésolu, puis il s'adresse de nouveau à l'inspecteur :

— Monsieur, accordez-moi une minute d'entretien, dit-il sur un ton si élevé et vif, que tout le monde se retourne pour le regarder. Il me semble reconnaître en cette dame, une malheureuse que je recherche depuis quelque temps et dont le sort me rend soucieux.

— Ah ! Alors, c'est vous qui avez pris des renseignements à la ferme ? demande l'inspecteur railleur, en regardant le gentilhomme d'un air sombre. Seulement chez moi, vous n'aurez pas tant de chance ! Je ne suis pas si naïf que la femme du berger, monsieur. Je reconnais le loup couvert d'une peau de mouton !

— Oh ! vous me prenez pour un adversaire, cependant j'ai de bonnes intentions !

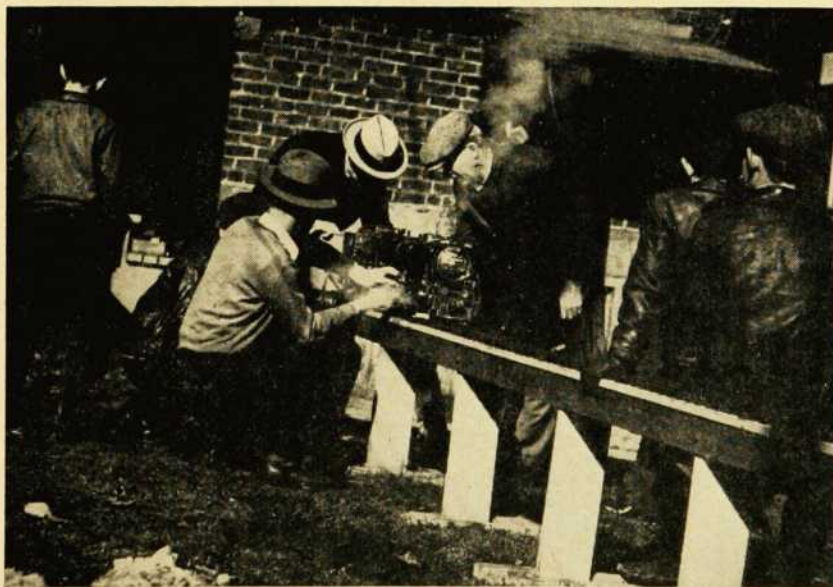
— Allons donc !... Et comment expliquez-vous cela ?

— Si vous me dites si cette dame était... Liane Roder... je vous jure sur mon âme que je ne suis point son ennemi, mais bien son meilleur ami !

— C'est facile à dire, poursuit l'inspecteur méfiant.

Le reviseur, qui a tout entendu, s'approche d'eux.

Il se tourne vers Kurt avec un petit rire mi-ironique, mi-confiant, car il suppose que celui-ci est un amoureux de Liane.



Si le décor de cette photo était tout autre, on pourrait avoir l'impression qu'il s'agit ici d'une locomotive authentique filant sur un viaduc non moins authentique. Voilà sans doute ce que vous suggère cette photo. Si c'est là votre réflexion, vous êtes dans l'erreur, jusqu'à un certain point à tout le moins, car cette locomotive, pour lilliputienne qu'elle soit, n'en est pas moins authentique, fonctionnant à vapeur, laquelle est produite par un système de bouilloire chauffant au charbon. Bref, une locomotive miniature parfaite. Elle appartient au chemin de fer TS & PHR (Toad Swamp & Punk Hollow Railway !), un réseau de quelque 600 pieds et plus, propriété d'une section de la Fraternité Live Steamers, qui tient quelquefois ses assises à Lachine, où cette photo fut prise.

PHOTO CONRAD POIRIER.

— Monsieur, vous désirez quelques renseignements concernant une demoiselle Roder...

— En effet!

Et Kurt s'adresse immédiatement au reviseur et lui raconte où il vient de rencontrer Liane, il y a quelques instants.

— Alors je puis vous être utile, dit le reviseur d'un air cynique. Je suppose qu'il y a entre vous et cette demoiselle un lien d'amitié.

Le ton sur lequel cet homme a dit ces mots semble plus ou moins étrange à Kurt, mais dans sa surexcitation il ne s'en préoccupe pas davantage.

— Je ne me suis donc pas trompé? Cette dame se nomme Liane Roder? poursuit-il, énév.

— Oui, c'est ainsi qu'elle se nomme. Et elle est... ou plutôt... elle était chargée de la vente des billets. Cependant...

— Quels billets? demande Kurt, étonné.

— Mais, mon Dieu, des billets pour les voyageurs!

— Où demeure-t-elle? donnez-moi son adresse?

— Hum! poursuit le reviseur d'un air important. Je veux bien, mais d'abord je vous invite de me dire comment vous vous nommez.

— Et pourquoi? s'écrie Kurt, devenu de plus en plus impatient.

— Après je vous dirai pourquoi, monsieur!

— Je suis le gentilhomme von der Marwitz!

— Oh!... Oh!... balbutie le reviseur, ébahi.

Il s'incline respectueusement, mais avant qu'il ait pu reprendre la parole, l'inspecteur intervient.

— Monsieur le vicomte!... Oh! pourquoi n'avez-vous pas parlé directement? Gentilhomme von der Marwitz! N'êtes-vous pas un héritier du prince Saratow?

— Oui! approuve Kurt, tout étonné du changement subit de l'attitude de cet homme. Comment me connaissez-vous?

— Je me suis renseigné... je sais... mais venez avec moi, monsieur le vicomte! Ici ce n'est pas l'endroit pour nous entretenir de choses si importantes! Je vous donnerai tous les détails que je sais. Ce monsieur, nous pouvons nous en passer!

Sans arrière-pensée, Kurt suit l'inspecteur qui quitte vivement le bureau, pour entrer dans une salle d'attente, où ils prennent place à une table inoccupée.

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur le baron, commence l'inspecteur d'une voix tremblante. C'est bien mademoiselle Liane Roder... la même qui habitait le palais du prince.

— Et comment savez-vous ceci? interrompt Kurt, fort étonné. Qui êtes-vous? Dans quelles circonstances avez-vous fait la connaissance de cette dame?

L'inspecteur, se fait connaître et en peu de mots il explique comment Liane est arrivée chez le vieux berger et sa femme.

— En secret, j'ai établi une enquête, poursuit l'inspecteur, et j'ai trouvé la bonne trace, par suite d'un avis dans les journaux.

— Cet avis, c'est moi qui l'ai fait mettre, dit Kurt.

— C'était aussi mon idée, lorsque j'ai appris par la femme du berger la nouvelle concernant l'enfant.

— Donc, c'était cette femme, qui a volé l'enfant?

— Oui, monsieur le vicomte, elle m'a fait des aveux!

— Grand Dieu! Et où se trouve l'enfant à présent?

— Je suppose... j'en suis persuadé qu'elle l'a auprès d'elle!

— Mademoiselle Liane?

— Oui, oui! Elle a emmené son enfant gravement malade, à ce qu'il paraît.

— Kurt secoue la tête.

— Que savez-vous encore, concernant mademoiselle Roder? demande-t-il. Et son passé?

— Rien, monsieur le vicomte, absolument rien!

— Bien! Kurt se sent soulagé et il tâche de se maîtriser. Puis il se lève vivement.

— Je vous remercie, monsieur l'inspecteur! Nous nous reverrons! A présent je veux la voir... Donnez-moi son adresse!

L'inspecteur l'arrête. Un instant, monsieur le vicomte. Vous ne savez pas ce qui vient d'arriver ici: Mademoiselle Roder est compromise!

— Ah! quel danger la menace? Kurt pense qu'il s'agit d'Olga.

Elle est menacée par la honte et le déshonneur! chuchote l'inspecteur à voix basse, comme s'il redoutait d'être entendu. Vous venez d'apprendre au bureau par ce misérable que Liane Roder...

— Est employée ici... oui, je le sais! Plus loin?

Eh bien! La malheureuse est soupçonnée d'avoir volé la caisse qui lui était confiée et bien...

L'inspecteur s'est tu involontairement, car le gentilhomme s'est levé d'un bond et, pâle comme un mort, il fait mine de se jeter sur l'inspecteur.

— Comment? soupire-t-il en s'appuyant contre la table, une voleuse? Grand Dieu du Ciel? Qui... quel bandit ose prétendre cela?

— Par la grâce de Dieu... restez calme, monsieur le vicomte! fait observer l'inspecteur. Le garçon... les gens nous regardent ici!

Kurt retombe lourdement sur la chaise.

Il regarde l'inspecteur comme si celui-ci lui avait annoncé son dernier jugement.

Celui-ci raconte:

— L'affaire pourrait mal tourner pour mademoiselle Roder, conclut-il, si l'on ne parvient pas à trouver l'argent, avec quoi elle pourra prouver son innocence, les événements les plus graves peuvent se présenter. La police n'aurait certainement pas pitié de sa personne. Comment pourra-t-on sauver la malheureuse de la prison et du déshonneur?

Chaque mot a pénétré au cœur de Kurt, comme un coup de poignard.

Le désespoir et une rage folle s'emparent de lui.

— Je la sauverai... malgré tout! dit-il résolument.

Il prend son portefeuille, en retire deux billets de banque et les met sur la table devant l'inspecteur en disant:

— Voici! Prenez les deux cents francs que vous avez payés!

— Mais, monsieur le vicomte! dit l'inspecteur en déclinant l'offre.

Avec la R.A.F. au Moyen Orient



Les gros bombardiers Liberator de la R.A.F., utilisant des bases alliées du Moyen Orient, effectuent un excellent travail en détruisant les installations ennemies de l'est de la Méditerranée. Ces vastes géants de l'air, de fabrication américaine, rendent visite chaque soir aux aérodromes, ports et chemins de fer de la Grèce et du Dodécannèse. Le sergent de section M. Charbonneau, de Montréal, est chargé des mitrailleuses dans la tourelle-arrière d'un de ces Liberators.

PHOTO DE L'O.N.F.

— Non, non, monsieur! Reprenez votre argent!

L'inspecteur met l'argent en poche en haussant les épaules.

— Kurt se lève et lui tend la main.

— Donc encore une fois: mille fois merci, monsieur l'inspecteur! dit-il ému. Ce que vous avez fait pour la malheureuse ne s'oubliera pas. Restez ici et faites tout ce qui est en votre pouvoir. Je tâcherai d'agir avant la police!

A ces mots, le jeune homme sort précipitamment.

L'inspecteur lui a donné l'adresse de Liane.

Une minute après, Kurt se trouve dans un fiacre et s'empresse au triple galop vers la demeure de Liane.

Que se sera-t-il passé-là? Ne viendra-t-il pas trop tard?

Trouvera-t-il encore Liane ou bien devra-t-il la revoir dans la prison?

CXXVIII — Dans la maison paternelle

Avec un sentiment inexplicable, le comte Henri descendit de la voiture devant la seuil du château de ses ancêtres.

Il s'imagina être un étranger et c'est comme tel que les deux domestiques le regardaient.

Les deux hommes ne connaissent pas le châtelain parce qu'ils ne sont que depuis peu en service.

Olga a fait un étrange nettoyage afin d'effacer les souvenirs du père du comte Henri.

Sans se soucier des objections le comte Henri monte l'escalier et se rend aux appartements de la comtesse Olga.

Le comte Henri entre par l'antichambre.

Olga le voit arriver par la longue série des chambres suivi par les deux domestiques, qui ne s'arrêtent qu'au seuil du salon.

Et ici, où la lumière vive des lustres tombe sur lui, Olga reconnaît le nouveau venu.

Comme pétrifiée, elle le regarde, son visage se décolore et ses yeux s'agrandissent outre mesure.

Si tout à coup un spectre ou un fantôme s'était dressé devant elle, sa frayeur n'aurait pas été plus grande qu'à la vue de celui qu'elle croyait mort.

Elle s'arrête, incapable de proférer une seule parole.

Le comte Henri s'approche d'elle.

Il ne la salue pas, ne lui tend pas la main. Son regard sévère se jette sur elle.

— Comme je le remarque, vous êtes fortement saisie de me voir! dit-il calmement. Vous n'aviez certainement pas pensé de me revoir vivant?

Tremblante de tous ses membres, elle est prête à s'évanouir et se retient au dos d'une chaise.

Cette surprise est trop soudaine, trop grande pour elle.

Une joie indescriptible monte soudain en elle et un cri jubilant s'échappe de ses lèvres:

— Henri!... ô Henri!... Grand Ciel! Est-ce bien vous? Vous vivez donc?... Oh! la joie m'étrangle!

Elle tend les bras vers lui et veut se jeter à son cou.

Mais avec un geste froid, il fait quelques pas en arrière.

— La joie? répète-t-il, pendant qu'un rire satyrique se peint sur ses lèvres: Vous voulez dire: la peur, chère Olga! Parce que vous ne sauriez être heureuse de mon retour!

Surprise, Olga le regarde. Ses bras retombent le long de son corps.

— Quoi?... Oh Henri! que dites-vous? balbutie-t-elle. Je serais... ah, si vous saviez comme j'ai versé des pleurs quand on ne put trouver aucune trace de vous!

Le comte Henri jette un regard dédaigneux sur elle.

— Comédienne ! songe-t-il. Après cela, il se retourne vers les domestiques et montre les antichambres en commandant :

— Allez !... Fermez la porte !

Les deux disparaissent, bouche béante, et ferment la porte.

Le comte Henri prend une chaise et se place en face d'Olga.

— Bien... maintenant nous pouvons causer ! dit-il du même ton calme et dur. Epargnez vos larmes et vos sentiments de joie, Olga, car les uns et les autres sont de la comédie et vous ne me trompez pas par cela. J'ai eu assez d'expérience pour apprécier les événements et surtout vous connaître !

— Henri ! s'exclame-t-elle. Henri ! Mon Dieu ! que pensez-vous de moi ? Moi... qui déplorais de chagrin à cause de vous ? Et à cette heure, vous voilà revenu maintenant !... ah !

Elle se jette à ses pieds, pendant que de chaudes larmes coulent sur ses joues et qu'elle entoure de ses bras les jambes du comte en le regardant en extase.

— Henri ! soupire-t-elle d'un ton plein de passion et de chagrin. Ici... à genoux, je remercie Dieu de ce qu'il a exaucé mes prières et mes pleurs, qu'il me vous a rendu, qu'il vous a envoyé à moi !... Et vous appelez cela de l'hypocrisie ?... Seigneur !... Qu'ai-je fait donc ? Qu'ai-je donc dit, pour que vous me méconnaissiez de la sorte.

— Levez-vous, Olga ! dit-il rudement.

— Non ! Je vous supplie, Henri !... Ayez pitié... vous me tuez par vos paroles dures !

Avec un mouvement brusque, il se défit d'elle et se lève.

— Puisque vous vous supposez si innocente, je vais vous dire brièvement ce que vous avez méfait ! reprend le comte vivement. Vous prétendez n'être pas renseignée sur ce qui m'est arrivé, vous ne saviez pas où j'étais. Cela est un mensonge et je vais vous le prouver !

— Par le Dieu qui est au Ciel... Henri !

— Lorsque je disparus, le soir de l'enterrement de mon père, continuait-il en levant la voix, que pensiez-vous alors ? Que faisiez-vous pour me retrouver ?... Rien !

— Oh si, Henri ! Si ! Je... ah ! Joseph vous avait vu dans le château, après l'enterrement. Il vous voyait partir. Et depuis ce jour toute trace de vous avait disparu !

— Mensonge ! hurle-t-il dédaigneusement. Voulez-vous prétendre ne pas avoir su que ce misérable vaurien, le séducteur de Liane, m'avait effroyablement enfermé dans le sépulcre ?

— Quoi ?... Qui a fait cela ?... Oh, mon Dieu ! Suis-je donc folle ? Ou l'êtes-vous, Henri ?

— Vous jouez en vain la comédie ! Sans votre complicité et contre votre gré, ce bandit n'aurait pas osé faire cela. J'étais dans votre chemin... comme l'étaient aussi mon père et ma sœur. Oui, oui, Olga, j'ai ouvert les yeux... j'ai appris à vous connaître ! Vous êtes une...

— Arrêtez, Henri !... Au nom du Ciel, oh !... arrêtez !

Et comme il se tait involontairement, étonné à ce cri de désespoir, elle continue avec une ardeur extraordinaire :

— Non, Henri ! Dieu peut en témoigner : je n'avais pas d'idée de cet acte de bandit. Pouvez-vous croire réellement que je fus capable d'un tel méfait diabolique... que je vous aurais dit cela, à vous, l'homme que j'ai aimé passionnément et que j'aime encore !

— Ne parlez plus de cela ! lui crie-t-il. Votre amour... je sais ce que je dois en penser !

Olga se tord, comme fouettée par ces paroles.

Elle s'approche de lui et tend vers lui, d'un geste implorant, ses mains jointes, pendant que de grosses larmes coulent comme des perles, le long de ses joues.

— Vous me faites injustice, Henri !... implorent ses lèvres tremblantes de peur. Grande injustice ! Si j'avais seulement eu quelque soupçon où vous étiez, alors... j'ai, hélas ! cherché dans le sépulcre, mais vous n'étiez plus là !

— Non, j'étais, Dieu merci, sauvé de cette tombe !

— Et ensuite ? Pourquoi n'êtes-vous pas retourné au château ?

— Pourquoi ? Quelle drôle de question ? Vous le savez aussi bien que moi ?

— Ah ! Ne me soupçonnez pas, Henri !

— Oh, ne vous mettez pas en peine ! décline-t-il sèchement. Vous ne pouvez me tromper !

— Grand Dieu ! s'exclame Olga, désespérée. Vous ne me croyez pas ! Dites-moi qui m'a calomniée si fortement auprès de vous ?

— Eh bien, c'est vous-même ! dit-il amèrement. Ou bien, voulez-vous peut-être nier que vous m'avez misérablement renvoyé, quand je me suis adressé à vous dans mon plus grand malheur ?

— Vous avez... hélas ! quand cela a-t-il eu lieu ? Je ne sais rien de cela ! balbutie-t-elle.

— Hypocrite ! hurle-t-il et ses yeux lancent des éclairs de colère sur la femme. Ne vous ai-je pas écrit une lettre... une lettre de la prison... où la méchanceté et le manque d'intelligence m'avaient conduit ! Et n'avez-vous pas fait répondre à cette lettre que vous ne me connaissiez pas ? Je n'étais pas le comte de Rothenburg ! n'est-ce pas ? Oseriez-vous nier cette indignité ?

Olga ne peut prononcer une parole. Ses yeux sont comme fixés aux lèvres d'Henri.

— Quoi... une lettre ? prononce-t-elle en balbutiant, une lettre venant de la prison ! dites-vous ? Grand Dieu ! Henri ! Vous... vous étiez en prison ?

— Oui ! J'ai été en prison ! enfermé comme le plus vulgaire des malfaiteurs ; privé de mon nom, de mon rang, de mes droits d'homme. Et vous, Olga ! vous qui pouviez me sauver de cet enfer par un mot, par une parole, vous me l'avez refusé quand je suppliais ! Vous m'avez renié ! Vous ne vouliez pas me reconnaître !

— Dieu du Ciel ! ce n'est pas vrai ! Je n'ai pas reçu de lettre !

— Vous mentez !

— Non... non ! Oh Henri ! je suis la victime d'un horrible malentendu. Oh ! je prends le Ciel à témoin que je ne savais pas dans quel lieu vous trouviez. Si je l'avais su, j'aurais volé à votre secours, même aux risques et périls de ma vie !

Comme un éclair, les paroles de Margot passent par la tête du comte Henri.

Si vraiment Olga était moins coupable qu'il ne la croyait ?

— Donc vous ne savez rien d'une lettre ? répond-il d'une voix, qui exprime le doute.

— Devant Dieu qui m'écoute, non ! non ! Henri !... Mais je devine qui a intercepté la lettre et qui a envoyé la réponse.

— Ce ne peut être que le même vaurien, qui m'a enfermé dans le sépulcre ! mais je pense qu'il a agi pour votre compte, Olga !

— Ah ! le misérable bandit ! s'exclame Olga avec colère. Si j'avais eu le moindre soupçon !...

— Mais vous coudoyez ce misérable ! réplique le comte Henri, vous lui avez même octroyé une place de confiance ici, au château ?...

— Cela est vrai ! interrompt vivement Olga. Mais je ne le connaissais pas, j'étais loin de supposer que c'était un individu aussi méprisable !

— Oh ! Vous le connaissiez très bien. Vous avez appris à le connaître, quand il a séduit si ignoblement Liane ! Lors même, vous connaissiez très bien le scélérat, vous auriez dû entrevoir ses desseins !

— Comment pouvais-je faire cela ? Je n'avais aucun soupçon de ses intentions. Et puis, si je l'ai secouru, c'est par compassion. Je ne pouvais le laisser courir comme un vagabond !

A ces mots, le comte Henri devient livide.

— Quoi ? Le mari de Liane ! s'écrie-t-il tout éperdu. Quoi ! cet homme a-t-il le droit de se nommer ainsi ?

— Certainement ! Et il est de plus le père de son enfant ! certifie Olga, en appuyant sur ce dernier fait.

— Dieu ! Mon Dieu ! Quelle honte ! soupire le comte Henri.

— Croyez-vous, mon cher Henri, que j'aurais voulu m'intéresser à ce vaurien, si malheureusement ce que je viens de vous dire n'est pas la vérité. Je croyais agir d'après vos désirs, car le bandit voulait publier cette position de famille.

Le comte Henri approuve silencieusement de la tête, et ferme les poings dans un mouvement de colère impuissante.

— Où est-il ? ce triple bandit, ce monstre ? s'écrie-t-il, furieux. Je veux l'écraser, ce misérable voyou, ce séducteur de ma pauvre sœur. Qu'on me l'amène ! Il doit être encore ici ?

Le comte Henri se trouve dans un tel état de surexcitation, qu'Olga en a peur. Elle craint que sa furie puisse se tourner contre elle.

— Oh ! mon cher Henri ! Calmez-vous ! supplie-t-elle d'une voix séduisante. Le bandit n'est plus ici ! La police étant à ses trousses, il a dû fuir !

Mais une peur subite s'empare d'elle, car elle sait qu'elle ment et qu'Alfred peut entrer à chaque instant, pour prendre des informations avant de se rendre avec Fanny à l'auberge de la forêt.

S'il rentre, elle est perdue, car Henri le reconnaîtra à première vue.

Elle a toutes les raisons d'avoir peur, car le misérable individu se trouve tout près d'eux.

En effet : Alfred se trouve avec Fanny, depuis quelques instants, dans la chambre avoisinante, séparée de la première par une portière.

Ils étaient sur le point d'entrer dans la chambre d'Olga, lorsque la discussion qu'ils entendirent les arrêta.

Prudemment ils s'approchèrent jusqu'à la portière. Ils furent comme cloués au sol par la conversation qu'ils surprirent.

— Oui, dit le comte Henri en réponse aux dernières paroles d'Olga. Je sais aussi pourquoi il est recherché par la police. Il a assassiné l'avocat Nagel. Et vous, Olga, vous devez savoir quelque chose de ce crime !

— Moi ?... Seigneur de Dieu ! s'exclame Olga avec une indignation simulée... Qui donc ose prétendre une pareille chose ?

— Vous devez même avoir caché l'assassin ici au château, afin de le soustraire à la justice, continue Henri. Oui, il doit avoir tué l'avocat pour voler le testament de mon père. Et ce vol avait été fait pour votre compte.

Une pâleur livide couvre le visage d'Olga... Comme une statue de marbre, elle semble l'emblème de la consternation.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle. Non, vous ne pouvez croire cela de moi, Henri !

— Je répète simplement ce que l'on m'a communiqué !

— Et qui ? qui peut être celui qui m'a si odieusement calomniée ?

— Joseph, le valet de chambre de mon père m'a avoué sur son lit de mort qu'il avait volé le testament à l'assassin... Et il l'a caché ici au château même.

— Joseph !... Ah ! s'exclame Olga joyeusement, s'oubliant un moment. C'est lui donc !... Et se reprenant : Il est mort et c'est lui qui a volé le testament, dites-vous, Henri ?

— Oui, il est mort à la suite d'une blessure qu'il a reçue dans un combat avec un bandit.

Olga respire !

Puisque Joseph est mort, elle n'a plus à craindre de ce côté-là une déposition néfaste ! Elle ne soupçonne pas que cette déposition soit déjà faite.

— Le malheureux ! dit-elle d'une voix qu'elle tâche de rendre triste, a donc trouvé la mort. Je l'avais envoyé à votre recherche et faire une enquête, Henri. Je ne comprenais pas son silence.

— Moi je connais la raison, je sais qu'il avait trouvé mes traces. Je sais même plus ! ajoute-t-il d'un air menaçant, car il a encore divulgué davantage en cette heure d'agonie. Il a prétendu que vous, Olga, vous aviez sur la conscience la mort de mon père !

— Moi !!! Moi !!!

Comme pétrifiée, elle recule, et ses traits convulsés marquent l'angoisse d'une criminelle découverte.

— Oui, vous ! continue la voix accusante d'Henri ! Liane est innocente, je n'y ai jamais douté un instant, mais jamais ! au grand jamais ! je ne vous aurais supposée capable d'une telle monstruosité. Maintenant, je ne puis plus douter. Joseph était votre complice et le moribond a tout avoué avant de mourir.

Il la saisit par le bras et lui dit avec fermeté :

— Osez-vous nier plus longtemps ? Avouez que le misérable, machine infernale dans vos mains, a dit la vérité !

A cet instant terrible, Olga entrevoit le danger, elle fait un effort surhumain pour se maîtriser. Elle voit devant ses pieds le gouffre qui semble vouloir l'engloutir. Malheur à elle si elle ne parvient pas à déjouer le comte.

— Mais comment ? Qu'est-ce qu'elle peut bien inventer pour s'excuser. Des idées bizarres traversent son esprit !

— Répondez ! rugit le comte. Défendez-vous, et si vous ne savez pas ! Par Dieu ! je vous livrerai sans pitié à la justice !

Voilà qu'Olga se lève et prend une position majestueuse. Elle va jouer son tout ou rien.

— Henri ! dit-elle d'une voix remplie de larmes : Si un autre que vous exprimait cette accusation, je n'aurais qu'une seule réponse : le mépris et le dégoût. Envers vous je veux me défendre, quoiqu'il m'en coûte, que vous, si intelligent, ayez un moment cru à cette infamie !

— Mais Joseph me l'a affirmé. Il vous accusait.

— Le misérable en a menti ! interrompt Olga. Il vous a trompé, trompé honteusement, Henri !

— Ce n'est pas à moi qu'il a fait des aveux, mais à un autre !

— Ah ! Quel est cet autre ?

— Peu vous importe la personne. Sachez qu'elle est incapable d'un mensonge ! J'en réponds !

— C'est possible. Je ne puis pas en juger ! sourit ironiquement Olga. Il y en a beaucoup qui mentent sur leur lit de mort. Je ne saurais m'expliquer cette accusation de la part de Joseph. Il se peut très bien qu'il avait déjà perdu la raison et qu'il ne savait plus ce qu'il disait ?

— Cela se pourrait, répond le comte Henri, en haussant les épaules.

Il commence à hésiter. Il voudrait croire à l'innocence d'Olga.

La rusée femme s'aperçoit de l'influence qu'elle a gagnée; elle continue avec une voix douceuse :

— Oh ! je me suis souvent demandée si Liane était vraiment coupable. Dieu seul pourrait dire qui a versé le poison dans le verre de votre père. Ma conscience est tranquille !... Qui sait si cette action n'était pas une erreur, une inadvertance de la part des employés ?

Elle soupire profondément et prend doucement les mains d'Henri... Après un moment de silence, elle continue en sanglotant :

— Et maintenant, Henri, vous venez m'accuser ici du plus horrible forfait. Vous me prenez pour la plus indigne créature possible. Vous me supposez capable d'avoir tué mon époux que j'aimais et que je pleure encore. Oh ! c'est terrible ! Cela me fend le cœur ! Moi, qui ai tant souffert !

Le comte Henri, qui était déjà à moitié convaincu de l'innocence, est presque entièrement persuadé qu'il s'est trompé.

Il lui semble que personne ne pourrait jouer la comédie à ce point. Néanmoins il ne veut pas se faire tout à fait à l'idée de s'être trompé. Un petit germe de doute persiste encore.

Vous pouvez avoir raison, Olga, dit-il d'une voix plus calme. Je veux laisser à l'avenir le soin de dévoiler ces horribles faits; mais il faut que tout s'éclaircisse et... car je veux savoir toute... oui toute la vérité ! Aussi la disparition mystérieuse de Liane ! Oui, à propos, quelle est la morte que vous avez fait déposer dans le caveau de famille ? demande-t-il en fixant la comtesse.

— Mais, d'après ma conviction, c'est Liane ! répond Olga impassiblement.

— On m'a raconté que Liane vit encore ! reprend-il avec feu. Dites-moi la vérité, Olga, vous devez le savoir. Est-ce ainsi ? oui ? ou non ?

— Mon Dieu, Henri ! Que répondrai-je ? Je n'ai plus rien appris de Liane ? Je ne puis croire non plus qu'il puisse y avoir erreur !

— Dites-moi : Comment se fait-il que ma sœur, la comtesse de Rothenburg, était forcée de se cacher sous un déguisement d'aide-jardinier, dans la maison paternelle ? Expliquez-moi comment Liane se précipita dans l'eau et se noya ? J'exige de vous que vous prouviez votre innocence !

La comédienne perfide reprend sa figure de vertu outragée. En pleurant, elle dit :

— Oh ! mon cher Henri, je vois bien que des gens sans scrupules m'ont accusée auprès de vous. Oui, je le sais, j'ai des ennemis mortels et acharnés, sanglote-t-elle.

Après un instant de silence, elle continue :

— Voici ce que je sais : Une nuit je fus avertie par Joseph et ma camériste que des voleurs s'étaient introduits dans le château. En effet nous avons vu deux hommes qui tentèrent de s'enfuir. L'un fut reconnu comme étant le jardinier Horn, l'autre s'élança dans le parc poursuivi par mes gens de service et par moi. L'administrateur Alfred Wenzel, ce bandit misérable, se joignit à nous. C'est lui qui a atteint le fuyard au bord du précipice. Quand j'arrivai sur place, je le vis se battant avec le fuyard. Tout à coup, et avant que j'eusse pu l'empêcher le fuyard se précipita dans l'abîme.

Comme le comte Henri la regarde continuellement, elle continue avec une voix tremblante :

— Vous comprendrez ma consternation, cher Henri, quand ce scélérat vint me révéler que le voleur supposé n'était autre que Liane ! Avec un cri de rage je m'élançai sur le misérable et je m'écriai : Alors, vous êtes l'assassin de la pauvre enfant, car vous l'avez poussée dans le précipice ! Mais il prétendait sur son âme et conscience que

c'était un accident, qu'en luttant le pied a glissé et qu'il a vainement essayé de la saisir au moment qu'elle tombait. Le lendemain on a retiré le cadavre de l'eau. Nous ne pouvions plus douter, c'était bien Liane. Maintenant je crois encore que nous ne nous sommes pas trompés. De plus, le vieux Horn a affirmé que Liane était son aide !

Des sentiments douloureux remplissent le cœur d'Henri. Aucune parole ne lui échappe.

— J'ai dû congédier le vieillard, reprend-elle, parce qu'il m'accusait injustement et qu'il m'insultait. J'aurais pu le poursuivre en justice, mais j'eus pitié de lui.

— Demain j'aurai un entretien avec le vieux, est la réponse du comte. Ce qui concerne Liane, malgré tout au monde, j'ai la conviction qu'elle est encore en vie. Cette idée a été renforcée par un homme qui a fait des recherches. Il a aussi recherché ce coquin de Wenzel ; ce misérable se cachait, paraît-il, ici au château.

— Je devine qui vous voulez dire, cher Henri ! dit Olga d'un ton railleur. En effet, cet homme — un détective — est venu plusieurs fois ici, il s'était fait à l'idée que ce misérable se trouvait au château !

— Oui, et le fonctionnaire a dû payer cher son zèle fidèle ! interrompit Henri d'un ton aigu, et le bon vieux forestier Meinhard était considéré comme meurtrier. Ce sont franchement des choses étranges que je dois apprendre à mon retour !

— Le forestier est probablement innocent de la mort du commissaire, déclare Olga d'un ton décidé. Je ne comprends pas comment on ait pu soupçonner cet homme !

— Vous avez raison ! approuve Henri et j'emploierai toute mon influence pour délivrer l'innocent. Pour ma part, le meurtrier du détective ne peut être que ce bandit de Wenzel !

Olga se saisit au premier instant, mais ensuite elle éclate d'un rire diabolique.

Elle songe subitement qu'elle peut se remettre dans la plus vive lumière en accumulant tous ces méfaits sur la tête d'Alfred.

Maintenant que le comte Henri est de retour, il ne peut rester plus longtemps ici. Elle sent monter en elle une haine mortelle et une vengeance terrible contre l'individu, qui la trompait si indignement et qui est la cause de tout le malheur arrivé au comte Henri.

Elle est, par conséquent, complètement d'accord avec lui.

— Oui, personne d'autre qu'Alfred ne peut être l'assassin ! argumente-t-elle, toute convaincue.

Elle insulte et maudit son fidèle allié et complice et le jure aux ténèbres de l'enfer.

Elle ne soupçonne pas qu'Alfred entend chacun de ses mots envenimés.

— Ecoutez-moi un peu cette vipère ! dit-il en grinçant des dents et ses yeux lancent des éclairs de rage vers Olga. Est-ce que j'ai mérité cela ? Ah ! je vous tue ! je vous assassine, misérable !

Il saisit une arme, que se trouve dans son manteau et, quelques instants après, un poignard tranchant reluit entre ses doigts.

Fanny prend soudain le bras de cet homme insensé et le fait reculer.

— Silence ! Etes-vous devenu fou ? lui chuchote-t-elle à l'oreille. Si vous vous montrez à cette heure, vous êtes perdu. Et personne plus que la comtesse ne se réjouira de vous voir conduire à la prison, les chaînes aux poignets !

— Cela m'est indifférent pour le moment ! gémit Alfred, mais il ne fait pas d'avance pour mettre ses projets à exécution.

Olga continue entre-temps à parler avec Henri, car, ni elle, ni Henri n'ont rien entendu de la conversation qui se passait dans la chambre voisine.

Sous un torrent de larmes et de sanglots, l'hypocrite veut démontrer son innocence et refuser tout ce qu'on veut mettre à sa charge.

Là, où il n'y a que l'ombre d'une accusation pour elle, elle le met sur le comte d'Alfred.

Et par sa comédie artistique elle parvient à chasser la dernière suspicion du cœur du comte.

Elle devient plus attrayante, et le comte paraît plus gentil. A cette vue, Olga devient de plus en plus passionnée.

Elle met les bras autour de son cou, l'embrasse et le tire à côté d'elle sur le divan.

Elle exprime de nouveau son bonheur de le revoir, sous mille gentillesses.

Le voilà enfin revenu !... celui qu'elle adore et pour qui elle donnerait tout !

Elle l'attire plus près d'elle et lui dit, suppliante :

— Et maintenant, cher Henri, racontez-moi vos aventures ; dites-moi surtout comment vous vous êtes évadé de la prison.

— Sans secours, cela m'aurait été impossible, soupire-t-il. Et si un bon ange n'avait pas eu pitié de moi... je me trouverais encore, en ce moment, au tombeau des vivants.

— Un ange ! rit Olga incroyablement. Que voulez-vous dire par là, cher Henri ? Je suppose que cet ange était un geolier qui s'est laissé convaincre que vous êtes le comte de Rothenburg et qui...

— Non, c'était une jeune fille, un ange doux et gentil, qui, par amour pour moi, ne craignait point le danger et qui plus d'une fois risquait sa vie pour moi ! s'écrie le comte plein d'extase. Ses yeux avaient un rayonnement qui, ajouté à l'emphase avec laquelle il parlait, étonnaient Olga au plus haut degré.

— Une fille ! répète-t-elle, inquiète. Comment avez-vous donc connu cet ange, cher Henri ? ajoute-t-elle d'un ton ironique.

Alors, le comte Henri commence à narrer ses aventures ainsi que celles de Margot.

Ce qu'elle apprend la remplit d'inquiétude, car elle entend clairement, par la façon dont parle Henri, que celui-ci est épris de la fille modeste.

Une jalousie enragée s'empare d'elle et elle sent en son cœur une haine envenimée s'éveiller.

Et comme s'il voulait faire disparaître ses derniers scrupules, Henri reprend :

— Oui, chère Olga, cette jeune fille adorable et gentille a toute mon âme, et je me sens infiniment heureux à l'idée de pouvoir bientôt la considérer comme la mienne. Bientôt je retourne au moulin pour la chercher et l'amener ici. Et j'espère, Olga, que vous recevrez ma fiancée avec indulgence et amour et que vous la considérerez comme votre sœur.

Ses lèvres se plient à un rire forcé et machinalement elle acquiesce de la tête :

— Sûr, cher Henri !

Cependant, elle pense le contraire et sent naître une rage folle et une haine mortelle envers l'innocente Margot.

Elle avait formé les plus beaux projets d'avenir, elle se voyait déjà à la fin de son but, la femme d'Henri !

Et voilà que cette intrigante se plaçait entre eux et menaçait d'anéantir tout son espoir.

— Ah ! se dit-elle. Je devrai céder la place à cette bourgeoise, à cette fille de bandit !... moi, la comtesse de Rothenburg ?... Jamais ! Cette créature ne sera jamais à lui et ne sera

jamais la maîtresse dans cette maison. Je devrai me plier d'après cette misérable ? Lui laisser l'homme que j'aime avec toute la passion qu'un cœur de femme peut posséder ? Oh ! Jamais ! Je l'anéantirai ! Jamais, il ne la reverra !

Ah ! si le comte Henri avait pu lire au fond de son cœur et deviner ses idées, il n'aurait pas parlé avec cette insouciance, ni avec ce bonheur de son amour pour Margot.

Mais avec un aplomb et une force surnaturelle Olga sait se contenir.

Chaque mot concernant Margot lui perce le cœur comme un coup de poignard. Mais, à la fin, la femme diabolique ne peut plus se retenir.

Tout à coup, elle se lève et s'élance à travers la chambre, les yeux étincelants, elle s'écrie :

— Henri ! Tout est donc fini entre nous ? Vous m'avez oubliée, n'est-ce pas ? Cependant vous m'avez juré fidélité et amour ? Vous avez donc oublié ce que vous m'avez promis dans une moment solennel ?

Comme stupéfait, il regarde cette femme que la colère rend plus belle et plus aveuglante.

Sa physionomie devient sombre, et d'un air grave il lui répond :

— Et vous, chère Olga, avez-vous oublié ce qui s'est passé après ? N'est-ce pas vous-même qui m'avez repoussé pour marier mon père ?

— Hélas, oui, c'est vrai ! Mais...

— Comment pouvez-vous donc m'accuser ! poursuit le comte en s'excusant. Et même si tout cela n'était pas, ce serait tout à fait impossible que j'épouse... la veuve de mon père... donc ma propre belle-mère ! Non ! Olga ! vous-même vous ne voudriez pas cela !

— Oh ! pourquoi cela ne serait-il pas possible ? Cela ne dépend que de vous, Henri !

— Non, c'est impossible, dit-il, décidé.

— Parce que vous avez trouvé cette fille qui vous enlance le cœur par ses intrigues, répond Olga, tremblante d'excitation.

« Cet ange adorable... ha, ha ! êtes-vous aveugle Henri ! Ce n'est pas par amour, mais par intérêt que cette créature s'est jetée dans vos bras. Elle veut devenir comtesse von Rothenburg ! Ah oui, je le crois bien ! conclut-elle, en ricanant de rage et de dépit.

— Et elle le deviendra ! répond le comte, irrité. Et si vous tenez à notre amitié, Olga, ne vous permettez plus d'insulter ma fiancée et de la traiter avec tant de mépris. Cela nous séparerait pour toujours.

— Ah ! l'insensé ! l'insensé ! clame-t-elle, ne se maîtrisant plus de rage et de désespoir.

Mais le comte Henri ne l'entend pas. Après ses dernières paroles, il s'est enfui furieux, fermant vivement la porte derrière lui.

Maintenant qu'Olga se voit seule, elle donne libre cours à sa sauvagerie diabolique.

Comme une furie écumanant de rage, elle fait le tour de la chambre en vociférant les malédictions les plus odieuses et les menaces les plus terribles.

— Emmenez-la moi, cette princesse de vertu ! ricane-t-elle, et votre bonheur aura une fin terrible ! Cette fille ne vous possédera jamais, dussé-je l'étrangler, le jour du mariage !

Elle offre un aspect terrible : tout en sueur, elle lève les poings menaçants et ses yeux dilatés semblent lancer des éclairs.

D'un coup, sa furie cesse et un cri d'effroi s'échappe de sa bouche ! Dans la pièce attenante, elle entend le rire ironique d'Alfred, qui apparaît derrière la portière, tenant encore le poignard en main.

[A suivre au prochain numéro]

MES RECETTES

de Cuisine

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

Par Mme ROSE LACROIX

SHORT-CAKE ECOSSAIS

- 1 tasse de farine tamisée 2 c. à thé de poudre à pâte
1 c. à thé de sel
1 tasse de farine d'avoine ½ tasse de graisse
¾ de tasse d'eau froide

Mettre dans un bol tous les ingrédients secs, ajouter la graisse coupée en petits morceaux, bien mélanger à l'aide d'une fourchette ou des mains. Délayer avec juste assez d'eau froide pour en faire une pâte. Diviser en deux. Etendre à l'aide des mains dans 2 assiettes à gâteaux beurrées et faire cuire à four modérément chaud 400° F. 15 à 20 minutes. Etendre sur un des gâteaux une blanquette de viande, remettre l'autre gâteau au-dessus et servir très chaud.

BLANQUETTE DE VIANDE

- 2 c. à tb. de graisse 2 c. à tb. d'oignon haché finement
2 tasses de viande cuite: veau ou agneau
1 tasse de navet et carottes cuits et coupés en dés
2 tasses de sauce blanche

Faire revenir l'oignon haché finement dans la graisse, 5 minutes. Ajouter la viande et les légumes, remuer sur le feu durant encore 5 minutes et bien mélanger à la sauce blanche. C'est une excellente manière d'utiliser une desserte de viande. La farine d'avoine contenue dans la recette de la pâte augmente la valeur nutritive de ce mets.

ILETTES FLOTTANTES

- 2 c. à tb. de sucre 1 c. à tb. d'amidon de maïs
1 pincée de sel
2 œufs 2 tasses de lait
¼ de c. à thé de cannelle

Mettre dans un bain-marie le sucre, l'amidon de maïs et le sel. Ajouter les 2 jaunes d'œufs battus et la cannelle. Mélanger avec les ingrédients secs, délayer avec le lait et faire cuire jusqu'à consistance de crème. Mettre dans des coupes ou des assiettes à dessert. D'autre part, battre les 2 blancs d'œufs en neige ferme, et ajouter 4 c. à tb. de sucre. Quand les œufs sont bien montés et fermes, les jeter par cuillerées à table dans un grand bol ou une casserole remplie d'eau bouillante. Au bout de 8 à 10 minutes, enlever les blancs d'œufs et déposer sur la crème aux jaunes d'œufs. On peut agrémenter ce simple dessert en mettant sur les blancs d'œufs une petite cuillerée à thé de gelée ou de confiture au choix.

POUDING AUX PRUNEAUX ET AU MIEL

- 1 tasse de pruneaux cuits et hachés ½ tasse de miel
1 tasse de mie de pain pressée
1 tasse de lait chaud 1 œuf

Faire gonfler les pruneaux à la vapeur ou les faire cuire dans juste assez d'eau pour les faire gonfler et pouvoir les dénoyauter. Couper en petits morceaux. Mettre dans un bol avec le miel, la mie de pain, le lait et l'œuf bien battu. Verser dans un plat à pouding beurré et faire cuire au four de 350° F. 40 à 45 minutes. Servir chaud ou froid avec de la crème légère. Le miel peut être remplacé par du sirop d'érable, du sucre ou de la cassonade. La mie de pain demande à être pressée dans la tasse; autrement, on n'obtiendra pas la consistance voulue.

SAUCISSES AU MACARONI

- ½ livre de macaroni 2 pintes d'eau bouillante
1 c. à tb. de sel
1 gros oignon émincé ½ livre de saucisses
2 c. à tb. de graisse
½ piment vert 1 tasse de tomates en conserve
sel et poivre

Faire cuire le macaroni dans 2 pintes d'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit bien gonflé. D'autre part, faire chauffer la graisse et y faire sauter la saucisse coupée en bouts d'un demi-pouce. Ajouter l'oignon émincé, le piment vert si l'on peut en obtenir facilement; autrement, le supprimer puis les tomates. Laisser cuire doucement 15 minutes. Verser sur le macaroni bien égoutté et servir bouillant.

PAIN D'EPICES AU MIEL

- ¼ de tasse de graisse ½ tasse de sucre
2 œufs
1½ tasse de farine ½ c. à thé de bicarbonate de soude
1½ c. à thé de poudre à pâte
½ c. à thé de sel 1 c. à tb. de gingembre
1 c. à thé de cannelle
½ c. à thé de clou ½ tasse de miel
½ tasse d'eau bouillante

Défaire la graisse en crème, ajouter le sucre graduellement puis les 2 œufs l'un après l'autre et bien battre. Tamiser la farine, la mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre, le soda et le sel. Mélanger l'eau bouillante avec le miel. Incorporer la farine au premier mélange alternant avec le miel et l'eau. Verser dans un moule beurré et légèrement fariné et cuire à four lent 325° F. 50 à 60 minutes. Couper en carrés et servir chaud.



UN BON TUYAU...

Dans l'antichambre des médecins, des dentistes... Dans les kiosques à journaux, aux comptoirs des gares de chemin de fer et d'autobus, sur les trains, dans les tramways, dans les hôtels; bref, partout, on voit des gens achetant ou lisant

LA REVUE POPULAIRE

Qu'est-ce à dire, sinon que ce magazine porte bien son nom!... Et ce critère, que vous pouvez constater par vous-même, est largement dépassé par cet autre, plus éloquent encore, qu'est l'abonnement... Cette vogue de

LA REVUE POPULAIRE

a toujours été croissante depuis sa fondation qui remonte à plus de trente-sept ans, ce qui, entre nous, démontre péremptoirement que la durée d'un produit est en relation directe avec le maintien de sa qualité. Voilà ce que constatent, depuis longtemps, tous les amis de

LA REVUE POPULAIRE

Si vous n'êtes pas de ce nombre, ne tardez pas plus longtemps: joignez-vous-y et vous aurez tôt fait de partager notre avis. Le risque n'est pas grand: \$1.50, et vous avez tellement à gagner...

Coupon d'abonnement: LA REVUE POPULAIRE -----

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Canada seulement).
IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

LANGUE FRANÇAISE

DIVERTISSEZ-VOUS AVEC LES MOTS!

Continuons la bonne recette d'augmenter votre vocabulaire sans vous fatiguer les méninges !

par ALBERT LEMIEUX

Comment se porte votre vocabulaire aujourd'hui ? Voici une série d'exercices à la bonne franquette qui vous permettront d'ausculter le cœur de votre vocabulaire et vous apprendront une foule de mots nouveaux d'une manière agréable et récréative.

Suivez les instructions de chaque questionnaire et comparez vos réponses à celles qui sont données à la fin de cette leçon. Chaque question vaut deux points. Si vous avez un vocabulaire vigoureux, vous marquerez au moins 60, ou une moyenne de trois bonnes réponses par groupe. Si vous atteignez 80 ou mieux, vous pouvez vous flatter d'être une personne sur dix qui possède une connaissance supérieure de notre belle langue française.

EXERCICE I — COMPARAISON DES MOTS

INSTRUCTIONS. Si les deux mots suivants ont le même sens, inscrivez la lettre M entre les deux ; s'ils ont une signification contraire, mettez un C ; s'ils n'ont aucun rapport entre eux, faites un N.

Votre pourcentage :

Pourcentage maximum : 10

- | | | |
|----------------|-------------|--------------------------|
| 1. — boudeur | maussade | ☐ |
| 2. — bavard | loquace | ☐ |
| 3. — dodu | chétif | ☐ |
| 4. — furieux | irascible | ☐ |
| 5. — apathique | léthargique | ☐ |

EXERCICE II — IL Y A METRES ET METRES !

INSTRUCTIONS. Suivant chaque instrument en "mètre", introduisez la lettre qui représente sa fonction énumérée dans la colonne de droite.

Votre pourcentage :

Pourcentage maximum : 10

- | | | |
|------------------|-------------------------------|--------------------------|
| 1. — chronomètre | (a) pression atmosphérique | ☐ |
| 2. — pedomètre | (b) pression artérielle | ☐ |
| 3. — baromètre | (c) compte-pas | ☐ |
| 4. — pyromètre | (d) les heures | ☐ |
| 5. — sphymomètre | (e) températures très élevées | ☐ |

EXERCICE III — A VOTRE CHOIX, MESDAMES, MESSIEURS !

INSTRUCTIONS. Faites un cercle autour de (a), (b), ou (c) selon que vous jugerez qu'elle définit l'adjectif en italique.

Votre pourcentage :

Pourcentage maximum : 10

- | | | |
|-----------------------------|---|--------------------------|
| 1. — une nature flegmatique | (a) <i>douceuse</i> ; (b) <i>calme</i> ; (c) <i>vigilante</i> | ☐ |
| 2. — un joueur invétéré | (a) <i>fantasque</i> ; (b) <i>ardent</i> ; (c) <i>endurci</i> | ☐ |
| 3. — un visage exsangue | (a) <i>cadavérique</i> ; (b) <i>jovial</i> ; (c) <i>indifférent</i> | ☐ |
| 4. — un rire cynique | (a) <i>déceptif</i> ; (b) <i>dédaigneux</i> ; (c) <i>cassant</i> | ☐ |
| 5. — une citation textuelle | (a) <i>raturée</i> ; (b) <i>conforme</i> ; (c) <i>personnelle</i> | ☐ |

EXERCICE IV — MAIS, OUI, C'EST UNE MANIE !

INSTRUCTIONS. Introduisez la lettre du maniaque désigné dans la colonne de gauche.

Votre pourcentage :

Pourcentage maximum : 10

- | | | |
|--|----------------|--------------------------|
| 1. — Qui est atteint de la manie irrésistible du vol | (a) anglomane | ☐ |
| 2. — Celui qui a la tendance malative à boire sans cesse | (b) cleptomane | ☐ |
| 3. — Un admirateur outré des Anglais | (c) dipsomane | ☐ |
| 4. — Celui qui a la passion excessive des livres | (d) pyromane | ☐ |
| 5. — Celui qui possède un amour déréglé de la musique | (e) bibliomane | ☐ |
| | (f) mélomane | ☐ |

(Un des maniaques ci-haut est un "rossignol" que nous mettons de trop pour troubler l'harmonie).

REPONSES

Exercice I — 1. — M ; 2. — M ; 3. — C ; 4. — M ; 5. — M.

Exercice II — 1. — D ; 2. — C ; 3. — A ; 4. — E ; 5. — B.

Exercice III — 1. — B ; 2. — C ; 3. — A ; 4. — B ; 5. — B.

Exercice IV — 1. — B ; 2. — C ; 3. — A ; 4. — E ; 5. — F.

RIONS, c'est l'heure...

— Est-ce un homme sûr de lui-même ?

— Je vous crois ! quand il fait des mots croisés c'est à l'encre et jamais au crayon.

— Vous revenez des Indes ? avez-vous été bien chanceux à la chasse au tigre ?

— J'en suis très satisfait, j'ai eu la chance de ne pas en rencontrer un seul.

— J'avais une ferme si grande que je devais commencer de bonne heure à labourer ; je commençais un sillon au printemps et je n'arrivais au bout qu'à l'automne.

— La mienne était encore plus grande que ça ; quand un couple de jeunes mariés allaient traire les vaches, c'était leurs enfants qui rapportaient le lait.

— Tu n'es plus éleveur de chevaux de course ?

— Non, j'ai fait fortune et aujourd'hui je profite de la vie.

— Tu es bien chanceux d'avoir fait fortune.

— Il faut te dire que je n'élevais que des chevaux extraordinaires ; pour t'en donner une idée, ils pouvaient suivre le plus rapide chemin de fer sur une longueur de cinquante milles.

— J'en ai eu un meilleur que ça. Une fois je me promenais à cheval et j'étais à une centaine de milles de la maison quand il arrive une tempête effroyable, je fais demi-tour et je reviens à toute vitesse chez moi ; l'orage avait beau être poussé par un violent ouragan j'étais toujours en avant de lui et je suis rentré sans avoir reçu la moindre goutte de pluie. Derrière moi mon chien me suivait en courant, mais comme il ne pouvait pas aller si vite que moi, il a dû faire les dix derniers milles à la nage.

— Quand j'étais dans les pays sauvages d'Afrique, j'ai été attaqué par une cinquantaine de cannibales mais je me suis battu bravement contre eux et je les ai tous tués.

— Je me souviens que tu m'as déjà conté cette histoire-là il y a une dizaine d'années mais alors tu ne parlais que de cinq ou six cannibales.

— C'est bien possible mais il y a une dizaine d'années tu étais encore trop jeune pour que je risque de t'effrayer en te racontant la vérité tout entière.

— Tu me dis avoir eu un frère qui avait douze pieds de hauteur ? jamais tu ne me feras croire ça.

— C'est pourtant l'exacte vérité et tu vas bien le comprendre ; deux moitiés font un tout complet, n'est-ce pas ?

— Nous sommes d'accord là-dessus.

— Eh bien, j'ai eu deux demi-frères qui avaient chacun six pieds de hauteur. A eux deux ça faisait bien un frère entier de douze pieds.

— Est-ce que les arbres poussent très haut dans votre pays ?

— Oui, même que ça prend deux personnes pour en voir toute la hauteur.

— Comment cela ?

— L'une commence à regarder en partant de la base et quand elle est fatiguée, c'est la deuxième qui continue jusqu'à ce qu'elle ait vu le sommet de l'arbre.

— Est-ce que tous les copains sont rentrés de la chasse au bois.

— Oui.

— Tous les six ?

— Oui, il n'en manque pas un seul.

— Ah, tant mieux ! alors c'est bien sur un chevreuil que j'ai tiré tout à l'heure.

Un chasseur novice aperçoit un aigle qui plane et il lui envoie un coup de fusil ; par une chance extraordinaire il l'atteint et l'aigle dégringole du haut des airs.

— J'aurais pu économiser ma cartouche, se dit le bonhomme, l'oiseau se serait certainement tué tout seul en tombant de si haut.

— Tire donc pas ce chevreuil-là, ton fusil n'est pas chargé et tu n'as plus de cartouches.

— Parle pas si fort, le chevreuil n'en sait rien.

— Tu as été aux courses hier, as-tu eu de la chance ?

— Oui, j'ai trouvé un vingt-cinq cents à terre, alors je n'ai pas été forcé de rentrer à pied chez moi.

Une bonne vieille femme voit tirer au câble pour la première fois de sa vie ; elle regarde depuis dix minutes les deux équipes qui, chacune à un bout de câble, s'efforcent d'entraîner les adversaires.

— En voilà des fous ! s'écrie la bonne femme, ils n'arriveront jamais à casser cette grosse corde-là et ça serait si simple de se servir d'un bon couteau.

— Etes-vous allée à la grande exposition de peinture, chère madame ?

— Oui, chère amie.

— Est-ce que la chose en valait la peine ? je n'ai malheureusement pas pu y aller.

— Ne regrettez rien, madame, il n'y avait pas un seul chapeau de femme intéressant.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— De la culture ; je plante des choux et je réussis admirablement. Imagine-toi qu'un de mes choux est devenu si gros que, par un jour de pluie, une centaine de personnes sont allées se mettre à l'abri dessous. Et toi, que fais-tu ?

— Je fabrique des casseroles.

— Quelles casseroles ?

— De très grandes ; la dernière que j'ai faite avait au moins cinquante pieds de diamètre.

— Ça n'a pas de bon sens ! à quoi pourrait bien servir une telle casserole ?

— Mais tout simplement à faire cuire ton chou.

— Est-ce vrai que tu as été en expédition du côté du pôle nord ?

— Oui, et il y faisait si froid qu'un jour la flamme de la chandelle a gelé, de sorte que nous n'avons pas pu souffler la chandelle.

— Ce n'est rien, ça ; je suis allé un jour dans un pays si froid que les paroles gelaient au fur et à mesure qu'elles nous sortaient de la bouche. ensuite nous devions les ramasser et les mettre dans la poêle pour les faire fondre afin de savoir ce que nous avions dit.

La Reine des Sioux

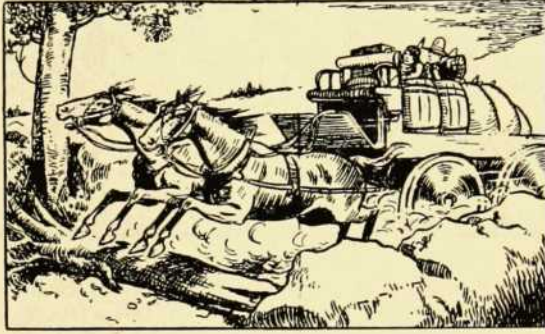


SIXIEME EPISODE

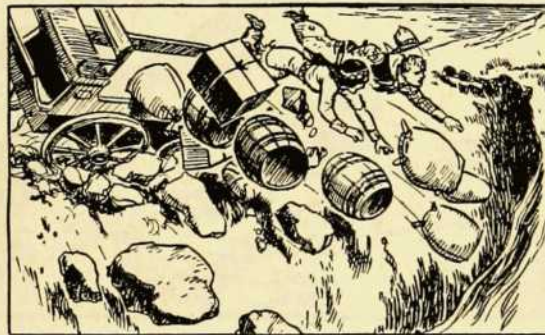


1 — Un cri sourd s'échappa des lèvres du conducteur de la voiture, et il tomba blessé à l'épaule par une flèche, lancée par un Peau-Rouge. Les deux jeunes gens n'avaient pu remédier sur la timide lenteur bien connue de ces animaux, surtout lorsque, repus, ils sont à demi paralysés par la digestion ; et ils habituent à subir leurs attouchements et leurs simagrées. Un indigène des environs de Colombo en a, dit-on, découvert plusieurs qui vivent librement dans son jardin et il se sert comme épouvantail pour tenir les voleurs à l'écart. Les bouddhistes, à qui leur religion défend d'ôter la vie à aucun être animé, se contentent, lorsqu'ils trouvent un serpent venimeux, de l'enfermer dans un panier et de le laisser flotter sur une rivière. La statistique de Ceylan accuse, par année, une douzaine de morts occasionnées des morsures de serpents ; encore les accidents n'arrivent guère que la nuit, aux femmes ou aux enfants indigènes courent pieds nus dans les jungles. C'est une proposition minime, quand on pense à cette nombreuse population vit dans les forêts et ne porte jamais rien aux pieds pour garantir contre ces reptiles. Les Singhalais se servent, comme antidote contre les morsures des serpents, d'une poudre noire à texture très poreuse qui, appliquée sur la morsure, absorbe le venin et le fait disparaître.

4 — Soudain, Thomas aperçut le tronc d'arbre. Il tenta de retenir Colombe Blanche, mais à ce moment les roues touchaient l'arbre avec un craquement de bois. Les traits se brisèrent et la voiture tomba à la renverse.



2 — Mais en entendant le cri de Collin, ils se levèrent dans les barils et demeurèrent consternés, en voyant le véhicule cahoter avec force sur la route rocailleuse et les chevaux emportés au galop.



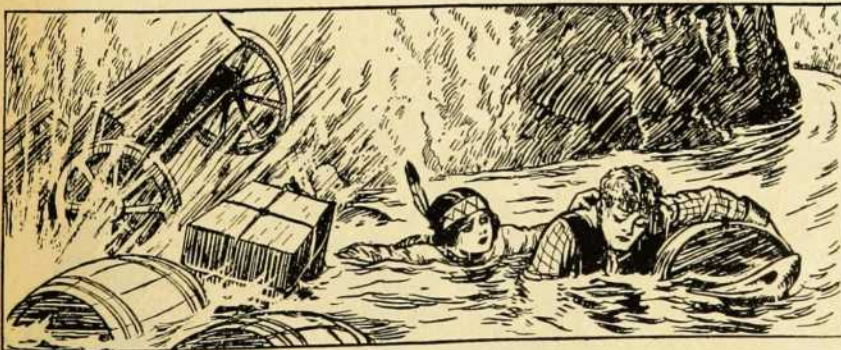
5 — Délivrés du fardeau qu'ils traînaient, les chevaux continuèrent leur course. La voiture fut entraînée dans le vide vers la rivière. Colombe Blanche laissa échapper un cri en tombant.



3 — Ils ne virent pas, cependant, l'arbre couché en travers de la route, juste à une courbe. Les chevaux passèrent par-dessus l'obstacle, les yeux injectés de sang. Rien ne pouvait arrêter leur course folle.



6 — "Thomas ! Thomas !" cria-t-elle. "Oh-hh !" Et le reste se perdit dans l'effroi, pendant que la voiture et son contenu tombaient sur eux. Colombe Blanche aperçut la rivière et y plongea doucement.



7 — Tout s'était passé si vite et avait été tellement inattendu que Colombe Blanche réalisait à peine ce qui était arrivé. Se débattant à la surface de l'eau, elle atteignit une boîte qui flottait ; elle allait s'y accrocher, lorsqu'un cri sourd attira son attention. Thomas se soutint à un baril et murmura : "Mon bras !"



8 — En quelques brasses, pendait inerte dans l'eau, le jeune chef indien, sur le murmura-t-elle.

Le même temps à une seule heure, près de deux cent mille inéquants passent devant les tribunaux de la terre entière.

Quand Hitler, aux époques de sa splendeur, prenait des vacances, il jouait presque toute la journée avec un assez grand chien de berger. Un jour que l'animal était malade, le vétérinaire chargé de le soigner déclara au dictateur : "C'est peut-être un beau chien, mais il n'est pas de pure race." Très affecté de cette découverte, Hitler se promena de long en large puis soudain il décréta : "Etablissez d'après lui le type du chien nazi." C'est ainsi qu'un nouveau type de chien naquit en Allemagne. Il paraît que le vétérinaire, au fond assez amusé de l'histoire, dit à l'un de ses amis : "Après tout, c'est assez logique ; Kant lui-même a déclaré qu'une race pure commence toujours par un bâtard."

Il y a une trentaine d'années, les gisements de salpêtre du Chili constituaient la seule ressource importante à l'agriculture puisait pour restituer au sol les éléments minéraux perdus par la croissance des plantes. On s'aperçut vite que l'usage de ces mines pouvait réduire à la famine une grande partie de l'humanité. C'est alors qu'on pensa à puiser dans l'atmosphère qui contient une grande quantité d'azote. La moitié des engrais agricoles, soit environ un million et demi de tonnes sont actuellement fournis par l'air.

la CHASSE au TRÉSOR

PREMIER EPISODE



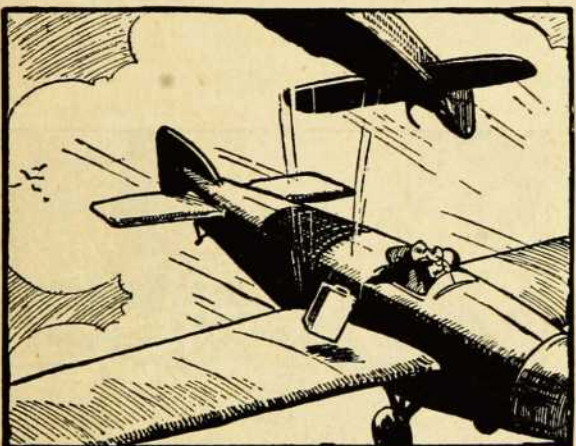
1—C'était une étrange paire d'amis que Paul Denis et Noiroto Béchard! Noiroto était un grand nègre sénégalais à figure réjouie, ayant la force d'un géant et la douceur d'un mouton.



2—Paul était un bon vivant et courageux garçon. Ils se trouvaient alors en Australie, travaillant où ils pouvaient. Un jour qu'ils dormaient sous un arbre, Paul s'éveilla soudain et tira son ami par l'oreille.



3—"Grosse pâte noire, comment puis-je dormir avec ton ronflement." Noiroto se leva en se frottant l'oreille. "Ce n'est pas moi, c'est cet aéroplane!" s'écria-t-il. Ils levèrent la tête et aperçurent deux avions qui semblaient se livrer bataille.



4—"Mais oui, ils se battent!" dit Noiroto. "Quelque chose de terrible va se passer là-haut, c'est sûr." Il était clair aux deux jeunes gens qu'un des avions était plus léger et plus rapide que l'autre.



5—Cet appareil était piloté par André Lorrain. Le gros avion tentait de le descendre. Mais André était un pilote habile et combatif. Soudain, un lourd bidon tomba sur l'aile de son avion.

val et j'étais de la maison pète effroyable, viens à toute ge avait beau lent ouragan de lui et je u la moindre re moi mon nt, mais com- er si vite que derniers mil-

les deux equ... un bout de câble, s'efforcent d'entraîner les adversaires.

— En voilà des fous! s'écrie la bonne femme, ils n'arriveront jamais à casser cette grosse corde-là et ça serait si simple de se servir d'un bon couteau.

— Etes-vous allée à la grande exposition de peinture, chère madame? — Oui, chère amie.

— Est-ce que la chose en valait la peine? je n'ai malheureusement pas pu y aller.

— Ne regrettez rien, madame, il n'y avait pas un seul chapeau de femme intéressant.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant?

les pays sau- attaqué par nibales mais nt contre eux

6—L'aile se brisa et l'avion tournoya. Heureusement André, qui sortit de la carlingue sous le choc, déclancha la ceinture de son parachute. Les jeunes gens qui regardaient la scène poussèrent un cri de terreur.

INSTRUCTIONS. Introduisez la lettre du maniaque des gauche.

Votre pourcentage :

- 1.— Qui est atteint de la manie irrésistible du vol
- 2.— Celui qui a la tendance malade à boire sans cesse
- 3.— Un admirateur outré des Anglais
- 4.— Celui qui a la passion excessive des livres
- 5.— Celui qui possède un amour déréglé de la musique

Pourcentage :

- (a) angloman
- (b) cleptoman
- (c) dipsoman
- (d) pyromane
- (e) biblioman
- (f) méloman

(Un des maniaques ci-haut est un "rossignol" qui de trop pour troubler l'harmonie)



8—Ne t'occupe pas de cela," dit-il à son compagnon, nous l'avons descendu. Maintenant il faut le plan. Ils descendirent de l'avion et coururent à André. Il connaissait ses ennemis et le but que ces derniers poursuivaient.



9—Ils le suivirent depuis l'Angleterre, afin de lui dérober le plan d'un trésor qu'il avait en sa possession. Le jeune homme attendit ses ennemis de pied ferme, quoique plus grands et plus forts que lui.

[Suite au prochain numéro]

REPONSES

Exercice I—1.—M; 2.—M; 3.—C; 4.—M; 5.—
Exercice II—1.—D; 2.—C; 3.—A; 4.—E; 5.—
Exercice III—1.—B; 2.—C; 3.—A; 4.—B; 5.—
Exercice IV—1.—B; 2.—C; 3.—A; 4.—E; 5.—



NOTES Encyclopédiques



Les nuages de poussière dus à la grande sécheresse présentent des dangers importants pour la santé humaine ; un rapport vient d'être fait sur cette question par les Services Sanitaires des Etats-Unis. Certaines régions, le Kansas, le Colorado, le New-Mexico, le Oklahoma et le Texas, sont depuis quelques années particulièrement éprouvées. Les courbes de mortalité de leurs habitants se sont sensiblement élevées avec l'accroissement des nuages de poussière. Selon les endroits, la proportion de ces déchets dangereux est variable mais ils contiennent des bactéries, des champignons nocifs et des ferments. L'irritation des voies respiratoires qu'ils provoquent rend plus facile la pénétration microbienne ; on observe d'importantes épidémies de rougeole, des sinusites, des laryngites, des bronchites, des pneumonies, des ulcères de la cornée, des infections des yeux. Dans les Etats les plus atteints, la mortalité du fait des maladies respiratoires était, il y a quelques années, de 70 pour 100,000 ; elle est maintenant de 99. Quant à la mortalité des enfants, elle est passée de 62,3 à 80,5 pour 100,000. On considère les poussières aux Etats-Unis comme une calamité nouvelle et tout un plan de lutte est à l'étude. On envisage la création de trombes d'air artificielles, qui formeraient une sorte de barrage et protégeraient les régions habitées et cultivées ; malheureusement, les nuages de poussière s'élèvent souvent à de très grandes hauteurs et à plusieurs reprises les avions d'expérimentation ont été obligés d'atterrir sans avoir pu les survoler. En attendant, les pouvoirs publics conseillent aux habitants des contrées les plus poussiéreuses de porter en permanence, pendant la saison sèche, des masques de gaze filtrante.

Les ophidiens ne sont pas plus nombreux à Ceylan que dans les autres contrées tropicales. Les serpents dangereux sont : le serpent à lunettes ou *cobra capello*, le seul mortel ; le tic-polonga (*Daboia elegans*), et le caravelle (*Trigonocephalus hypnalis*). On sait que les jongleurs de l'Inde ont toujours dans leurs sacs quelques serpents à lunettes avec lesquels ils amusent leurs spectateurs. Ils n'enlèvent pas les crochets venimeux à ces reptiles, comme on pourrait le croire, mais ils fondent leur témérité sur la timidité et la lenteur bien connues de ces animaux, surtout lorsque, bien repus, ils sont à demi paralysés par la digestion ; et ils les habituent à subir leurs attouchements et leurs simagrées. Un indigène des environs de Colombo en a, dit-on, domestiqué plusieurs qui vivent librement dans son jardin et dont il se sert comme épouvantail pour tenir les voleurs à l'écart. Les bouddhistes, à qui leur religion défend d'ôter la vie à aucun être animé, se contentent, lorsqu'ils trouvent un serpent venimeux, de l'enfermer dans un panier et de le laisser flotter sur une rivière. La statistique de Ceylan accuse à peine, par année, une douzaine de morts occasionnées par des morsures de serpents ; encore les accidents n'arrivent-ils guère que la nuit, aux femmes ou aux enfants indigènes qui courent pieds nus dans les jungles. C'est une proportion minime, quand on pense à cette nombreuse population qui vit dans les forêts et ne porte jamais rien aux pieds pour se garantir contre ces reptiles. Les Singhalais se servent, comme antidote contre les morsures des serpents, d'une pierre noirâtre à texture très poreuse qui, appliquée sur la plaie, y adhère fortement et absorbe le sang. D'après plusieurs expériences, il semble que la pierre n'est qu'un os calciné ; on la nomme *pambou-kalou*. Les charmeurs de serpents se servent aussi de racines d'aristoloche, avec lesquelles ils décrivent des cercles autour de la tête du cobra capello : ils croient ainsi le rendre incapable de leur nuire ; il n'est pas besoin de dire que c'est pure superstition. Il existe un serpent, le *Coryphodon Blumenbachii*, qui est inoffensif et qui pénètre souvent dans les habitations pour y chercher les rats dont il fait sa nourriture habituelle, et pour la destruction desquels il devient un puissant auxiliaire. Les Singhalais aiment à le voir rôder autour de leurs demeures. Wolf raconte qu'un de ces reptiles venait chaque soir partager le dîner de son maître, et s'en retournait ensuite se cacher dans le toit de chaume pour y attendre sa proie. Le serpent le plus grand de Ceylan, nullement dangereux du reste, est le python, qui atteint jusqu'à 15 pieds de long. Les serpents d'eau douce sont assez communs.

L'insigne boche de la croix gammée n'a pas été choisi par Hitler comme beaucoup de gens le croient, c'est Hermann Goering qui doit en avoir le crédit et la cause en remonte à l'époque où Goering avait encore une silhouette suffisamment élégante pour ne pas mériter le surnom de "truie verticale" dont les Belges l'ont gratifié. Un jour d'été de l'année 1921, le capitaine aviateur Hermann Goering, pilote dans une ligne commerciale scandinave, volait sur la Suède du sud. Brusquement, une panne au moteur l'obligea à se poser sur une prairie, près d'un château. Une jeune femme très belle et aux cheveux blonds vint à sa rencontre. Comme dans les contes, le jeune messager céleste tomba amoureux de la ravissante châtelaine — qui était la baronne Karin von Fock — et quelques mois après il l'épousait. La jeune femme — qui devait mourir quelques années plus tard et à la mémoire de laquelle Goering a consacré sa résidence de

Karinhall — avait un beau-père, le comte Eric von Rosen, célèbre pour ses nombreuses explorations en Afrique et en Asie, et pour son esprit aventureux. En 1918, lorsque les Finlandais combattaient contre les Russes, le comte von Rosen avait offert à la jeune aviation de Mannerheim un avion de chasse, sur lequel il avait fait dessiner un symbole — la svastika, ou croix gammée — considéré par certains peuples orientaux comme le signe de la lumière triomphante. (Rentré en Allemagne, Goering devait faire adopter cette croix par les jeunes troupes nazies, avec une légère modification : les bras étaient tournés dans l'autre sens).

Il existait en France, avant la guerre, un laboratoire unique au monde où pouvaient s'obtenir des pressions énormes. Son fondateur et directeur était M. J. Basset qui faisait des recherches concernant l'action des ultra-pressions sur les virus les plus terribles. Il a étudié ceux de la rage, de l'herpès, de la fièvre jaune, de la fièvre aphteuse et de l'encéphalite. Les virus étaient dilués dans du bouillon de bœuf ou de l'eau physiologique, puis introduits dans les presses où, pendant trente minutes, ils furent soumis à des pressions variant de 2,000 à 7,000 atmosphères, pressions formidables, comme on le conçoit. Après cet énorme écrasement, les émulsions furent inoculées à des cobayes, à des lapins et à des singes. Le virus de la rage supporte sans être modifié jusqu'à 4,000 atmosphères, puisque les animaux injectés succombent à ce mal. Mais les pressions plus fortes lui enlèvent son funeste pouvoir. Le virus herpétique semble le plus sensible à la pression, puisque passé 2,000 atmosphères, il devient inoffensif. Celui de la fièvre jaune, lui, est plus résistant ; les ultra-pressions atténuent sa virulence mais il reste mortel. La fièvre aphteuse n'est plus transmissible par un virus comprimé à 4,000 atmosphères. C'est le virus de l'encéphalite dont le pouvoir infectieux s'est montré le plus rebelle, puisqu'il n'a cédé qu'à 7,000 atmosphères. Ces recherches sont extrêmement importantes ; elles permettent de mieux étudier les microbes et leurs toxines et pourront peut-être amener la mise au point de traitements plus efficaces que les vaccins ou sérums actuellement appliqués.

Le Texas est le plus grand Etat des Etats-Unis avec une superficie de 265,896 milles carrés. Le plus petit est le district de Colombie, capitale Washington, qui a 69 milles carrés seulement ; toutefois ce n'est pas un Etat proprement dit, au même sens que les autres.

L'énergie que dépense notre cœur est considérable. En 24 heures, il a développé 74,000 kilogrammètres, c'est-à-dire l'équivalent du soulèvement de 173 livres à 3,300 pieds d'altitude. Ainsi ce petit organe, gros comme le poing, accomplit chez l'homme au repos, plus de la moitié de l'effort utile d'un bon ouvrier dans une journée de huit heures. Tout ce travail se métamorphose en une chaleur dont vit l'organisme. Le cœur, à lui seul, est pour un tiers dans le maintien de la température indispensable à la vie.

A part ce qui constitue actuellement les nouvelles de guerre, il se passe bien des choses sur la terre en une heure seulement de temps. En voici quelques-unes : il y a 5,400 naissances et 4,600 décès, mais ces chiffres ne sont naturellement valables que hors le temps de guerre ; il tombe 400,000 météorites des profondeurs de l'espace et il se produit dix-huit cents éclairs. En temps normal, la population du globe mange 55 millions de livres de pommes de terre, 23 millions de livres de légumes, huit millions de livres de viande, six à sept millions d'œufs, 70 millions de livres de sucre. Pendant le même temps d'une seule heure, près de deux cent mille délinquants passent devant les tribunaux de la terre entière.

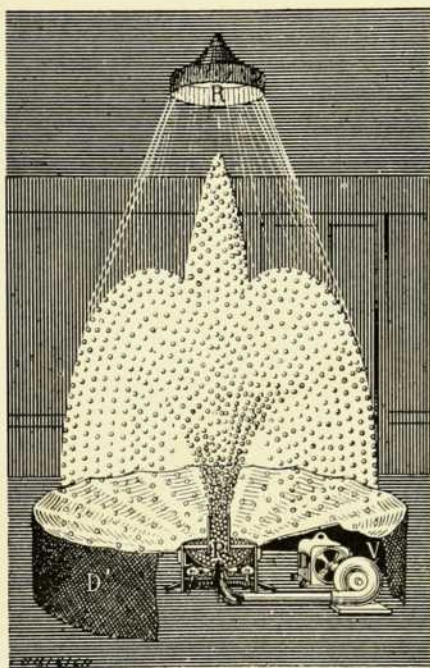
Quand Hitler, aux époques de sa splendeur, prenait des vacances, il jouait presque toute la journée avec un assez beau chien de berger. Un jour que l'animal était malade, le vétérinaire chargé de le soigner déclara au dictateur : C'est peut-être un beau chien, mais il n'est pas de pure race.

Très affecté de cette découverte, Hitler se promena de long en large puis soudain il décréta :

— Etablissez d'après lui le type du chien nazi.

C'est ainsi qu'un nouveau type de chien naquit en Allemagne. Il paraît que le vétérinaire, au fond assez amusé de la chose, dit à l'un de ses amis : Après tout, c'est assez logique ; Kant lui-même a déclaré qu'une race pure commence toujours par un bâtard.

Il y a une trentaine d'années, les gisements de salpêtre du Chili constituaient la seule ressource importante à laquelle l'agriculture puisait pour restituer au sol les éléments absorbés par la croissance des plantes. On s'aperçut vite que l'épuisement de ces mines pouvait réduire à la famine une grande partie de l'humanité. C'est alors qu'on pensa à puiser dans l'atmosphère qui contient une grande quantité d'azote. Plus de la moitié des engrais agricoles, soit environ un million et demi de tonnes sont actuellement fournis par l'air.



Une fontaine sans eau ? Sans doute, et pourquoi pas ? Au lieu de liquide, prenons une substance solide, légère et très divisée, et nous aurons créé un appareil pouvant remplacer avantageusement toutes les fontaines décoratives connues. Un large récipient circulaire en toile constitue la vasque. Les parois en sont inclinées de façon à former un point bas au centre du système : en cet endroit se trouve un récipient demi-sphérique en verre, supportant d'une façon quelconque un tuyau vertical. La substance employée pour remplacer l'eau de cette fontaine peut être du riz ou des graines quelconques ; mais, dans le cas présent, elle est constituée par des petites boules très légères en celluloid. Ces boules sont lancées verticalement à l'aide d'une machine soufflante, actionnée par une petite dynamo. Tous ces organes sont logés sous la vasque, où ils se trouvent cachés par un voile circulaire D, qu'on peut au besoin garnir avec une décoration de fleurs ou autre. Afin de donner à cette fontaine un aspect plus agréable, on y a joint des projections lumineuses qui éclairent les billes de différentes teintes devant varier suivant la fantaisie de chacun. On a prévu des petites lampes électriques placées sous le panier collecteur en verre et qui sont destinées à envoyer des rayons lumineux de bas en haut. En même temps une source éclairante R, placée au plafond, peut au besoin produire des effets nouveaux et variés.



LES *Bluebird* PORTENT BONHEUR

Quelle n'est pas la joie, la fierté, de la fiancée qui porte un diamant Bluebird! Pendant toute sa vie de bonheur, elle chérira ce bijou, cette pierre impeccable dont la beauté est garantie parfaite . . . cette bague conçue pour aller avec une alliance du même style.

Assurance gratuite contre la perte



Maurice J. Walsh Limited, 80 Richmond St. W., Toronto, Ont.

Ci-inclus 50c en considération de quoi vous voudrez bien m'envoyer votre nouveau livre pour la mariée, "Our Wedding". (En anglais seulement à l'heure actuelle).

Nom

Adresse